

Caroline Vié

Brioche

roman



JCLattès

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Caroline Vié

BRIOCHE

Roman

JCLattès

OceanofPDF.com

Maquette de couverture : Bleu T

Photo de la bande : © DEA/A. Dagli Orti/Getty Images.

© 2012, éditions Jean-Claude Lattès.

Première édition août 2012.

ISBN : 978-2-7096-4115-9

www.editions-jclattes.fr

OceanofPDF.com

*Pour Jean-Marc, dont je prononce le
nom avec gourmandise depuis un quart
de siècle.*

OceanofPDF.com

« Je ne crois pas aux amours désespérées
qu'on vit solitairement. »

Marguerite DURAS

OceanofPDF.com

Je ne peux plus dire ton nom. (...) Ne le prends pas mal : ces parenthèses sont pour ta protection. Ne les considère pas comme une insulte. Elles sont comme une étreinte qui t'entoure, la caresse parfaite, l'hommage ultime de quelqu'un dont le métier est d'écrire des noms. Imagine qu'elles sont le câlin que je ne te ferai plus, comme mon bras autour de tes épaules. Beaucoup d'espace de chaque côté pour que tu ne te sentes pas étouffé. Je ne veux pas t'effrayer. Tu es si vite effarouché. Tout le monde a ses limites. Les miennes sont ces parenthèses. Un jour, les syllabes de ton nom m'ont fait si mal qu'elles n'ont plus passé mes lèvres. Elles étaient coincées tout à l'intérieur, agrippées avec de petites griffes, tatouées dans le dedans de moi. Impossible de les en sortir, plus j'essayais, plus cela me rentrait dans la chair.

OceanofPDF.com

Première partie

OceanofPDF.com

Quand j'ai décidé d'en finir, j'ai attendu le mercredi, puis je me suis donné les moyens de mes ambitions limitées. Rien n'est plus grotesque qu'un suicide raté. J'ai acquis un joli calibre chromé. Je l'ai choisi maniable, avec des petites balles qui évoquaient les poids de la balance de ma Mémé et un canon fin qui aurait sans doute déçu une star de porno. Le vendeur, VRP de banlieue, m'avait proposé un nouveau modèle muni de projectiles explosifs dont il garantissait l'efficacité largement éprouvée dans les rues de Miami. J'ai remercié et décliné. Je n'ai pas ce type de snobisme. La collection de l'année précédente me convenait parfaitement. Et puis, je ne voulais pas me faire exploser la tête, on a sa dignité. Il me déplaisait fort d'imaginer toutes sortes de pénibles en train de décoller mes restes à la spatule en faisant de l'humour de carabin. J'ai mis le canon dans ma bouche, une turlutte infernale. J'ai éprouvé sur ma langue, contre mes lèvres, la raideur de l'arme, le froid du métal. J'ai senti la saveur écœurante de la graisse et j'ai tiré. Mon doigt posé sur la détente a accentué sa pression. Encore. Plus fort. Plus fort encore. Et il ne s'est rien passé. J'avais dû faire une mauvaise manip'. Ce fichu mode d'emploi traduit du coréen. J'aurais dû acheter français. Nos emplettes sont nos emplois. J'ai enlevé l'arme de ma bouche en me heurtant douloureusement les dents. Je l'ai jetée rageusement contre le mur. Et le coup est parti, fauchant l'halogène qui a défoncé la baie vitrée. J'ai dit quelques très gros mots. Puis, j'ai éclaté de rire. Il n'y avait plus que ça à faire. Quand le vitrier a été parti, j'ai longtemps sucé le liquide douceâtre qui jaillissait de mon doigt. J'avais trouvé le moyen de me couper en ramassant les bouts de verre. Et je m'étais sévèrement entaillé un orteil. J'ai mis le flingue dans un tiroir. Il y avait un tel fatras de gadgets promotionnels que je n'ai pas eu besoin de le cacher. On pouvait aisément croire qu'il s'agissait d'un jouet.

À l'hôpital, le médecin m'a dit que j'avais eu de la chance, que je ne conserverais qu'une légère claudication de cet accident stupide. A-t-on idée de vouloir planter un clou dans une vitre avec un marteau ? Il m'a conseillé de faire appel à un pro, m'a parlé d'une chaîne de magasins spécialisée en bricolage. Le docteur me regardait avec une compassion consternée. Il devait me trouver moins pittoresque que les gens qui débarquent avec des trucs ahurissants dans le fondement et des excuses créatives pour expliquer leur présence : « Docteur, vous allez rire... » Ma bêtise lui semblait très quelconque. Qui aurait eu envie de chercher plus loin ? En boitillant jusqu'à l'ascenseur, j'ai pensé que, si le ridicule tuait, j'aurais mené à bien mon projet.

Je me penche sur ton lit et te regarde dormir. Tu fais des bulles en ronflant doucement. Je te parle et tu ne m'écoutes pas. Ce n'est pas grave. Il faut que je mette les bouchées doubles. Tu sais si peu de choses de moi. Je connais tant sur toi. C'est injuste, voilà pourquoi je m'engage à la sincérité. Je le dois à ton sourire. Je le dois à cette moue délicieuse, à ces grands yeux. Je pourrais te regarder pendant des heures. Laisse-moi jouer les Shéhérazade, mon bébé. Qui a dit que quand on aime, on ne conte pas ? Tu te berceras de mon histoire. Je me repaîtrai de ton aspect. Pour le mien, que te dire ? Je suis le genre de fille qui fait penser les hommes avec leur tête. J'ai toujours su que j'étais quelconque. Tu es celui qui m'a fait regretter de n'être que moi. Tu m'as donné l'envie d'être ta bombe, ton idéal. Me décrire ? Voilà qui est vite fait. Je passe partout sans coincer. Un peu de tout, sans carence réelle et sans aucun excès. Un boitement discret de la jambe droite depuis que j'ai essayé de me tirer une balle dans la bouche. Pas de quoi déclencher les passions... Toujours sur le pont, rarement malade, mon corps assure le service minimum quand je suis occupée. C'est lui que les gens connaissent, qu'ils aiment bien. Il répond au téléphone, manie les casseroles et les claviers. Il mange ce qu'on lui donne, fait où on lui dit. Pourtant, je ne l'aime pas. J'ai bien pensé à la chirurgie esthétique, mais ça ne peut convenir qu'à des gens dont les besoins sont ciblés. On peut vaincre les tares. Rien n'est plus difficile à combattre que la médiocrité. Je suis un mélange du lapin d'*Alice* et du raton de *L'Âge de glace*. Tu sais, celui qui

est fou de son gland, obligeant les journalistes français à toutes sortes de périphrases pour éviter les mauvais jeux de mots des mauvais esprits. Par la faute de ce damné rongeur, bien des enfants sont aujourd'hui persuadés que le fruit du chêne est la noisette... Peu importe ce que ce souriceau aime tant. Toi, tu es mon gland (et ça n'a rien d'obscène), ma noisette ou ce qu'on voudra : la fixette d'une créature obsessive, opiniâtre et malchanceuse, façon coyote de dessin animé. Tu es de ces brioches qu'on mange pour le goûter, sans autre valeur que celle d'un plaisir gourmand, pas de qualités nutritionnelles, des calories vides et des formes pleines. Un bonheur pour les yeux, les doigts et les narines avant même que l'on pense à y planter ses dents.

J'aime te donner à boire. Tes grands yeux reconnaissants. Ta bouche sur la tasse. Le liquide coulant doucement le long de ta joue. Tu aimes le lait chocolaté. J'y ai rajouté du quinoa, que j'ai longtemps pris pour un poisson tropical avant de comprendre qu'il s'agissait d'une graine bonne pour la santé. Je n'y connais pas grand-chose en céréales. La seule chose que je maîtrise vraiment, c'est mon métier. Je suis journaliste de cinéma. J'aime mieux dire ça que « critique », parce que ça donne un petit air aventureux. Cela laisse de la place au rêve, à l'imagination. La journaliste de cinéma sort de son trou. Elle s'aère en faisant des interviews. Tu m'aurais finalement préférée critique, retenue loin de toi par un métier de sale obscure. J'ai questionné les plus grandes vedettes. Je leur ai parlé. Vient alors la chose la plus difficile à avouer. Je n'ai jamais rencontré Johnny Depp. Un vide embarrassant sur un tableau de chasse impressionnant. Une carence que je souffre d'admettre en société. Pourtant, les stars ne m'importent guère, mais Johnny fait rêver sans que je puisse expliquer pourquoi. Ce n'est pas que je sois blasée (...), c'est juste de l'indifférence polie et policée par de nombreuses années de pratique. La meilleure, celle qui est indiscernable même par l'œil le mieux aguerri. Celle qui fait que tout glisse sur moi, sans accrocher davantage qu'au fond de mes casseroles bien récurées. Kevlar et Teflon sont mes autres prénoms. J'écris au kilomètre, énurétique de la copie, plus proche des sept mercenaires que des sept samouraïs. J'abats de la besogne pour quatorze. J'ai tout du nègre, si ce n'est que je signe mes

textes. Ils sont à mon image. Négresse blanche, j'ai fini par me faire à l'idée de n'avoir pas vraiment de couleur. Je me dis parfois que je n'existe pas en tant qu'être humain, que je ne suis qu'une suite de fonctions. Un couteau suisse, en moins joli, à la fois machine à écrire, à laver, à visionner, à cuisiner, à parler, à questionner. Le plus drôle est que ça m'allait fort bien jusqu'au jour où je t'ai trouvé...

Je suis née prématurée. Un mercredi de février. Je n'avais pas une heure d'existence qu'on se méprenait déjà sur mon compte. Je n'avais pas envie de vivre. Ce qu'ils croyaient être une soif de découverte était ma première tentative de suicide. J'avais trop tardé. J'avais raté la fenêtre de lancement et Houston s'en battait les flancs. Je les entendais se congratuler parce qu'il ne manquait rien – doigts, oreilles, yeux et membres –, tout avait répondu à l'appel ou presque. Je semblais être un bébé parfaitement conformé. Seule ma grand-mère était convaincue que je n'en avais pas pour longtemps. Une opinion qu'elle exprimait sans ambages avec un tel manque de tact que ma mère fondait en larmes sans rien trouver à répondre. L'aïeule me considérait comme un monstre. C'est le seul point sur lequel nous ne sommes jamais parvenues à tomber parfaitement d'accord, ma Mémé et moi. Maintenant, elle est morte et moi pas. Si j'ai fini par accepter de vivre, c'est sans doute par pur esprit de contradiction.

Une fois sortie, il a fallu faire avec. Alors j'ai fait. Mon statut d'enfant prématurée m'a donné une valeur accrue aux yeux des Parents. Je régnais en despote. De mes brèves années de pouvoir, il ne me reste que l'impression tenace que tout m'a été dû. J'ai des images stroboscopiques. Moi à la mer. Moi à la neige. Moi en forêt. On me donnait de bonnes choses à manger. Il y avait des yaourts divinement sucrés à tous les repas. Des crèmes caramel maison, des potages avec de vrais légumes et un gros bout de beurre dont j'aimais à capturer l'étonnante fraîcheur sur une cuillerée de soupe fumante, des tartes aux pommes... Et surtout, des biscottes beurrées saupoudrées de Banania. J'adorais ça. Je regardais le monsieur noir hilare sur la boîte. Il n'avait aucune raison de rire, mais je ne le savais pas. Je me fourrais de la poudre jusque sur le nez et ça me

faisait éternuer. J'aimais mordre soudainement dans la tartine comme pour la prendre par surprise. Je me souviens encore du petit croissant que laissait la marque de mes dents. De la couche de beurre surplombée de chocolat, stratification d'une géologie gourmande que je me plaisais parfois à balayer de la langue pour sentir la surface rugueuse de la biscotte. C'était mon goûter préféré. Du moelleux sucré en haut, du craquant un peu salé en bas. Je commençais à me dire que l'existence avait du bon. L'univers tournait autour de moi, j'en usais comme l'ont fait les rois. Soleil de leurs vies, j'ignorais le sens du mot « révolution ». Je n'ai donc pas compris la portée de ce qu'on m'annonçait quand j'ai entendu le mot « bébé ». Ne m'en veux pas, chéri, je ne savais rien de toi. Et mon extrême jeunesse ne m'avait pas enseigné que les mines réjouies des adultes sont souvent synonymes de catastrophes industrielles. Ils me présentaient la chose avec l'enthousiasme habituellement réservé aux expéditions au Jardin d'acclimatation. Le petit train. La rivière enchantée. La pêche magique où l'on gagne des cadeaux en attrapant des canards en caoutchouc. La barbe à papa rosée qui colle à la bouche et aux doigts. J'ignorais que j'étais en sursis. J'ai patienté avec eux. Les jours passaient. L'excitation montait. Si seulement j'avais pu imaginer...

J'aimerais que tu cesses de mâchouiller ce dossier de presse. Tu vas encore t'étouffer et je serai obligée d'aller chercher des morceaux de Richard Berry dans ta gorge avec une pince à épiler. La dernière fois, tu n'as guère apprécié. Écoute-moi plutôt. Laisse ma voix te bercer. Là, c'est mieux. Tu souris. J'aimerais penser que c'est parce que tu jouis délicieusement de l'absurdité de ma situation. J'avais six ans quand est venu l'enfant et que les choses se sont précisées. Sa naissance ne m'a pas fait de peine. Je la décrirais plus comme un choc à la façon d'un crime de lèse-majesté. Ma monarchie de droit divin avait brutalement cédé la place à une république bicéphale. J'avais cessé d'être unique pour faire partie d'une espèce, une décadence insupportable. À grand sermon, à petites beignes, les miens ont tenté de me convaincre que j'avais pour obligation d'apprécier le binôme qu'ils m'avaient imposé. Tout simplement parce qu'un sang semblable était censé abreuver nos sillons. L'arrivée de deux autres nourrissons ne m'a plus révoltée. La fureur primale avait cédé la

place à un vague écœurement que j'étais incapable de définir comme tel. Il m'a fallu quelque temps pour comprendre que mon manque d'affection pour les membres de ma fratrie ne venait pas du fait qu'ils m'avaient volé mes parents. Je les détestais parce que je n'aime pas les gens. Avant toi, je n'ai jamais aimé personne. Tu as déclenché la machine infernale, celle d'un cœur que je croyais aux abonnés absents, mais qui palpite tant et plus en te berçant.

La vie serait insupportable si on savait, par avance, ce qu'elle peut réserver. Une inconscience bienheureuse nous enveloppe longtemps. Aurais-tu accepté ce que je suis en train de te donner si tu avais pu le prévoir ? Aurais-tu pu supporter tant d'amour et tant de dévotion ? Je ne le pense pas. Je ne crois pas non plus que j'aurais pris ton apparition avec gaieté et pourtant, j'estime avoir été beaucoup gâtée... La perfection, tu es la perfection même et qui peut se vanter de l'avoir rencontrée ? Pourtant, comme les choses auraient été plus simples si tu n'avais pas existé. Il y a tant de douleur dans ce que je ressens pour toi. J'aimerais parfois que tu te dissolves, fermer les yeux et « pouf ! », tu ne serais plus là. Tu aurais déserté mon esprit et mon champ de vision et ce serait tellement mieux comme ça. Pour toi comme pour moi. Las, si peu de choses dans la vie sont affaire de choix. Ce n'est pas toi qui me contrediras.

Quand je regarde le papier peint de ta chambre, je me dis que j'ai bien choisi. Ces couleurs tendres comme mes sentiments. Ces meubles que j'ai montés moi-même avec une rigolote petite clef comme on remonte un automate et hop !, ça marche : on est prêt à aimer. Quand le mécanisme se fatigue ou que le lit commence à s'affaïsser, on en remet un coup et tout rentre dans l'ordre. Mon cœur n'a pas besoin de clef. Tu l'as ouvert naturellement alors qu'il ne me semblait pas exister. Il ne pourra jamais se refermer. Les autres avaient raison. J'aurais dû les écouter. J'ai tant attendu pour découvrir ce bonheur parfait, celui de te serrer dans mes bras, de savoir que tu as besoin de moi, que je ne serais rien sans toi, que tu ne vivrais pas sans moi. Rien ne sert de pleurer sur le

passé, ni de penser à l'avenir. Savourer le présent. Dans tes yeux presque transparents.

Comme j'allais en user avec toutes les choses de ma vie, je m'appliquais à être un enfant. Je faisais du bon boulot. La nécessité nous obligeait, mes frères, mes sœurs et moi, à cohabiter. Je ne leur faisais pas de mal s'ils ne m'y contraignaient pas. Un devoir similaire me pousse encore aujourd'hui à leur fournir étrennes et cartes d'anniversaire. Nous sommes des êtres civilisés. La séparation naturelle que le temps nous a accordée a délayé la haine. Nous nous croisons sans nous ressembler, échangeons des souvenirs pâles que le temps a colorés. Nous rions même parfois avec un fond de complicité que j'aurais cru impossible, probablement issu de ce passé que nous avons partagé bien malgré moi. Enfant, je ne m'amusais pas. Ce boucan permanent. Jamais le temps de s'asseoir et de penser. Toujours quelqu'un pour vous déranger. Et il fallait tout supporter. C'était avant ton arrivée.

Que tu as de la chance, mon amour, tu fais partie de cette rare catégorie de gens que les larmes embellissent. Elles ne te défigurent pas. Elles coulent le long de tes cils recourbés laissant de longues traces salées sur tes joues. J'aime les suivre du doigt sur la forme rebondie de ton visage si doux. Tu ne grimaces pas. Tu sais ça ? Tu ne grimaces pas. Tu ressembles à une fleur. Une rose rose. Tu me fais penser à une rose rose. Tu peux estimer que c'est banal mais je m'en fous. Personne ne t'a appelé comme ça avant moi. Tu me regardes. Tes grands yeux noyés. Comment ai-je pu si longtemps me passer de toi ? Ne pensons plus au temps perdu. Réjouissons-nous de ce qui est. Je n'aurais jamais imaginé que tu m'apporterais autant de joie.

C'est une nuit que je suis tombée de ma croix. Une nuit où le sommeil est soudainement parti. J'ai écarquillé les yeux et regardé l'obscurité. Mes mains étaient nouées sur ma poitrine dans cette pose que j'allais plus tard associer aux gisants des cathédrales. Sur mon épaule droite, mon

nounours piquait du nez. Il m’embrassait dans le cou. Comme pour dire : « Ne crains rien, je suis avec toi. » Je n’avais pas peur. Car j’entendais quelque chose que je connaissais peu. Le silence. Il n’existe rien de plus beau que cela. Les yeux grands ouverts, les oreilles aux aguets, je le laissais m’envelopper avec tendresse. J’avais l’impression d’avoir enfin un chez-moi. Les minutes ont passé. Les heures. Lentement. Trop rapidement. Puis, le réveil a sonné. Et tout a recommencé. Mais j’avais entrevu une issue. J’avais tâté de la liberté.

La nuit suivante, j’ai fini par me lever. J’ai erré dans l’appartement désert, repérant mon chemin dans l’obscurité. J’apprivoisais les objets que je caressais sans bruit. J’ouvrais le réfrigérateur pour en contempler le contenu. J’existais. Les autres pas. C’était parfait comme ça. Mes jours appartenaient aux autres et mes nuits à moi. On se passe très bien de sommeil quand c’est une question de survie. J’avais trouvé le moyen de m’appartenir.

C’est pour cela que j’ai tant de temps à te consacrer. J’ai partagé ma vie à la façon des réalisateurs hollywoodiens qui alternent un film personnel et un plus commercial pour les studios. Un pour eux, un pour moi. Du temps pour eux, du temps pour toi. Cela me fait tout drôle de penser à quelqu’un d’autre. Me dire que tu dépends de moi. Si j’arrêtais d’exister, tu mourrais. Tu ne dois ta vie qu’au fait que je suis là. J’aime cette idée presque aussi fort que je t’aime toi. Ta présence et la nuit, mes deux éléments favoris. Réunis sous un même toit. Je ne me sens plus de joie.

Tu es la pureté même, mon cœur. Il n’y a pas d’organes en toi. Rien n’est vulgaire parce que je t’aime. Je n’aurais jamais cru cela possible mais ça ne me dégoûte pas de laver, ni de changer tes draps souillés, ni d’essuyer la soupe autour de ta bouche, celle qui fait des bulles orange ou vertes – carotte ou brocoli – quand tu joues avec les petits plats que je fais rien que pour toi. Quand tu me vomis dessus, ça fait d’abord chaud, puis ensuite froid, car je te lave avant de me laver moi. Il n’y a pas une once de laideur en toi. Pas d’odeur louche. Que de la douceur, que de la beauté. Même quand j’ai les mains couvertes de ton caca, j’ai envie de te

remercier. Ta merde ne me révulse pas. Je crois que c'est ce qu'on appelle la grâce d'état.

Gamine, j'avais peu de droits. J'usais de celui de me taire avec aberration. L'école offrait de bons instants. Je m'y ennuyais souvent. Surtout quand il fallait jouer dans la cour ou faire des dessins, une abominable perte de temps. Les enseignants ne me sont pas restés en mémoire. Je ne me souviens vraiment que d'une institutrice qui insistait pour que nous fassions des bordures géométriques à la fin de chaque semaine, sur nos cahiers. Je détestais cet exercice. Je n'ai jamais su tirer de ligne droite sur le nombre de carreaux nécessaires. Cette torture hebdomadaire n'a pris fin qu'au terme de l'année. De toutes les institutrices dont j'ai fréquenté les classes, seule cette femme sèche et maniaque est restée dans ma mémoire. On retient plus facilement le mal que le bien. Quoi que je fasse, quoi que je dise, tu oublieras nos bons moments, mon bébé, pour ne plus te souvenir que des mauvais.

Te parlera-t-on jamais de ton corps comme je t'en parle aujourd'hui ? Qui t'adorerait aussi fort que moi ? Tes courbes exquises, mon amour, qui me donnent envie de mordiller ta chair avec tendresse sans insister. Ton parfum délicat de viennoiserie. La couleur rosée de ta peau, dont le parfum sucré me met en appétit. Je te dévore avec mon nez, petit chasse-neige indiscret en quête de fragrances nouvelles. Chaque pli de ta peau a été dessiné pour moi. Par qui ? Comment ? Je ne sais pas... Et ce n'est que de peu d'importance puisque tu es là pour moi. Comme je comprends l'amour quand je te vois. Tu m'habites. Et j'emmerde ceux qui n'y voient qu'un jeu de mots grossier. Il n'est pas un instant où je ne pense à toi. Même quand tu es absent, tu es en moi. Peut-être davantage que quand tu es là.

C'est à Jersey que j'ai eu la vision. Un bel endroit, Jersey. Nous y passions des vacances en famille. Dans un Bed Breakfast qui fleurait bon le fish chips at toute heure of the day. Je me souviens d'un endroit

humide et vert. Bruyant aussi. Mais ça, c'était partout où traînait la fratrie. C'est au zoo que l'éblouissement s'est produit. Le zoo de Jersey a pour particularité de préserver les espèces menacées. Toutes sortes de bestiaux plus ou moins bizarres y attendent patiemment de renaître ou de tirer leur révérence pour toujours. C'est un concept amusant que de regarder un félin d'apparence anodine et de se dire que dans dix, vingt, trente ans, les autres ne pourront peut-être plus le voir, en admettant qu'on peut ressentir l'envie de fréquenter un gros chat qui sent l'asile de vieux. Il y en a à qui ça fait passer des frissons dans le dos. Ils vilipendent les « sales humains pollueurs de planète », « chasseurs irresponsables » et autres lieux d'aisance écolo. Ils se sentent concernés le temps de mettre quelques pièces dans une boîte, d'acheter deux cartes postales, un sac à dos, une peluche. Le zoo de Jersey est conçu pour donner mauvaise conscience. Un peu mais pas trop. Il faut que les familles passent une bonne journée en ayant l'impression d'avoir été éduquées. Une petite dose de culpabilité aide à se dire qu'on n'a pas perdu son temps. C'est le secret d'une sortie réussie pour papa, maman et leurs petits. J'ai pris la fuite pendant la visite. « Si vous n'aimez pas les animaux, c'est que vous n'aimez pas les humains », m'avait assené le guide du ton d'un juge prononçant une condamnation pour parricide. Une assertion rigoureusement exacte dans un océan d'âneries bien-pensantes. Contre toute attente, alors que j'errais dans les allées un mouchoir humidifié à l'eau de Cologne sous le nez, une étrange vision est venue me troubler.

C'était la mascotte du zoo. Le dodo. Un oiseau. Déjà disparu. Mais pas oublié. Sa statue pataude et touchante. Son regard inexpressif de celui ou de celle qui a renoncé. Tout cela a fait résonner en moi quelque chose d'enfoui au plus profond. Je l'ignorais encore, mais je venais de trouver mon totem. Cette volaille dodue était de mon espèce. Elle avait choisi de lâcher l'affaire, de s'effacer d'un coup d'éponge en laissant des traces. J'imaginais bien l'ultime dodo faire une aile d'honneur aux chasseurs. Je crois qu'il n'aurait pas aimé être un symbole de survie, lui qui avait si bien réussi sa sortie. Ce volatile, réputé sot comme bien des incompris, a eu la finesse de dire non à la vie. *Didus ineptus*, dindon inepte, dodo. Je me sentais dodo. Partout déplacée. À quoi sert un oiseau qui ne peut pas

voler ? Le code du bushi-dodo allait devenir le mien. Mélange d'indifférence, de dissimulation et de lassitude. Il a façonné ma façon d'exister. Une forme de survie dépourvue de fulgurance. J'ai la vanité de penser que le dodo m'aurait appréciée, bien que je n'ai pas trouvé le moyen de cesser d'exister.

L'adolescence est arrivée. J'aimerais croire que j'étais moins stupide et moins vulgaire que les ados que je croise dans le métro. Pour être honnête, je n'en ai pas la certitude. J'avais peut-être davantage de vocabulaire, mais j'imagine que je devais être assez bête, il n'y a pas de raison. Je garde de cette période une impression d'ennui diffus, de contrainte tenace. J'étais populaire parce que cela était plus facile que de ne l'être point. J'avais des amis et l'estime de mes professeurs. Les cours m'assommaient.

Quand j'ai décidé de m'emparer de ce qui n'était pas pour moi, j'ai découvert une vérité. Le rêve est léger et la vie pesante. Il a fallu que je m'organise. J'ai compensé ma maladresse incommensurable par le sens pratique de la mère de famille. J'ai loué un petit pavillon discret que j'ai isolé encore davantage. Un copain réalisateur m'a fait un bon prix quand j'ai accepté de le payer en liquide. L'endroit était paisible et bien agencé car mon camarade y tournait des films quelque peu olé olé. Il ne m'a pas posé de questions, ce qui m'a évité d'inventer des réponses.

Aimes-tu la chambre que je t'ai préparée ? J'ai dû me mettre à la déco. Tu m'auras vraiment poussée à toutes les extrémités. Alors que rien ne m'assomme davantage que d'essayer de marier les couleurs et de choisir du mobilier, j'ai dû m'y coller. Et je ne pouvais pas demander l'aide de celles qui savent, toutes ces reines du chemin de table et des bougies mange-fumée. Je voulais créer un décor digne de toi. J'ai même acheté des journaux féminins pour trouver des idées. Leur lecture m'a confirmé que je n'étais pas une femme. Famille, travail, beauté : je ne me sentais pas concernée. J'aurais pu en concevoir de l'amertume, mais plus rien ne m'importait puisque j'allais te posséder. J'ai donc décidé de me débrouiller toute seule. Le prince Houdini a changé ma vie. Un nom de magicien allié à un titre de noblesse. Des fiches bricolage incroyablement

claires, des vendeurs aimables toujours prêts à vous renseigner. Il paraît qu'ils font des heures supplémentaires pour les femmes vieillissantes, des révisions payables de la main à la main, ce qui permet d'économiser la TVA. Aucun danger pour moi de ce côté-là. Je ne donne pas dans le bellâtre de supermarché. Tu m'auras aussi protégée de bien des tentations. Quand ta chambre a été prête, je suis restée un moment à contempler mon œuvre, la perceuse à la main. Sur les murs, il y avait un fort joli papier bleu pâle. Un peu cloqué par endroits, mais je comptais sur ton indulgence, et quelques pitons. Un futon confortable et majestueux. Deux fauteuils assortis à la tapisserie. Des cordes dans le même ton. Et sur la table repeinte par mes soins éclairés, mon malicieux petit calibre coréen. Je n'ai pas honte de dire que j'étais plutôt fière de moi.

Au fil des années, j'ai appris à cohabiter. Avec ma famille. Avec mes professeurs et mes employeurs. Avec mes amis, puis avec mon fils et mon mari. Ces deux-là furent mon passeport pour la normalité, ceux qui m'aidaient à m'intégrer dans un monde où je me sentais en décalage permanent. À défaut d'affection, je multipliais les attentions à leur égard. Peu d'époux et d'enfants auront été aussi gâtés. J'aime à penser que je leur donnais le change à défaut d'amour et que cela leur était suffisant. Je gagnais bien ma vie avec un métier que j'avais presque choisi. Je voulais devenir avocate, médecin ou pharmacienne. Les Parents ne le souhaitaient pas. Ces enseignants dévoués trouvaient ces carrières trop sûres et trop lucratives, presque immorales dans leur respectabilité. Imaginer leur fille en notable de province, à la tête d'une officine ou d'un cabinet, les démoralisait. Il fallait que leurs bambins fassent mieux qu'eux, se montrent plus créatifs. Nous devions saisir la chance qu'ils nous donnaient et qu'ils n'avaient pas reçue. Maman danseuse frustrée, papa musicien raté nous sommaient d'être des artistes. Ils m'ont convaincue qu'il me fallait un emploi bien payé pouvant satisfaire à la fois leurs ambitions, mon affection pour l'argent et ma haine de l'humanité. C'est sans doute parce que ma gaucherie chronique me rendait impropre à l'action que je me suis intéressée au cinéma. J'aimais la paix des salles obscures, le ronronnement du projecteur me berçait.

L'assoupissement me gagnait à regarder défiler des images, à entendre raconter des histoires. Si je suis devenue cinéphile, c'est plus par paresse que par passion. Ce plaisir solitaire, qui n'exigeait d'autres contacts humains que le billet de banque tendu à une caissière revêche, avait été conçu pour moi. Les Autres étaient rassurés de me voir sortir, ignorant qu'il s'agissait d'un subterfuge de plus, d'une façon clandestine de rester chez moi. Lorsqu'ils ont appris que je voulais devenir critique de cinéma, les Parents s'en sont contentés. C'était pourtant moins bien que peindre avec la bouche et le pied.

Adeptes des fanzines gloutons, je les pratiquais sans modération. Le « fanzinat », dans les années quatre-vingts, était un bon tremplin pour écrire sur le cinéma. Ces magazines de fans fabriqués de façon empirique par des amoureux du septième art offraient toutes sortes d'opportunités à qui savait s'y prendre. Il m'a fallu moins de six mois pour me faire ingérer et digérer par ce milieu hostile où l'on n'était pas là pour s'amuser. Mes camarades vénéraient le cinéma de genre avec une dévotion imbécile qui excluait toute forme d'humour. On aurait pu les comparer à des moines laïcs, si ce n'est que leur chasteté n'était pas affaire de choix. Le seul sujet sur lequel la plupart se montraient imbattables – en dehors de la filmographie pléthorique de Jesus Franco – était la topographie de leur main droite qui constituait leur seule fréquentation féminine, leur maman et moi exceptées. Être fille unique dans un monde exclusivement masculin aurait pu m'apporter toutes sortes de bénéfices. En fait, mon unicité m'a plutôt desservi. Entre nous de la bite puritains et bandards fous encore plus coincés, j'étais servie sur un plateau. Cupidon me cassait les pieds. Je ne comprenais pas pourquoi les sentiments amoureux déchaînaient une telle hystérie. Il en était de même pour le désir physique qui semblait pouvoir causer d'étonnants désordres chez mes camarades. Cette notion ne m'était pas tout à fait étrangère. Mais elle était réservée à des gens qui ne voulaient pas de moi. Côté sexe, je n'ai jamais fait preuve de discernement. Dès que j'ai eu l'âge d'aimer, je me suis gourée. Un don pour repérer le seul mari fidèle, le seul adulte que ne font pas vibrer les lolitas et pour le vouloir avec férocité. Les filles ? Vraiment pas mon truc. Je ne me plaisais pas assez pour désirer mon image en miroir ou alors je manquais d'imagination. Il

n'y a que ta peau qui me fait cet effet. Ce besoin de toucher, de goûter sans être jamais rassasiée.

J'ai fini par trouver le pot de mon couvercle et je me suis mariée sans savoir que c'est pour toi que je me préparais. Je suis bien tombée. Sur un gentil garçon. Beau, intelligent, généreux. Il travaillait dans l'informatique et se passionnait pour les jeux de rôle. Il pouvait rester debout jusqu'à des heures avancées de la nuit à affronter des monstres tentaculaires représentés par des figurines en plomb finement décorées. Mes rares copines me l'enviaient. Pendant qu'il assommait des divinités imaginaires à grands coups de dés tarabiscotés, il ne courait pas la gueuse. Mais il fréquentait d'authentiques trolls reconnaissables à leur haleine de dragon, leur goût pour la bière bon marché et leurs estomacs trous noirs à lasagnes maison que je ne parvenais jamais à combler. L'homme s'est lassé d'eux plutôt que de moi. Je ne comprendrai jamais pourquoi. Je l'avais rencontré au Festival du Grand Rex où les amateurs de films d'horreur se retrouvaient pour communier en l'espèce de la série B. Sous un ciel artificiellement étoilé hurlaient près de trois mille spectateurs qui auraient fait passer des amateurs de concerts punk pour des adeptes de musique de chambre... Du haut du troisième balcon, on voyait passer des objets étonnants qui arrivaient directement sur le public de l'orchestre. Il était rare que les réalisateurs participent deux fois à la manifestation.

C'est dans ce milieu charmant que j'ai fait la connaissance de Big Mac. S'il aimait le cinéma d'horreur, il n'avait pas hérité de l'hydrophobie de ses congénères, estimant sans doute que le génie se dissout à l'eau et au savon. On a passé la soirée ensemble. Puis la nuit. Puis davantage car affinités de son côté. Il était fier de pouvoir me traîner à toutes sortes de films gore alors que ses potes étaient cantonnés aux comédies romantiques pour avoir une vague chance de perdre leur virginité. Le garçon était aussi opiniâtre qu'un psychopathe de nanar sanglant et je me suis prise, tout simplement, à m'y habituer. Nous vivions une existence assez simple entre parties de jambes en l'air et d'*Appel de Cthulhu*. Puis nous nous sommes mariés. Avec la robe blanche et la mairie. Pas l'église, mes parents, communistes grand teint, m'auraient tuée. L'idée de convoler ne me faisait pas rêver. Elle ne me

déplaisait pas non plus. Là encore, j'ai fait ce qu'il *fallait*. Ma Mémé aurait été contente de mon accession à la respectabilité avec alliance en or et ménagère en métal argenté.

Pour la première fois de ma vie, je me sens en paix, (...). J'aime tout. Découvrir que tu apprécies mieux les haricots verts que les épinards. Brosser tes cheveux. Te tenir la main. Rester étendue à t'écouter respirer. Sais-tu que ta respiration est belle ? Je suis si bien, si comblée que j'ai oublié de faire un article. C'est dire dans quel état de béatitude tu m'as plongée. Je n'ai même pas entendu mon chef de rubrique couiner. J'avais débranché mon téléphone. Ne le rallumant que pour un bref coup de fil à mon mari et à mon fils afin de m'assurer que je ne leur faisais pas défaut dans le pays lointain où ils évoluaient en duo. J'avais pu voir que des messages attendaient mon bon vouloir. Aucun ne m'intéressait puisque tu étais avec moi. Je suis bien avec toi. Si bien vraiment que je ne pense pas. Je suis juste contente de pouvoir appuyer sur ta chair avec mon doigt.

Il n'a pas fallu longtemps à mon mari pour me mettre enceinte. Une nouvelle occasion de liesse autour de moi. De cet épanouissement qu'on me promettait, je n'ai jamais connu le goût. J'ai commencé par beaucoup vomir. Je me demandais comment je pouvais avoir encore un organe dans le corps avec tout ce que je régurgitais. Cette impression de me vider ne m'a apporté aucune plénitude. Je m'étais transformée en gashapon humain. De temps en temps, « ça » bougeait comme l'alien du film de Ridley Scott. Tout le monde avait son opinion. Pas étonnant d'avoir des nausées quand on entend autant d'imbécillités. Les « nataphiles » militants pro-grandes familles m'assommaient de conseils et congratulations. À les entendre, je venais de réussir un tour de force. Je ne saisisais pas bien le sens de leurs félicitations. Ils me louangeaient comme si j'étais la lauréate d'un concours difficile. Je ne m'entendais guère mieux avec les « nataphobes », oiseaux de mauvais augure mêlant blâme et consternation, pour me prédire l'adieu à la liberté et ma noyade prochaine dans un océan de biberons. J'étais aussi éloignée du bonheur

céleste des uns que du dégoût affiché des autres. En fait, je ne me sentais bien que lorsque j'oubliais la créature qui grandissait en moi. Mon corps, que je n'aimais pas, s'était vengé de belle manière car c'est de l'intérieur qu'on me bourrait de coups. Les assauts extérieurs étaient aussi brutaux. Les gens me touchaient. Ceux qui n'oseraient pas t'interroger sur tes fonctions intimes se sentent autorisés à toutes les privautés dès que l'enfant est censé pointer son nez. Je supportais de plus en plus mal les pattes avides qui se tendaient vers mon ventre. Des hommes qui n'auraient jamais envisagé de me mettre la main aux fesses estimaient naturel de me tripoter la panse avec des mimiques obscènes. « Ça porte bonheur », me disait-on d'un air choqué quand j'avais le malheur de protester. Cela ne devait pas me porter chance à moi, puisque ça, il était entendu que je l'avais déjà. « Tu portes le bonheur en toi », disent les Chinois pour signifier qu'une femme est en puissance de rejeton. Mon état impliquait deux choses : la patience et la joie. Je devais manifester mon contentement. Je ne ressentais rien de tout cela, juste une pesanteur insupportable, une vague envie de mordre et un besoin pressant de ne plus être là.

La maternité ne m'a apporté aucune satisfaction. C'est comme un œuf Kinder. On a une bonne idée de ce qui se trouve dedans. Il ne s'agit d'un poulpe que trop rarement. Mais le gadget est toujours un casse-tête à monter. Je l'ai nourri au sein, câliné soir et matin. J'ai scruté ses progrès avec l'intérêt d'un entomologiste confronté à un scarabée rare, pas vraiment engageant. Une cuillerée pour papa, une cuillerée pour maman. J'admirais les « pestacles » navrants. Je n'avais pas besoin d'en donner plus. On ne me demandait pas davantage. D'autres gâtouillaient pour moi. Une cuillerée pour maman, une cuillerée pour papa. Si le dodo s'est éteint, c'est parce qu'il n'avait aucune envie de se multiplier. J'aurais dû suivre son exemple. Ou avorter.

C'est pour cela que je te dois tant, mon aimé. Tu m'as apporté cet épanouissement céleste que l'Enfant n'a jamais su me donner. Dès l'instant où je t'ai vu, j'ai su. Tu as ouvert la brèche et y as pénétré. Tu n'as même pas eu à forcer ! Pour toi, je n'ai pas grossi, je n'ai pas vomi, mais j'ai beaucoup souffert. Plus que je ne l'aurais jamais imaginé. On n'a pas inventé de péridurale pour la passion à l'unilatérale. Je caresse tes

cheveux (...) et je ressens une paix si profonde, que je crois que cette fameuse grâce d'état, celle qui fait oublier douleur et humeurs, m'a enfin visitée. C'est à toi que je dois ça, mon bébé. Tout est effacé. Tout est pardonné.

Pour oublier, je travaillais comme une brute. Ma première interview a été un vrai succès. Je me suis pris les pieds dans le tapis. J'ai atterri sur les genoux d'un Harrison Ford surpris et charmé car sans doute persuadé que sa présence seule avait causé cette cascade spectaculaire. Je n'ai pas jugé opportun de le détromper. Il faut dire que je devais avoir l'air passablement godiche, essayant de retrouver ma dignité en exhibant mon anglais des jours fériés. Mr. Ford, pourtant doté du sens de l'humour d'une poêle à frire, me regardait avec un sourire amusé. Je le changeais sans doute des journalistes prêtes à lui faire la danse des sept voiles pour un sourire et des journaloux venus lui demander de dédicacer leur vaisseau spatial éparpillé en morceaux dans leur sac à dos. Je me sentais si mal à l'aise que je bredouillais, pour la plus grande joie du monsieur qui m'a fait saisir la différence entre paternel et paternaliste. Il me tapotait le genou pour me tranquilliser. « Je comprends tout ce que vous dites », m'assurait-il d'une voix laiteuse. Pour ma part, je n'entendais pas grand-chose. Un bourdonnement continu semblait sortir de sa bouche. Et je devais arborer un sourire crispé de potiron d'Halloween. Je m'étais fait très mal en tombant. Mon tibia avait heurté le coin de la table basse et toute mon attention était concentrée sur la boule de douleur qui en sortait, sur ce nœud de sensation irradiante. Quand j'ai pu regarder l'étendue des dégâts, une pensée, pétale mauve et cœur jaune, avait poussé sur le bas de ma jambe. Lorsque j'ai écouté la cassette, les réponses de la star étaient aussi peu intéressantes que mes questions. Le bruit assoupissant qu'il produisait n'était pas que l'effet de ma blessure de guerre. On avait l'impression que le brave homme avait vidé une fiole de tranquillisants. L'enregistrement m'aurait permis de faire fortune auprès des insomniaques. Une solution 100 % naturelle pour les problèmes de stress et autres troubles du sommeil. Mon rédacteur en chef n'a fait aucune remarque. Maître Ford avait parlé et cela lui suffisait. Je venais de découvrir une réalité confondante : sortie de la bouche d'une star, la plus

effroyable des banalités se métamorphose en sagesse à l'usage des lecteurs actuels et des générations futures. Cette première expérience m'a permis de me spécialiser dans les artistes anglo-saxons. Je me suis mise à faire des interviews à tour de langue, à tour de bras.

Petite abeille besogneuse, j'ai bien compris que le miel qui sort de la bouche des vedettes est délectable. Il est surtout lucratif. Si mon meilleur ami avoue un faible pour les topinambours, je lui en ferai au prochain dîner. Quand c'est Brad Pitt qui me met dans la confiance de ses préférences gastronomiques, non seulement chacune de ses paroles est monnayable, mais les magasins de primeurs risquent d'avoir du mal à répondre à la demande. On va s'arracher le légume pâlichon parce qu'il a su s'attirer les faveurs d'un si auguste palais. Des fois qu'un peu de la beauté ou de la virilité de Brad se communique par végétal interposé... La Star sait bien que la moindre de ses déclarations vaut son pesant d'argent. Les plus finaudes ne sont pas dupes de leur importance à l'échelle planétaire. D'autres pensent, en toute honnêteté, rendre de menus services à l'humanité en lui révélant leurs goûts, dégoûts et autres manies. La Star enrichit à tous les sens du terme. Quand elle dit rêver et de se marier et d'avoir beaucoup d'enfants, elle a conscience de faire l'aumône. Rien n'est plus précieux que la layette délayée. Des années d'entretiens trop sucrés n'avaient pas amélioré ma passion pour les gamins, mais j'opinais du bonnet en béni-oui-oui de première classe, sortant des photos de Knacki Herta devant des superstars dont l'attendrissement devait être au moins aussi factice que le mien. J'avalais toutes ces bêtises et j'en reprenais une louche sans craindre pour ma ligne éditoriale. Vive le cocaïnomane notoire qui expliquait – sans rire, c'est un grand acteur – que son malaise sur le tournage était dû à une surdose d'antibiotiques. Hourra pour la pétasse blondasse – quarante kilos toute mouillée – qui assurait sans glousser que, non, elle n'avait rien d'une anorexique mais que la choucroute et le cassoulet la faisaient maigrir ! J'ai entendu tout cela, je l'ai même écouté, noté, retranscrit, publié. Des tonnes de lecteurs s'en sont délectés, ont relu quatre fois l'ordonnance de leurs médicaments pour la grippe, se sont resservis d'un plat en sauce sans état d'âme, imaginant sans doute dans un coin de leur tête que ça leur donnait un vernis glamour. Comprends-moi, mon bébé, je ne cherche

pas à m'angéliser. J'ai été le réceptacle et j'ai communiqué, contribuant en toute conscience à l'abêtissement généralisé, servant la soupe comme les copains avec une louche géante, mais j'ai vite cessé de me laisser impressionner. Je me contrefichais totalement des gens que je rencontrais. Ils ne m'intéressaient pas davantage que je ne les intéressais. Une relation équilibrée. Du commerce équitable. Ou presque. La Star avait tous les droits et moi aucun. Bruce Willis pouvait se pointer avec deux heures de retard. Tout le monde trouvait ça normal. Le « décalage horreur » lui avait joué des tours. Il était déjà bien aimable de venir faire couler ses mots dans des oreilles aussi indignes de les recevoir. Si j'avais cinq minutes de retard sur le quart d'heure d'avance qu'on m'avait imposé, je recevais quinze coups de fil fulminatoires. Je devais maintenant le respect à un bouseux yankee qui me répétait les mêmes histoires en boucle, pire qu'un aïeul gâteux. Je n'étais pas seulement supposée noter. Il était indispensable de rire, de glousser, d'admirer, de lâcher la remarque laudative, le sourire béat, le hochement de tête approbateur. Monsieur Willis, comment faites-vous pour que votre zizi ait un si bon goût ? De vedettes en vedettes, il n'y avait que la saveur qui changeait. Le geste restait le même, répété à l'infini. Leur « entourage » (le dire en français, surtout pour les Américains) se composait exclusivement de grosses dames hystériques, d'homos teigneux et de célibataires aigris, des courtisans au comportement servile qui ne marchent que courbés et ne relèvent la tête que pour mépriser leurs inférieurs. Les vedettes semblaient se satisfaire de cette adulation de piètre qualité. Personne ne leur expliquait que leur présence n'est pas indispensable et qu'un professionnel un peu aguerri pourrait aussi bien écrire l'article sans elles, en faisant de surcroît l'économie des deux heures de retard qu'elles lui ont collées dans la vue pour cause de « repoudrage » de nez intempestif. Personne ne dit tout cela car les rédacteurs en chef dissimulent souvent des âmes de midinette dans des corps de catcheurs. Ils sont tout émoustillés à l'idée que je m'entretiens avec cette nouvelle noblesse, que certains me serrent la main, que d'autres me servent à boire et que d'autres vont même jusqu'à me claquer la bise. « Tu me ramèneras un autographe de John Travolta ? C'est pour ma fille... » Et je rapporte la précieuse relique. Je pose en photo avec Viggo Mortensen, le bras en anse de panier, place de mon

« pipole », pour impressionner. C'est la règle du jeu. Celle à laquelle on se plie progressivement, jusqu'à être lentement convaincu que ces célébrités sont des gens importants. Si quand je leur parle, on leur demande ce qu'elles veulent boire et pas à moi, c'est parce que je ne le vaud pas. De là à penser que je ne le vaud pas en général, il n'y avait qu'un pas. Celui que j'ai franchi avec toi.

As-tu déjà reçu ces questionnaires sur Internet ? Ceux dans lesquels tes amis ou relations t'interrogent sur tes goûts, habitudes et envies après t'avoir fait connaître les leurs. Tout y passe. C'est une interview pour anonymes où l'on se passionne aussi bien pour la couleur de tes sous-vêtements que pour tes préférences en matière de véhicules ou de crème glacée. C'est assez sottement gratifiant de voir que quelqu'un s'intéresse. Bien après avoir renvoyé le message bardé de blagues de potache et de considérations élevées sur l'existence, une question m'est revenue façon boomerang. Elle était d'une banalité consternante. Voyais-je le verre à moitié vide ou à demi plein ? Je ne me souvenais plus de ce que j'avais répondu, mais la réponse m'est soudainement apparue dans son éclatante simplicité. Ni l'un, ni l'autre, mon capitaine : j'avais tout bu cul sec jusqu'à ce que tu me reverses une rasade, en apparaissant devant mes yeux émerveillés.

Cette fois, je vais me montrer plus raisonnable en dégustant le précieux liquide à petites gorgées, en mordant dans le reste de ma vie à bouchées délicates. Il n'y a pas de féminin pour « gourmet ». On imagine sans doute que les femmes sont incapables de ce type de raffinement, trop engluées dans le pot-au-feu du quotidien pour apprécier l'exceptionnel. Pourtant, je me régala.

Tu seras surpris de découvrir que ton épaule droite décrit une courbe un peu moins parfaite que la gauche et que le grain de beauté de ta joue devient plus brun sous une lumière rasante. Que de merveilles tu m'as offertes. Avant toi, j'ignorais ce que c'était d'aimer.

Dès que mon rejeton est allé à l'école, je suis devenue cette chose bizarre et dépourvue d'identité qu'on appelle mère d'élève. J'ai perdu jusqu'à mon nom pour devenir « maman de ». J'ai même fait partie du conseil des parents, salade de mesquins de première catégorie. L'association était dirigée par Jean-Michel, gaillard chevelu et perpétuellement en colère, dont je me suis toujours demandé quelle activité professionnelle pouvait lui laisser suffisamment de loisir pour inonder ma boîte mail de messages dont l'orthographe et la syntaxe font saigner les yeux. Jean-Michel s'indignait de tout, tout le temps, dans un style aux petits oignons. Ses périodes n'honoraient pas l'école de la République à laquelle, pas rancunier, il demeurait visiblement attaché. J'ai longtemps caressé l'idée de lui offrir un *Bescherelle* avant de me dire que c'était une dépense aussi inutile que de me faire cadeau de faux seins : nous partions vraiment de trop loin. Je siégeais donc plusieurs fois par an auprès de braves gens passionnés par les progrès de leurs chérubins. Je leur offrais même du cake maison qu'ils mangeaient poliment alors que je le trouvais étouffe-chrétien en diable. Ma bouchée durait longtemps. J'étais fascinée par Francine, grande bringue fan du bonnet péruvien en été et du bariolé de carnaval en toute saison, dont la seule raison de vivre semblait être une paire de jumelles dont la laideur était multipliée par deux. Elles avaient le malheur d'avoir une garde-robe choisie par leur maman, disciple fervente de la secte des as de pique tendance bobo. Francine semblait touchée par la grâce dès qu'elle parlait de son duo disgracieux. Son bienheureux délire me laissait perplexe. Je l'entendais vanter ses filles avec une délectation gourmande. Je n'avais rien de commun avec cette star du papier crépon et du gâteau marbré ; je la regardais avec une curiosité peu avouable pour des comportements qui m'étaient complètement étrangers. Elle m'obligeait à m'interroger, à me demander comment j'étais imperméable à ce qui semblait la transporter. Pourquoi ce qui la comblait ne m'a-t-il pas suffi ? J'éprouvais parfois à son égard comme une forme d'envie lancinante qui finissait toujours par passer.

Ma boîte vocale débordait de messages de mes employeurs. On aurait pu me surnommer la pigiste qui dit toujours oui. Ma pugnacité avait fini

par payer et pas trop mal de surcroît. Je travaillais pour plusieurs journaux qui m'avaient appris à maîtriser l'art de la redite et de l'étrimage d'infos façon Hercule de foire. Avec vingt minutes d'interview dépourvues de contenu, je pondais des pages, des pages, des pages qui semblaient satisfaire mes rédacteurs en chef. Je suis persuadée que ce n'était pas la qualité de mes textes qui les motivait. Ils aimaient ma transparence, ponctuée d'éclairs de révolte qui leur donnaient l'impression d'exister. On se lasse vite d'une carpette toujours prête à se laisser fouler quand on a la flemme de se fouler soi-même. Rien ne vaut une petite mutinerie, vite menée et bien matée. Elle rend plus populaire qu'une servitude permanente. Mes supérieurs étaient d'accord sur ce point. Le principal s'appelait François. Prononcer « Françoûaah » comme dans « Allô, c'est Françoûaah ». Et surnommé « Mou ravi » par ses subalternes. Il avait constamment l'air de redécouvrir son zizi dans son bain, ce qui lui faisait une bonne surprise quotidienne quand il n'essayait pas de le mesurer. François gâchait dans un quotidien de réelles capacités de chefaillon de sous-préfecture. Il souffrait de snobisme profond et ne savait jamais ce qu'il voulait, ce qui ne l'empêchait pas de le désirer toutes affaires cessantes, surtout une fois le papier rendu. Incapable de lire un article jusqu'au bout, il téléphonait cinq fois, dix fois pour appeler de ses vœux des précisions qui se trouvaient dans les lignes suivantes. Cet être néfaste appartenait à la race des pires nuisibles : ceux qui ne maîtrisent pas suffisamment un sujet pour en parler en toute connaissance de cause mais qui en détiennent assez de rudiments pour être persuadés du contraire. Il était doté d'une paresse d'un beau gabarit alliée à un flair remarquable pour les avantages. Porté disparu dès qu'il y avait une besogne à accomplir, il réapparaissait avec une célérité à faire pâlir d'envie les camarades de classe d'Harry Potter dès que se profilait un cadeau ou un repas gratuit. Il pratiquait cette discipline avec un entrain qu'il semblait incapable d'étendre à d'autres domaines, à l'exception de celui de me pourrir la vie. Hors de rares crises de colère où je rêvais de revanche à base de savon noir et de planche bien lisse, j'avais vite appris à le supporter. Il m'arrivait même de lui manifester de la reconnaissance parce qu'il me permettait de manger tous les jours par trois fois. François n'avait pas son pareil pour en repasser une couche, me répétant que mon siège était éjectable, qu'il lui suffisait d'appuyer sur un bouton, même

pas très gros ni très rouge, pour que je m'envole dans la stratosphère du chômage et de la misère. Cette logique de peur permanente me tenaillait à temps complet. Parfaitement dressée, je craignais jusqu'à l'ombre du bâton. On n'avait même plus besoin de me menacer : je le faisais toute seule, si bien, avec une besogneuse application... Ce n'était pas que physiquement que je ressemblais à une souris, rongeur pugnace, facilement effarouché, dur au mal, increvable, prêt à se nourrir d'ordures, pis encore, déterminé à se battre pour en déguster. Ma vie se justifiait par la paresse des autres. Je vivais (bien) de leurs miettes. Ni riche ni pauvre, j'étais une gagneuse... Cela me rassurait. J'aimais regarder mes comptes en banque. Je me réchauffais à ces chiffres, m'achetais de petits cadeaux pour sentir que j'étais encore là. Je vivais une vie de plaisirs qui étaient rarement les miens. J'ignorais encore que je t'attendais, que tu deviendrais mon présent idéal, le seul que j'ai réellement voulu m'offrir. Celui que je lave doucement, de peur de l'user, avec une petite éponge savonneuse au parfum délicat d'amande douce comme une peau de nouveau-né.

Tu te demandes sans doute pourquoi tu es là. Cette question est légitime. Je n'ai rien à répondre, telle est la vérité. Quelque chose dans ta tournure, dans ta posture a fait que je t'ai distingué. J'ai su que je pouvais t'aimer. C'était dans le domaine du possible. Je ne saurais pas pointer du doigt ta beauté, ni ton intelligence. Rien de tout cela et tout cela à la fois. Simplement, le fait que tu étais au bon moment au bon endroit. Le bon pour moi, le mauvais pour toi. Et vice versa. Cela n'a rien d'exceptionnel, toutes les histoires d'amour commencent comme ça. Tu voudrais davantage de compliments. Tu aimerais sans doute que je te raconte comment je t'ai rêvé... Tu n'auras rien entendu de ce que j'ai raconté. J'estime cependant que tu n'as pas à te plaindre. J'avais juré de bien t'aimer et j'ai tenu promesse. Je t'aime comme il le faut. Tendrement. Passionnément. À la folie. J'aimerais te dire que cela me donne du bonheur. Franchement, c'est un grand mot. Cela m'apporte la satisfaction du travail bien fait, rendu en temps et en heure. Je suis une bonne pigiste jusque dans ma passion. Je finis mes papiers, vais en projection puis je recommence à t'aimer. Je passe des heures à cela. À

caresser tes cheveux, à te regarder, à t'embrasser, à te parler. À faire tout ce que j'ai vu les autres faire et ils avaient l'air d'en être contents. Je ne comprends pas comment. J'ai beau m'appliquer. Tu m'attendris moins. C'est certainement ma faute. Je me concentre sur tes traits, sur tes mimiques, sur des gestes patauds, j'en racle ta magie comme le fond du pot de crème de marrons quand il n'y en a plus, qu'il reste du pain et qu'on a la flemme de se lever pour aller à l'épicerie racheter de la pâte à tartiner. Je me donne du mal. Tu ne peux pas me le retirer. Le pot sonne vide. Le bruit de la cuillère m'est presque insupportable. J'étire la confiture, mais il reste des zones blafardes sur la mie de ma tartine. Je gratte et étale vainement. Je n'ai plus vraiment faim. Je m'ennuie un peu maintenant.

Quelqu'un peut tout changer en moins d'une demi-heure. Je ne l'aurais pas cru. Je ne m'y attendais pas. Car personne ne m'avait jamais fait cet effet-là. Tu as tout de suite renversé ton Coca Light sur mon cachemire. C'était du beau travail car j'en avais vraiment partout. Tu m'as regardée, ô mon amour, tu m'as regardée et sur ton visage, il y avait l'air bien embêté du garçon qui vient de casser le vase de Soissons et qui se rend compte qu'il n'y a rien à faire, même en s'y mettant à plusieurs, il n'y aura jamais moyen de le recoller. Un petit air mi-souriant, mi-contrit. C'est tout juste si tu ne te tortillais pas les doigts en tordant tes pieds comme une jeune fille intimidée parce que le beau gosse de la bande vient de l'inviter à danser. « Je suis désolé », as-tu dit avec l'accent de la plus profonde sincérité. Puis, tu as essayé de m'essuyer démontrant par l'exemple que le soda poisse.

« Je suis vraiment désolé », as-tu répété quand ta main, munie d'un impressionnant mouchoir à carreaux, a effleuré mon sein droit. Tu es devenu rouge cerise, une couleur qui t'avantage extrêmement, puis tu as reculé vivement en renversant le reste de la canette. Elle a glouglouté doucement sur la moquette. Alors, tu as abandonné. J'ai vraiment cru que tu allais te mettre à pleurer quand tu m'as souri. C'était ce qu'on appelle un coup bas.

— Ne vous inquiétez pas, d'habitude, c'est moi, t'ai-je répondu.

— Vous voulez vous passer un peu d'eau ? m'as-tu demandé.

— Me passer à la machine serait plus judicieux.

— Laissez-moi faire, m'as-tu dit en étalant largement le liquide collant sur mon pull.

Tu as constaté l'étendue des dégâts de l'œil du connaisseur, secoué la tête piteusement puis remisé ton mouchoir dans ta poche et l'entretien a débuté. Nous n'étions pas assis ensemble depuis plus de cinq minutes que nous avons commencé à nous disputer. Nous « engueuler » serait plus juste car je t'ai traité d'abruti en moins de temps qu'il n'en a fallu pour que tu me reproches de manquer de goût autant que de discernement.

— Vous êtes une idiote qui n'aimez que les grosses productions.

— Dire que j'ai dû batailler avec mon chef pour qu'il accepte de passer un papier sur vous et que je tombe sur une espèce de débile qui ruine mon cachemire et qui m'insulte par-dessus le marché !

Tes yeux se sont transformés en soucoupe et j'ai pris le temps de noter qu'il y en avait deux et qu'ils étaient incroyablement bleus.

— Fuck you, mon petit Monsieur !

Cet emprunt à la langue de Martin Scorsese t'a coupé le sifflet. Il y avait bien longtemps que personne n'avait dû te parler sur ce ton. Il y a eu une seconde de silence. Puis tu as éclaté de rire, un mélange époustouflant de coup de tonnerre, d'éternuement et de gloussement que j'ai immédiatement identifié comme le plus beau son du monde. Il m'a tout de suite semblé évident que je pourrais m'abonner à l'entendre souvent. Tu m'as dit que je te plaisais. C'était certainement vrai, mais ça n'a pas duré.

— Vous me plaisez.

Tu as même dit mon prénom, un peu déformé, mais qu'importe ? J'étais surprise et charmée. Tu venais de me glisser dans ta poche tout contre le mouchoir parfumé au cola. Tu m'as vraiment regardée et je t'ai rendu la pareille. J'étais contaminée. Le mal n'avait plus qu'à incuber. Je ne me souviens plus en détail de ce qui s'est passé après. Et ce n'était pas parce que ce que tu disais était sans intérêt. Ta beauté m'est apparue

comme une évidence. J'ai soudain compris ce que signifiait le mot « perfection ». Tu en étais le synonyme, mieux, l'incarnation. Je ne voyais plus que la forme de tes lèvres charnues comme la guimauve des petits nounours en bombec, une matière épatante dans laquelle il est presque impossible de ne pas avoir envie de mordre à belles dents. Je t'ai contemplé. Tu ressembles à une brioche. Je suis réac en termes de pâtisserie : j'aime les gâteaux tout simples et blonds, pas les trucs à la rose, au laurier-sauce ou au thym qui gagnent à rester dans leur pot de fleurs, côté jardin. J'ai suivi en pensée les courbes de ton corps moulé dans un T-shirt un peu trop petit. J'avais passé ma vie à entendre mon entourage m'assener sa conception du beau et du bien. J'avais beaucoup hoché la tête, entre sourde caustique et fausse sceptique. Pour la première fois de mon existence, je ne regrettais pas d'être en vie. Pour les cheveux embroussaillés, pour le jean pas très bien coupé, pour les grosses mains incapables de poser la tasse dans la soucoupe sans provoquer un bain de pieds, j'étais satisfaite d'être là. Pas contente, ni heureuse. Satisfaite. La maison ne fait pas dans la béatitude. Ta présence a immédiatement provoqué en moi un recours aux clichés les plus éculés. J'aurais aimé que tu sois frappé par la même foudre. J'aurais aimé que tu me proposes de partir, peu importe où, peu importe comment. Te donner envie de courir main dans la main sur la plage alors que je n'aime pas la mer, de descendre des pentes enneigées à toute vitesse alors que je n'aime pas la montagne, de cueillir des fraises dans la nature alors que je n'aime ni les fraises ni la campagne. Tu es parvenu à ce que personne n'avait jamais accompli avant toi. Tu m'as rendue stupide. Mon cerveau a sauté dans un verre d'eau comme un vulgaire dentier. Je flottais avec, j'imagine, un air parfaitement idiot que j'associe d'habitude aux très vieilles dames placées face à de très jeunes bébés. Quand nous nous sommes quittés, l'anesthésie est passée. Le besoin de toi l'a remplacée. Tu avais donné un sens à ma vie, un sens unique et interdit. À toi, il n'a fallu que quelques minutes pour m'oublier.

J'ai une faveur à te demander. Rassure-toi, ce sera la dernière. J'aimerais que s'il t'arrive de te sentir laid, mal aimé, indésirable, tu penses à moi. Il n'est pas nécessaire que tu me regrettes. Je souhaiterais

juste que tu te dises « quelqu'un m'a aimé à ce point » et que tu sois fier d'avoir su inspirer ce sentiment. Pas seulement flatté, vraiment fier, et que tes larmes sèchent parce que ce souvenir t'aura réconforté. Si cette pensée que j'imagine fugace fait naître sur tes lèvres l'émerveillement unique d'un petit sourire d'enfant consolé, celui dont je suis incapable de décrire la beauté à ceux qui sont incapables de la percevoir, rien de ce qui aura précédé n'aura été vain. Je n'aurai pas souffert pour rien.

OceanofPDF.com

Rien n'est plus dangereux que les gens qui se fichent de tout. Quand ils se piquent de prendre quelque chose au sérieux, ils deviennent redoutables. J'avais vraiment besoin d'en savoir davantage sur toi alors je suis allée taper ton nom sur Internet. J'entends encore le bruit de mes doigts sur le clavier. L'avantage d'Internet est qu'on y trouve tout commodément. C'est également son principal inconvénient. Il ne m'a fallu que quelques minutes, vraiment pas davantage, pour que mon palpitant parte en morceau, écrasé par un très gros marteau. La Toile, c'est ton univers, tu y évolues comme gardon en rivière. Je ne te surprendrai donc pas en te disant que la première chose qu'on y déniche est ta photo, celle qui assure benoîtement qu'un dieu malicieux t'a créé pour moi. Il y en avait même plusieurs, des clichés et j'ai passé pas mal de temps à les regarder avec la paisible certitude que j'étais la seule chose qui manquait au tableau. Le problème est venu quand j'ai commencé à lire les textes. Ta biographie était édifiante. J'ai d'abord été enchantée de me voir confirmer que tu étais hétéro. Je n'étais pas plus inquiète que cela, mais ce qui va sans dire va tellement mieux en le lisant. Et puis est venu le choc. Il suffit d'un mot pour que tout s'écroule et ce mot accolé à « situation amoureuse » était « marié », avec trois enfants par-dessus le marché... J'ai tapoté comme une furieuse, cherchant de site en site les mots « divorce », « séparation » voire « accident de voiture » qui pourraient d'un coup de baguette magique résoudre ma situation et je n'ai rien trouvé. Que l'horreur banale de savoir que tu étais engagé. Les points de suspension sont apparus comme lorsqu'on tape son code sur son compte en banque qu'on est seul à connaître et qu'il faut préserver des yeux curieux. C'est un secret minable. Tout le monde en possède de ce genre. C'est ce qu'on appelle bêtement son jardin intime, plein de mauvaises herbes envahissantes, de

chiffres et de lettres soigneusement dissimulés sous l'anonymat de leurs points serrés. Tu as commencé à m'habiter en prenant tes aises, même que ça coinçait aux entournures, même que ça griffait, que ça saignait. Je me dandinais sous ta pression en folle qui oscille d'avant en arrière, d'arrière en avant, dans l'espoir de soulager sa peine par ce mouvement régulier de Culbuto. Le dodo s'est transformé en petit rat le jour où ton charme opéra. (...), ma noix qui ne sera jamais à moi. Une femme, des enfants... Il serait si facile de se débarrasser de ces scories et de connaître enfin le bonheur absolu. Je me suis mise à y croire, une forme de protection imbécile, mais l'amour n'a jamais rendu personne intelligent. Un amour de la qualité de celui que je te portais ne pouvait pas rester en jachère. C'était tout simplement impossible. Je te voulais si fort, si absolument que nous devions nous retrouver ne serait-ce que pour ne pas laisser perdre un si beau sentiment. J'avais, selon l'expression consacrée, « pété les plombs », en une crise de saturnisme virulent que Kurt Cobain n'aurait pas reniée. Depuis toute petite, j'ai subi impuissante ce mal étrange qui permet d'identifier ses bêtises sans pour autant pouvoir les éviter. Une forme de dédoublement narquois s'empare de moi et je secoue la tête, consternée en me regardant m'enfoncer. Je sais que je ne suis pas sage quand je tends la main vers le pot de glace alors que j'ai déjà trop mangé. À la saveur crémeuse et vanillée s'ajoute celle de la crise de foie inévitable, presque espérée. Ma friandise unique, j'ai eu les yeux plus gros que le ventre quand j'ai voulu te déguster. Tu pourras me reprocher d'avoir manqué de jugement (...), jamais de lucidité.

Excusez-moi, chère Madame, de ne pas vous le rendre dans l'état où je l'ai trouvé, mais j'ai dû le prendre, vous comprenez. Tout aurait été différent si vous me l'aviez prêté... Franchement, si tout s'était passé entre gens de bonne compagnie, vous ne seriez pas embêtée aujourd'hui. J'admets ma part de responsabilité. À vous d'accepter la vôtre. Je sais ce que vous allez rétorquer. Vous allez employer des grands mots comme « notion de choix » et « libre arbitre ». Laissez-moi vous dire qu'il s'agit là d'arguments déloyaux qui me donneraient presque à penser que vous êtes indigne de lui. Pardonnez ma mauvaise foi. Je reconnais qu'elle est phénoménale. La vérité est que je ne suis pas vraiment fière de moi. J'ai

abîmé ce que j'avais de plus précieux au monde et je n'en ai tiré aucun profit. Je n'ai rien à vous dire de plus. Je ne vous en veux pas de l'avoir préempté. J'aurais fait la même chose si l'occasion m'avait été donnée. Je l'aurais peut-être mieux gardé. Je ne peux que vous réitérer mes excuses et vous rassurer. S'il a cessé de vous aimer, c'est uniquement parce que je l'avais drogué. Il n'a jamais rien éprouvé d'autre pour moi qu'un peu de peur et une série de besoins naturels. À chaque instant qu'il passait en ma compagnie, vous étiez vengée. Je comprendrais votre sourire triomphant car en le perdant si peu de temps, vous avez définitivement gagné.

Je ne me suis jamais fait la moindre illusion sur mon apparence, mais j'ai toujours eu la prétention de croire que j'avais été dotée d'un bon cerveau. Mon absence de cœur avait pour avantage principal de m'avoir mise à l'abri de ses égarements. Quand je voyais les gens s'user les glandes lacrymales pour des histoires de sentiments, je les considérais avec un mélange de condescendance et de répulsion larvée qui ne constitue pas le trait le plus attachant de ma personnalité. Tu les as vengés, (...). En me disant que je te plaisais, tu as déclenché un mécanisme diabolique que j'étais incapable d'enrayer. Le romantisme crétin auquel j'avais échappé m'est tombé sur le sommet du crâne, kilo de plume, kilo de plomb. J'ai d'abord compté sur le sort : l'allié des faibles. J'ai assez sottement pensé que tu allais me tomber tout cuit, tout rôti dans le bec. C'était très bête et j'ai un peu honte de l'avouer. Je regardais partout comme une maniaque en me disant que je ne pourrais que te croiser. Je devais avoir l'air de ces oiseaux imbéciles et perpétuellement inquiets à la recherche d'un ver de terre, si ce n'est que je convoitais un acteur rondelet, une viennoiserie pur beurre qui met l'eau à la bouche à son évocation. Tout s'était métamorphosé en signe du jour où je te reverrais. Les plaques minéralogiques des voitures étaient devenues mon oracle favori. Il suffisait que j'y lise nos initiales pour me persuader que nous étions prédestinés. C'est sans doute à ce moment-là que j'aurais dû consulter. J'avais démarré au quart de tour passant de l'indifférence totale à l'obsession absolue. Ton nom que je ne pouvais dire, je l'écrivais partout. (...). Paul Éluard et sa liberté, c'était de la

gnognotte à côté. La buée des vitres, les pâtes du potage, les gribouillis des carnets, ma langue sur mon palais, tout se transformait en alphabet incantatoire. Tu as le droit de me trouver ridicule. Je partage ton opinion. Ces rituels dérisoires n'avaient au fond qu'une fonction : retarder le moment où j'allais devoir admettre qu'en fait de cuit, c'était notre histoire qui l'était. Je devais soit m'y faire à la vitesse d'un cheval au galop, soit me secouer grand train pour essayer de te conquérir coûte que coûte. Je voulais te donner mon âme. Tu vois, (...), tu m'as fait prononcer des grands mots, sombrer dans cette mièvrerie qui m'insupporte. Tu auras été l'homme des premières fois. Mon âme. Tu as décliné mon offre, gentiment, fermement, définitivement. « Non, merci » (Tu es poli). Tu ne savais pas quoi en faire. Dans quoi ça se conserve une âme ? C'est du boulot. Et ça prend de la place. Quand on en a trop, on ne sait plus où mettre les flacons et il faut penser à les épousseter. C'est ce qu'on appelle communément un cadeau empoisonné. Quand j'ai été sur le point de te la donner, j'ai bien vu que tu as été brièvement tenté. Tu devais avoir une étagère à garnir ou un trou à combler. Tu t'es dit que ça ferait bien chez toi. Sur la commode du salon ou sur ta table de nuit, entre la pile de scripts et la boîte de mouchoirs en papier. Tu as peut-être pensé que tu n'avais pas ce modèle, pas cette couleur, pas ce parfum. On ne t'avait peut-être jamais offert d'âme. Et l'idée t'a fait sourire. Puis tu t'es dit que ça ferait une cochonnerie de plus, que tu n'en avais pas besoin. J'imaginais ton appartement bourré de fioles multicolores avec la mienne au milieu, insipide, inodore, incolore. Je la rêvais aussi posée sur un piédestal avec un petit coussin recouvert de velours rouge en dessous. Ou alors dans un coin du congélateur, à côté des frites et de la bouteille de vodka. Échouée dans les produits d'entretien, terminant dans les goguenots par erreur, parce que tu aurais pris ma bouteille pour du produit à WC. Je triturais mon âme en me demandant comment te la faire passer, te convaincre qu'elle te serait aussi utile qu'agréable. Je n'y suis jamais arrivée et il m'a bien fallu la remiser par-devers moi. Je ne savais pas quoi en faire puisque tu n'en voulais pas.

Il paraît que tu n'es pas très beau, mon (...). Tout le monde me le dit et c'est sans doute un fait. Je le vois. Je le sais. Tu transpires un peu. Et j'ai

rarement vu quelqu'un d'aussi mal fagoté. Un short informe, un T-shirt chiffonné qui fait ce qu'il peut, le pauvre, mais qui peine à contenir tant de rondeurs généreusement disposées. L'ensemble est totalement inélégant. Quand tu marches, tu te dandines. Tes jambes sont arquées. Ta silhouette est un peu voûtée comme si ta tête était trop grosse, trop lourde pour le reste de ton corps. Tu as largement dix kilos de trop. Quand tu parles, ta bouche se tord drôlement. J'ai bien vu tout ça. Mieux que personne. Il n'y a pas une ride, pas un bouton que je ne connaisse par cœur. J'ai étudié tes photos à la loupe. Je t'ai scruté avec une précision savante pendant les moments que nous avons passés ensemble. Je savais que ces brefs instants étaient précieux. Je me créais des souvenirs. Je serais capable de faire une liste détaillée de tes grains de beauté, de tes taches de rousseur... Je pourrais décrire l'implantation de tes sourcils, reproduire le moindre bourrelet sur ta taille, le double menton naissant qui apparaît quand tu ne te tiens pas droit. Je connais mieux ton physique que tu ne le connais toi-même, mieux que le mien, mieux que tout... J'aime chacun de tes défauts. Peut-être davantage que tes qualités. Ils te rendent profondément désirable. Quand tu m'as fait la bise et que ta joue était moite et un peu piquante, j'ai trouvé ça plus sexy que si tu avais été doux et bien rasé. Je suis tombée désespérément amoureuse de tout ce que tu ne dois pas aimer chez toi, de tout ce que les autres méprisent, cette bande de crétins aveugles. Comme je suis seule à les chérir, tes faiblesses n'appartiennent qu'à moi. Tu ne sauras jamais à quel point je te trouve sublime, comment tes imperfections minuscules sont inscrites dans mon esprit comme de somptueux cadeaux. Je n'aurais jamais pu m'éprendre de Brad Pitt, de George Clooney ou de Johnny Depp ! Ces grandes vedettes sont habituées à recevoir la passion et à la renvoyer en plein visage d'un revers de la main. Toi, tu n'as rien de la couverture de magazine ou du poster qu'on accroche au-dessus de son lit. Tu incarnes le désir à échelle humaine. Tu es ce que tout le monde peut avoir, en juste un peu mieux, pour donner très envie sans faire peur. La séduction est un pouvoir magique. Quand on est conscient de l'avoir, on fait tout pour le maîtriser. On en use avec modération. On dose la potion pour que son effet soit de courte durée. Ce sont les apprentis sorciers qui font des bêtises, pas les magiciens confirmés. Ma sottise a été de penser que, parce que tu ne rentrais pas dans le moule de la beauté classique, tu

chercherais aussi quelqu'un de différent. Que tu te contenterais de moi. C'était vraiment idiot que de croire cela, que tu ne t'aimais pas assez pour pouvoir m'aimer moi. Je me suis bercée longtemps de cette illusion aigre-douce. Et puis, un jour, j'ai vu une photo de ton épouse dans un magazine. Mon univers s'est écroulé comme les courses que j'essaye de faire tenir dans le placard de la cuisine. Le monde est mal fichu : toujours trop petit, étriqué. J'ai vu un cliché de ta femme et j'ai été contrainte d'admettre qu'elle me ressemblait. En juste un peu mieux, comme de bien entendu. Cette constatation m'a ôté ma consolation débile. Tu la regardais avec tant d'amour que, même avec la plus mauvaise foi du monde, il m'était impossible de penser qu'elle ne comptait pas. C'est là que j'aurais dû poser les armes, mais je ne l'ai pas fait parce qu'on ne change pas les rayures d'un zèbre.

J'ai commencé à vivre à l'infinitif, un temps mort vivant. Vider la poubelle. Étendre le linge. Trouver le livre. Voir le film. Faire l'interview. Sourire. Parler. Faire rire. Réconforter. Manger. Écouter. Répondre. Marcher. Dormir. Recommencer. Infinitif. Les autres temps, abolis. L'infinitif comme punition. Sans même m'en rendre compte, progressivement, j'avais tout simplement cessé d'être le sujet de ma vie. Je ne revenais que par sursaut, lorsque quelqu'un me complimentait pour ma félicité. La coupe était pleine. J'allais déborder. Prête au massacre. Une souris qui joue à *Elephant* dans les couloirs. Quand je l'ai dit à la table d'un déjeuner, cela a bien fait rigoler l'assemblée. Une andouille triple A s'était permis des blagues insupportables sur ton physique. Elle te trouvait « immonde » : rien que ça. C'était comme de se plaindre de la cantine devant un gamin du Darfour ou de demander une petite laine au supplicié d'un bûcher. Je me revois déclarer à cette consœur, une fille sympa, pas bégueule que j'aimais plutôt bien, que je n'hésiterais pas à lui tirer une balle dans le caisson si j'avais la certitude que sa disparition te ferait apparaître. J'ai posé mon index sur sa tempe et je lui ai souri. Je lui ai demandé poliment de ne pas courir. Je ne voulais pas arriver essoufflée au rendez-vous que je t'avais fixé. Elle ne savait pas quoi répondre. Quelque chose dans mon ton a dû lui donner à penser que je ne rigolais pas tout à fait. Ses yeux ont croisé les miens. Cela n'a duré qu'une

seconde, le temps qu'un long frisson galope sur sa colonne vertébrale. Elle a ri. Comment réagir autrement ? J'ai laissé retomber mon doigt sans même avoir fait mine de tirer. Ces inconscients pouvaient commander du dessert et se marrer en paix. Les faire passer de vie à trépas ne m'aurait avancé à rien. Tu n'étais pas Jodie Foster, Ronald Reagan est mort tout seul comme un grand. Je n'avais aucun moyen de t'impressionner. Je n'avais même pas rencontré Johnny Depp. L'impuissance, la vraie, c'est quand même le plus fou ou le plus extrême, ne changera jamais la donne, ne servira jamais à rien.

Je n'aime pas les corvées domestiques. Rien ne m'assomme davantage que de passer le balai, pis l'aspirateur et son fil qui se coince dans tout ou d'étendre le linge sur ces séchoirs malcommodes qu'on surnomme Tancarville et qui me donnent l'envie de passer leur créateur par les armes. Je préfère pourtant tous ces menus tracas à la conversation. À la table du déjeuner dominical, Blake et Mortimer, mon mari et mon fils, sont assis avec deux paires de grands-parents. Tout le monde parle en même temps et il est fascinant de constater que pas un seul convive ne prononce quelque chose d'intéressant. Le premier parle du roman qu'il vient de finir. Le second de ses études. Papy de sa santé (ça ne va pas, mais alors pas du tout). Mammy de la sienne (ça va mal, mais moins que Papy). Papa du Parti. Et Maman d'on ne sait trop quoi (Alzheimer commence à faire des siennes). Je me tais. La cuisine me tend ses petits bras parfumés à l'estragon. Je touille le ragoût qui n'en a pas besoin. « Tu veux un coup de main ? » crie ma mère, envisageant sans doute d'en profiter pour essayer de s'arsouiller discrètement au kirsch de ménage. « J'en ai pour deux minutes », réponds-je, sachant pertinemment que je vais étirer ce temps de grâce comme une montre molle de Dali. Je touille. Ton visage monte dans la fumée et je lui souris. Tu me manques. C'est incroyable ce que ça fait mal. Quand le repas a été fini, mon soupir de soulagement a dû décapiter un papillon au Mexique.

« Oh putain, il ressemble à Vladimir Poutine ! » Mets cette grossièreté sur le compte de la surprise. Daniel Craig a vraiment la tête de Poutine en

à peine plus aimable, mais en moins effrayant. Dans une tentative dérisoire pour me purger de toi, je suis partie à la chasse aux beaux mecs. J'ai organisé un référendum afin de savoir qui fait rêver copines joyeuses et copains gays avant de lancer ma croisade. Daniel Craig arrivait en tête de liste grâce à sa surexposition médiatique dans un *itsy bitsy* monokini. À cette évocation, le regard de nombreuses personnes réputées raisonnables se mouillait de convoitise pis que devant la vitrine de Ladurée. En chair et surtout en os, Craig... ressemble à Vladimir Poutine, ce que je peine à trouver sexy même avec la meilleure volonté du monde. Il possède également cet air content de lui de celui qui a un peu trop fêté le succès du dernier *James Bond* ou qui vient d'envoyer discrètement un importun au goulag. Cela l'a pourtant mis d'une humeur de chien qui répond par oui ou par non entre deux soupirs navrés.

Mon deuxième sujet d'expérience était Robert Pattinson, dont mes nièces me vantaient les vertus après m'avoir infligé une série de films de vampires propres à transformer le plus viandard des mangeurs d'entrecôtes en végétalien militant. Une poignée de gravures de mode maquillées au blanc d'Espagne y vivaient des amours mollasses étonnamment dépourvues de mordant. Je suis arrivée devant le beau Robert encore plus dépenaillée que d'habitude après avoir échappé à une marée humaine de gamines échauffées qui m'auraient bien vendu leur père, leur mère et quelques frères et sœurs en plus pour approcher leur idole. Je me suis trouvée face à un jeune homme à peine moins anémié que dans le film, regardant la ligne d'horizon d'un air de profonde réflexion que j'ai rapidement assimilé à une myopie mal corrigée. Robert Pattinson ne fait pas bonne santé. Il est bien élevé, dit bonjour à la dame, merci quand on lui sert un verre d'eau. Ces déclarations de jeune homme civilisé sont les paroles les plus passionnantes que je l'entendrai jamais prononcer. Pour le reste, bernique. J'ai eu beau essayer de m'auto-monter le bourrichon en pensant aux gamines de dehors, impossible d'éprouver quoi que ce soit d'autre qu'un ennui poli et une envie exponentielle de faire autre chose, ailleurs, vite.

J'ai été ensuite prisonnière avec Bradley Cooper pendant un quart d'heure qui m'a semblé durer des mois. Ce gosse beau qui fait la une des journaux people n'a rien à dire de pertinent sur aucun sujet. Il tient à faire

l'entretien dans un français que j'ai entendu qualifier de délicieux. Outre le fait que son accent à couper à la scie circulaire est difficilement transposable à l'écrit, la médiocrité de ses propos ne me semble pas s'expliquer uniquement par sa maîtrise approximative de notre beau langage. En cinq minutes, nous avons épuisé tous les thèmes de conversation y compris la faim dans le monde, bien du malheur en vérité. Me voilà donc réduite à écouter ses récits de vacances dans la bonne ville d'Aix-en-Provence avant que l'attachée de presse bénie me sorte de là.

Je me suis après frottée au charmant Ryan Gosling dont il me faut bien admettre que la rencontre ne me laisse aucun souvenir. Je suis presque convaincue que ce garçon est fait en images de synthèse et qu'on passerait la main au travers si on essayait de le toucher. Jude Law m'a davantage marquée tant son teint blafard, sa calvitie naissante et son décolleté velu me rappelaient un salsifis oublié au réfrigérateur. Sa gentillesse réelle et son humour n'ont pas suffi à dissiper cette comparaison potagère dont je reconnais volontiers qu'elle n'est pas flatteuse. La seule envie qu'il m'a donnée est celle d'un steak saignant et de frites dorées.

Plus tard, assise en face de Hugh Grant, je tente, une fois de plus, de me mettre en condition. Pas de doute, il est beau. Bô. J'ai vu deux collègues liquéfiées au sortir de la pièce parce qu'il leur avait fait la bise avant de les congédier. Si j'étais grossière, je dirais que ça sentait la crevette négligée. Pour ce mollusque dépoitraillé affalé sur un fauteuil. En attendant longuement mon tour, j'ai eu le loisir d'écouter son agent jouer les pintades qui a pris un coup de bâton en hurlant dans son iPhone. « Il veut un restaurant chic mais pas trop, où on puisse manger des spécialités françaises mais légères. Où on puisse se poser mais aussi se lever. Avec du monde mais pas trop. Pour qu'on le reconnaisse sans le faire suer. » Dans un élan de pitié qui ne m'est pas coutumier, j'ai sorti trois noms de cantines hors de prix pour tirer la pauvrete de ce mauvais pas. En pensant que, à titre personnel, j'aurais plutôt envoyé ce pénible chez McGuffin, fast-food aux saveurs hitchcockiennes dont les hamburgers seraient élaborés à base d'entrailles de stars de cinéma. Arrivée dans le saint des saints, je regarde l'acteur anglais. Je lui en veux sourdement. Je ne sais pas bien pourquoi. Peut-être parce qu'il ne me

bouleverse pas. Il me sourit gentiment, m'offre une moitié d'une pâtisserie délicieuse qu'il découpe délicatement. Un éclair. Pas de génie. Mais c'est un bon début qu'une demi-pâtisserie. Je me morigène. Ce n'est pas sa faute s'il n'est qu'une superstar adulée par les minettes. L'Anglais n'est pas idiot. Un bon point pour lui. Il voit que je ne suis pas sous le charme quand j'entame ma gourmandise sans que mon regard s'allume lorsqu'il s'étire longuement à la manière d'un chat ou qu'il fait apparaître un bout de langue rose pour lécher, un à un, ses doigts poisseux de sucre. Il renonce. Un autre bon point. Il est un peu surpris. Stimulé aussi. Ce n'est pas si souvent qu'une créature féminine, aussi peu que ce soit, ne tombe pas en pâmoison devant lui. Il se relève un peu, croque dans son gâteau et manque de s'étrangler quand je lui pose une question vacharde. C'est pourtant vrai que tous ses films se ressemblent, qu'il joue toujours la même chose, qu'il n'y a que le titre et l'affiche qui changent et encore pas trop pour ne pas dérouter ses fans. Il est tellement surpris qu'il en pose sa fourchette. Avec laquelle il se curait élégamment les ongles. Il répond sérieusement. Je l'écoute tout pareil. Les meilleures interviews sont celles dont on se fout. Le papier sera bon. L'éclair l'a été. Il fera autant rêver les lectrices qu'un Anglais capricieux capable de se montrer bien disant quand on ne se laisse pas charmer. Quand je lui tends ma main à serrer, je crois lire dans ses yeux une pointe de respect. C'est peut-être une illusion. J'aimerais que ce soit vrai. Cela m'amuserait.

Seul Michael Fassbender, illustration vivante de la maxime de Bobby Lapointe, « davantage d'avantages avantagent davantage », s'est révélé quelque peu digne de sa réputation. Voilà un garçon séduisant, beau, drôle et vraiment pas sot. Il n'a qu'un défaut. Celui qu'avaient aussi les autres. Ils ne sont pas toi. Ces purges méthodiques n'ont pas eu l'effet espéré. Je ne t'ai pas oublié.

Alors, j'ai essayé de te remplacer. Après tout, un acteur potelé en vaut bien un autre. C'est du moins ce dont j'ai voulu me persuader. Face à Jack Black, j'ai déchanté. Jack a tout ce qui me plaît chez un homme. Il est mignon tout plein, aime le rock'n roll et m'a montré sa cicatrice d'opération de la vésicule biliaire en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Il venait de prêter sa voix dans un dessin animé sympa dont la morale m'est longtemps restée en mémoire comme un modèle de

stupidité. « Il faut laisser parler ton cœur plutôt que ton cerveau », disait le héros, ce qui est vraiment idiot. Si je l'avais écouté, je courrais après les gens avec une feuille de boucher. Cette idée a fait rire Jack qui a le même sens de l'humour que moi. Il a un beau rire, un sourire enjôleur et des gestes aussi enveloppants. Il m'a même donné l'aubade avec un petit air de Led Zeppelin de derrière les fagots. Je le contemplais en connaisseuse. Comme j'aurais pu le désirer s'il ne t'avait pas tant ressemblé. Je me sentais mal à l'aise. Comme devant un blasphème. Je te voulais trop pour pouvoir accepter une imitation. J'ai senti mon sourire se briser. Et j'ai lu dans son regard une vague surprise peinée. J'ai sans doute été désagréable, Jack, et je vous en demande excuse. C'est que je me méfie des contrefaçons. Laissez-moi croire que j'ai quelque mérite à ne pas avoir cherché le regard d'un autre dans vos grands yeux couleur marron glacé. J'aime trop l'original pour pouvoir me contenter d'un produit de substitution. Pardon.

Nous nous sommes revus. Notre deuxième rencontre a eu lieu approximativement treize mois, deux semaines, trois jours, trois heures et quinze minutes après la première. Je t'ai eu à moi pendant dix-sept minutes et trente-trois secondes comme en témoigne le cadran numérique de mon enregistreur. Je savais que notre entrevue ne durerait pas longtemps. Dans un moment de délire nocturne dont je ne me vante pas, je m'étais imaginé combien de temps je pourrais te garder si mes confrères me cédaient leur précieux créneau. Si tous les quarts d'heure du monde voulaient se donner la main... Ce n'est pas arrivé. Mes collègues se moquaient de te voir et n'hésitaient pas à me le faire savoir, mais pas au point de faire montre de générosité. C'est donc avec le cœur en minuteur que je me suis préparée à te rencontrer. Contrairement à ce que je craignais le plus au monde, tu m'as reconnue.

« C'est vous qui m'avez traité de gros con ! » t'es-tu exclamé sur le ton enthousiaste du fan de hard rock qui vient d'apprendre que Metallica va venir donner un concert dans son jardin. Tu m'as appelée par un prénom qui n'était pas le mien, mais qui aurait pu l'être, ce qui m'a fait plaisir.

J'ai acquiescé, ravie. Je renaissais de mes cendres et autres platitudes de ce calibre. Souriceau Phénix, me voilà : Oui, oui, c'est bien moi.

Tu étais content de me voir. Tu as même posé ta main sur mon genou exceptionnellement gainé de nylon. Ta main a fait « scritch » sur mon collant. J'avais eu envie de montrer mes jambes, comme ça, pour que tu les remarques. J'avais une âme à caser, sans compter mon cœur dans lequel Keith Moon venait de se réincarner. J'avais aussi emporté ma pagaie au cas où tu te montrerais lent à la détente.

« Je suis content de vous voir ! » Tu étais content de me voir. Pendant dix-sept minutes et trente-trois secondes.

« Parlez-moi de votre film », t'ai-je professionnellement demandé.

Tu m'as répondu que tu en étais très fier et que c'est pour cela que tu venais le défendre devant la presse déchaînée.

— Parce que vous comprenez, moi, les interviews, ça me casse les pieds.

— Merci.

Tu as enlevé ta main. Scritch. Tu t'es rendu compte que tu avais été maladroit.

— Comprenez-moi, je répète la même chose dans le monde entier depuis des semaines ! Mon métier, c'est d'être acteur ! Pas de faire de la promo !

Tu as reposé ta main. Scritch. Tes yeux, toujours bleus et incroyablement chaleureux, dans les miens.

— Et si vous jouiez le rôle du monsieur gentil et compréhensif qui m'aide à faire mon boulot ?

Quand j'ai réentendu cette phrase stupide sur mon enregistrement, j'ai eu envie de m'enfoncer un pic à glace dans l'oreille. Indulgent, tu as souri, faisant apparaître un éclair myosotis dans les plis de tes paupières. C'était franchement déloyal. J'ai senti comme une toute petite déchirure, un accroc minuscule. Tu as parlé de ton métier. Je t'ai adoré. Pendant les quatorze minutes et dix-huit secondes que nous avons pu passer ensemble. Tu vibraï d'une telle passion, emporté par un ouragan de mots, qu'on ne m'a plus entendue du tout. Tu es parvenu à me faire taire,

une occurrence plutôt rare, mes relations peuvent en témoigner. Ta main était toujours là. Scritch, scritch. Tu me serrais le genou dans ton élan. Une petite voix insidieuse me susurrail que je ne saurais jamais provoquer chez toi pareil emportement. Effectivement. Quand l'attachée de presse est venue nous séparer, tu n'as pas protesté. Tu étais content de me voir, mais pas au point que ton emploi du temps soit chamboulé. J'ai remballé mon âme et je t'ai quitté. Mon cœur, passé en mode hémophile, coulait à petit glou-glou. « Tu es arrivé à le dérider », m'a dit l'attachée de presse en me poussant gentiment mais fermement vers le couloir. Elle m'avait fait sortir de la pièce d'un mouvement élégant.

« Je me demande bien comment tu as fait, a-t-elle soupiré. Il tire la gueule depuis ce matin. Ton charme a dû opérer », a ajouté ce premier prix de psychologie. « Je crois qu'il a pris la grosse tête depuis qu'il bosse avec des stars. » Sur son téléphone portable, elle m'a montré la photo. Celle où tu poses avec Johnny Depp. Où vous aviez l'air de deux copains en virée. Elle avait l'air impressionné. Je ne me souviens pas de l'avoir saluée. Je suis sortie dans la rue et je me suis assise sur un banc. Mon genou portait encore la marque de tes doigts. J'y ai posé ma main. Scritch. J'ai cru sentir encore la chaleur de la tienne. J'ai serré doucement. Soudain, les larmes ont coulé. Je me suis liquéfiée. Si je te méritais sans doute, je ne te vaudrais jamais.

Pourquoi me regardes-tu ainsi comme si tu ne me voyais pas ? Tu es devant moi et c'est pire que si tu n'étais pas là. J'ai ton enveloppe charnelle en ma possession. Je tiens ta tête sur mes genoux. Il me suffit de tendre la main pour te toucher. Et ça ne change rien. En t'obligeant à t'incarner, je n'ai finalement rien gagné. J'ai perdu le droit de te rêver. En te serrant vraiment contre moi, je me suis privée du fantasme de tes bras. Il ne me reste plus que très peu de toi. Je ne me suis jamais sentie aussi seule que là, maintenant, avec toi. Admire mon nouveau cadeau. C'est un miroir. Un très grand miroir. Nous allons faire ensemble le tour de la propriétaire, de la locataire plutôt ou de la chapardeuse vraiment. Je me suis fixé un objectif déraisonnable. J'aimerais qu'aujourd'hui tu te considères avec mes yeux. Parvenir à te faire comprendre ce que je

ressens sera peut-être la seule façon dont nous partagerons enfin quelque chose. Profite bien car ce miroir est unique. Essaie de te tenir un peu droit. Je sais bien que tes petits plis naturels sont mis en valeur par cette position avachie. Il est cependant temps que tu te révèles en pleine lumière. Mon dieu, j'avais presque oublié à quel point tu me plais. Explorons ensemble la carte du Tendre de ton anatomie, univers de courbes parfaites, aux arcs exquis. Même quand ta tête retombe comme celle d'une poupée de chiffons, tu restes gracieux. Ta barbe duveteuse d'une douceur d'oisillon a la couleur du sucre filé. Bien sûr, tu perds beaucoup de toi-même en ne te montrant pas plus réactif. Tu n'entends pas ta voix délicatement sensuelle de tigre enrhumé. Tu ne peux pas admirer la façon délectable dont tes lèvres briochées détaillent chaque mot avec un appétit évocateur de toutes les gourmandises. Je brosse tes cheveux doucement. Je tire ta tête en arrière pour t'inviter à profiter de ma contemplation. Je ne suis pas convaincue. Tu n'as pas retrouvé ta moue gourmande. Tu retombes mollement sur le sol comme un Barbapapa pris de narcolepsie. Je me demande si l'idée du miroir était finalement judicieuse. Tu n'es pas vraiment à ton avantage en ce moment. Je ne vois guère comment il te serait possible de t'apprécier. Il n'y a guère que moi pour t'aimer encore dans cet état-là.

Mon désespoir m'a poussée à t'écrire des lettres. Des mots qui brûlent comme le vomi quand on a trop bu d'alcool. Des mots non dits et non vus. J'avais envie que tu saches. J'ai également écrit sur toi des choses bien quelconques et professionnelles qui ont fait hocher la tête des amis. Franchement, je sais torcher un article, dévoiler juste ce qu'il faut pour faire croire qu'il suffit d'une poignée d'euros pour partager mon intimité. Tu ne liras jamais ces textes. Tu n'y apprendrais rien que je n'ai déjà laissé paraître. Tu serais gentiment flatté et ce serait pire que tout. Il n'y a rien de gentil dans le sentiment que j'éprouve pour toi. Il faudrait que tu lises entre les lignes. Que tu les écarteres et que tu aies chaud, que tu te roussisses les sourcils dans la fournaise, que tu rebondisses comme sur un trampoline géant. J'aimerais que tu ne te contentes pas d'apparences, que tu voies plus loin que le bout de leur nez. Seulement, bien sûr, cela demanderait un effort que tu ne fourniras jamais. Alors, j'ai fait des

beaux articles. Sages juste ce qu'il faut. Si un jour, tu tombais dessus, tu ne te ferais pas mal. Tu ne te poserais pas de questions. Tu laisserais les lignes où elles sont, bien rangées dans le magazine en papier recyclé. Tu refermerais le journal sans savoir ce qu'il contient vraiment. Tu ferais ce qu'ont fait des centaines de célébrités avant toi. Qui ont parlé avec moi et que j'ai écoutées religieusement avant de placer leurs mots, bien alignés, sur le papier. La différence, c'est qu'il n'y avait rien de plus pour elles. Pas davantage que leurs mots soigneusement restitués. Pour toi, (...), c'est une autre affaire. Il y a un message personnel. Comme ces disques de rock qu'il faut passer à l'envers pour en trouver le sens caché, pour appeler Lucifer ou quelque créature maléfique particulièrement mal lunée. Pour la voir, il faut croire, prendre le disque, le sortir de sa pochette et savoir l'entendre. Il est tellement plus simple de laisser la galette de vinyle jouer sa musique sans chercher à tenter le diable, encore plus facile de la remiser dans un placard, sans la sortir de son emballage cartonné. C'est cette solution que tu as privilégiée.

Je n'aurais jamais dû te brûler avec ma cigarette. C'est d'autant plus ignoble que je ne fume pas. J'ai appuyé le bout incandescent derrière ton oreille. J'ai dû soulever tes cheveux pour le placer là. Sur un endroit tendre particulièrement sensible. Quand j'ai enlevé le scotch de ta bouche, tu as crié. Puis tu as pleuré. Ta tête dans mon cou. Pardon, pardon. Je ne le ferai plus. Ce n'était pas ta faute si ce crétin de chef n'a pas voulu de mon film japonais. J'ai jeté les cigarettes et le briquet. Pardon. Je vais te mettre de la crème. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je t'aime à jamais, mon amour chéri. Si fort que j'aurais voulu mourir dans tes bras. Tu sourirais. De ce sourire que je ne sais pas décrire parce qu'il me déchire le cœur, parce qu'il m'a pourri la vie. Tu sourirais pour moi. Il y aurait du désir dans tes yeux. Des promesses d'un monde meilleur. Rien que cela. Pas longtemps mais ça irait. Quelques secondes auxquelles je m'accrocherais. Puis je laisserais aller. Je respirerais une bouffée. Bien à fond jusqu'à sentir l'odeur sucrée de ta peau se poser sur ma langue. Puis, je laisserais aller. Je ne chercherais pas à t'embrasser. Je laisserais aller. Mes yeux se fermeraient sur ton sourire. La lumière s'éteindrait pour la dernière fois en emportant ton image très loin du

reste, rien que pour moi. Je laisserais aller et tu resterais là. Tu poserais peut-être tes lèvres sur mon front. Je ne le sentirais pas. Tu me rouerais de coups. Et je ne le sentirais pas. Tu partirais et je ne le sentirais pas. Tu ne serais pas là et je ne le sentirais plus. Ce serait bien. J'aimerais cela. La mort est venue pour d'autres et moi je suis encore là. Tu m'as ouvert le ventre, vidée comme un poisson en un *seppuku* grotesque. Ironique pour une critique qui a si fort défendu le cinéma nippon. Je n'ai pas d'assistant pour me porter le coup de grâce. Ce n'est pas toi qui me rendras ce service-là. Il aurait sans doute fallu que je fasse appel à Johnny Depp.

Alors est venue ma période bleue du blues où je coulais à la façon d'un robinet, coupée en deux comme un pétard de Noël. Je n'étais plus qu'une précipitation subite. Il suffisait de me montrer un film à vocation comique pour que je m'humidifie, réaction chimique que les rires des autres spectateurs venaient amplifier. J'ai vite appris à sangloter en interne. Moi qui suis si mauvaise comédienne, je me découvrais des capacités cachées. Au moment le plus tragique, j'ai toujours vu surnager un zeste d'autodérision, la rondelle de citron qui couronne le Perrier, le drapeau noir qui flotte sur la marmite. Chaque matin, c'était la même comédie. J'avais perdu le peu de goût que j'avais de la vie. Même mes papilles s'étaient mises en deuil. Je pouvais, sans le finir, remiser dans le placard le pot de crème de marrons. Je croyais vaguement me souvenir d'une période où je ne souffrais pas. J'étais convaincue que cela avait été vrai comme je savais intuitivement qu'il y a eu des croisades, des rois, 1515 à Marignan. Je considérais tout cela de très loin. Chaque matin, il me fallait un petit temps d'adaptation, comprendre que les courbatures étaient bien là, passage entre le songe et la réalité. Soudain, trop vite, ça revenait. J'ai parfois pensé que chaque heure m'éloignait de toi, m'estompant de ton souvenir, que chaque seconde me faisait exister un peu moins. Il m'est aussi arrivé de me dire que chaque journée rapprochait nos retrouvailles, qu'il suffisait d'un peu de courage, d'un peu de patience et que l'avenir, soudain, allait s'éclairer. Puis, je compris que j'étais immobile, que le temps ne ferait jamais rien bouger, ni dans un sens, ni dans l'autre. J'étais tout bonnement coincée. Les jours ne

feraient jamais plus que passer sans rien changer, sans rien modifier. Ils ne feraient plus que passer...

Marks Spencer, mon mari et mon fils chéris, ne voyaient rien de rien. Je ne saurais dire si c'est parce que j'étais devenue bonne actrice par une forme perverse de capillarité ou parce que mon mal-être les indifférait du moment que le Nutella n'était jamais rangé au réfrigérateur. Peut-être étaient-ils simplement si parfaits qu'ils ne pouvaient imaginer que je vienne gâcher le tableau avec une chose aussi stupide qu'une tocade pour un acteur, le comble de la honte, qui ne voulait pas de moi. Pour eux, j'étais toujours la même en un peu plus humide. À l'occasion de la fête des mères, ils m'ont emmenée passer un week-end à la montagne – un endroit froid, mouillé, en un mot : déplaisant – pour faire passer mes « allergies ». Quand je croisais mon reflet dans le miroir, mes yeux rouges me faisaient une allure de lapin atteint de myxomatose. Mes amis et relations m'assommaient à coup de baume du tigre et de pastilles donnant l'impression qu'une colonie de koalas avait pris ses quartiers dans mon sac à main. J'étais toujours sur le pont en bon petit soldat qui tient le fort pour soulager les faibles.

« Tu reprendras bien une part de gâteau ? » Je sursaute. Nous sommes à l'anniversaire de ma cousine Lolotte. « Celle qui yoyotte », comme le fait remarquer mon père, accessit de poésie au Comité central du Parti communiste. Mis en bouche par cette sortie, il entreprend mon époux sur la politique. Mon fiston et toutes les femmes présentes poussent les hauts cris, histoire d'éviter que la réunion tourne au pugilat. L'une d'elles me demande si j'ai déjà rencontré Johnny Depp. Tu connais la réponse à cette question. Ma nièce, plus fine mouche, veut soudain savoir si, par le plus grand des hasards, j'aurais un jour été séduite par l'une des nombreuses célébrités que je côtoie.

« Il doit y en avoir des pas mal », soupire-t-elle en lançant une œillade à sa tasse d'expresso comme s'il s'agissait d'un George Clooney borgne. Elle m'a prise par surprise alors que je pensais à autre chose et je ne te ferai pas l'affront de dire quoi.

« J'aime bien Romain Duris », dis-je avec le ton de confiance qu'on réserve habituellement aux stripteases intimes. Un mélange équilibré de pudeur et d'orgueil m'empêchera à jamais de lui dire à quel point toutes ces célébrités me sont indifférentes.

« Et ton mari n'est pas jaloux ? » intervient Papa, visiblement ulcéré de ne pas être parvenu à faire adhérer le malheureux au Parti. J'éclate de rire avec tout le monde.

Rocher Suchard sourit d'un air suffisant et répond à ma place : « Tu sais bien qu'elle n'aime que moi. »

Je reste muette, paralysée : c'est la plus belle fille que j'aie jamais vue de ma vie. Elle est... tout ce que je ne serai jamais même en faisant beaucoup d'efforts. Elle me serre la main avec un sourire désarmant.

« Vous voulez un peu de thé ? » Elle me le verse sans faire d'éclaboussures dans la soucoupe. « Du sucre ? » Non. « Du lait ? » C'est tout juste si elle ne me propose pas de touiller dans ma tasse. Je dis merci. J'ai du savoir-vivre. La sublime répond « Pas de quoi ». Elle me complimente sur mon T-shirt. Elle qui s'habille chez des stylistes dont je ne connais pas le nom et qui lui donnent des vêtements que je ne pourrais jamais m'offrir et ça tombe bien parce que, de toute façon, à moi, ils n'iraient pas. Avant de la rencontrer toute habillée dans cette suite cossue d'un grand hôtel parisien, j'avais vu cette beauté dans le plus simple appareil et dans ton lit. Une scène d'amour torride dans un film dont je suis bien incapable de savoir s'il parle d'autre chose que de ta nudité offerte à mon regard et pas à mon toucher.

« Il est très sympa », me dit-elle et elle parle de toi. « On a passé trois mois ensemble et c'est un amour. Il faut dire qu'on se connaît depuis des années. » Je bois une gorgée de thé. Amer. « Quand on était gamins, il était un peu lourd, il essayait de me draguer, mais maintenant qu'il est papa, il ne regarde plus que sa femme. » Je prendrais bien un peu de cyanure dans mon thé. « Il est si simple que, même quand on a tourné cette scène d'amour, je n'ai pas été gênée. Il n'a pas hésité à se promener tout nu sur le plateau pour me mettre à l'aise. Et pourtant, ce n'est pas Johnny Depp. » Je hoche la tête. Tu n'es effectivement pas plus Johnny

Depp que je ne suis Vanessa Paradis. La charmante ignore l'effet qu'elle me fait. Comment pourrait-elle s'imaginer qu'elle est en train de me torturer ? Il m'est impossible de lui dire à quel point vous voir ensemble m'a été insupportable. Je ne peux franchement pas lui confier que, le cœur au bord des lèvres, le cœur en feu, j'ai dû sortir de la salle pour hurler en silence. Je dois me contenter de sourire, car cette femme est charmante. Elle a tout pour plaire et ne s'en prive pas. Je ne suis pas envieuse par nature. C'est pour cela que je n'ai jamais détesté ta compagne. Comment pourrais-je en vouloir à quelqu'un d'avoir les mêmes goûts que moi ? Mais admettre que la somptueuse créature, assise en face de moi, avait été payée pour te câliner largement plus que ce que je gagnerai en l'écoutant parler de toi d'un ton badin me pesait sur l'estomac. Qu'avait-elle de plus que moi hors le talent et la beauté ? Moi qui avais passé des heures à te découper selon les pointillés, comme sur l'affiche qui indique les différents morceaux du bœuf chez le boucher, en imaginant la place de ma tête ou de ma main sur ta chair dénudée, je la contemple avec une tristesse écœurée. Je n'ai pas besoin de me regarder dans la glace pour mesurer la profondeur du gouffre. Elle était elle et j'étais moi. Pour bien des gens, la beauté absolue reste une notion abstraite, une image sur papier glacé. Une figure de cire du musée Grévin, une chose qu'on n'approchera jamais que par fantasme interposé. Beaucoup s'en contentent, posent pour la photo en serrant le mannequin de Naomi Campbell ou de Bruce Willis dans leurs bras, sans même penser qu'ils existent vraiment en version carnée. Ils ne les verront jamais. Ils ne pourront jamais se comparer à l'injustice de la réalité. Car elle est là l'injustice, celle contre laquelle on ne peut pas lutter. En croisant régulièrement Halle Berry, Charlize Theron ou Gong Li, je me torturais silencieusement en me demandant à laquelle il m'aurait fallu ressembler pour te donner faim. J'imaginai ton numéro dans leur téléphone, leurs lèvres sur les tiennes et je soupirais. Toutes ces filles pouvaient toucher de l'argent pour te cajoler. Je n'avais même pas le moyen de payer pour t'approcher.

Cinquante mille dollars pour un baiser. C'est ce que Sharon Stone demandait au bénéfice d'une organisation de charité. J'ai longtemps

regardé la tête de la personne qui avait payé et que j'ai eu la mesquinerie d'envier. Ça fait 1111, 1111 dollars par seconde. Un peu moins en euros. Pour poser ses lèvres sur d'autres lèvres pendant quarante-cinq secondes chrono. C'est cher. Des coups de griffe dans un compte en banque. Je les aurais donnés sans les regretter. En m'endettant pour longtemps mais sans hésiter. Pour acheter moins d'une minute de contact. Pour sentir la pulpe de tes lèvres sur les miennes. Respirer ton parfum. Peut-être effleurer tes cheveux. Ce serait une bonne affaire, ces quelques instants volés à sa vie. Je sais de quoi je parle. Je suis bonne ménagère. S'il suffisait de payer pour les obtenir, j'aurais été prête à manger des pâtes sans beurre et sans eau jusqu'au jugement dernier. Pour pouvoir te serrer contre moi. Une fois, rien qu'une fois. Le temps d'un baiser. Je regarde parfois le chronomètre de ma montre, essayant d'imaginer le temps que cela aurait duré. Une impression de vivre la plus brève des éternités. Ce baiser aurait été le meilleur du monde, le plus parfait, le plus beau de tous les baisers. Une arme contre la vie. Quarante-cinq secondes à plus de mille dollars pièce. Chacune plus intense que l'autre. Si ce n'est que ça aurait pu être raté. Tu m'aurais mal embrassée. Ton haleine aurait été pestilentielle. Tu te serais montré maladroit et brutal. Cela aurait pu être un fiasco total. Le plus épouvantable des désastres. Comme cela aurait été atroce, mais comme cela serait bien. Car j'aurais été libérée. Ou peut-être pas car je t'aime si fort qu'une répulsion ordinaire ne saurait me dégoûter de toi. Que ce soit l'un ou l'autre, la catastrophe ou l'apothéose, je n'aurai rien de tout cela. Certaines choses ne s'achètent pas. Je n'avais plus qu'à attendre, sachant que chaque seconde effaçait le souvenir que tu pouvais avoir de moi. Je voyais le temps marquer chacune de mes rides avec un tout petit burin. Le voile de la jeunesse, mon dernier atout, se dissolvait sans faire de bruit. J'aurais pu égorger avec les dents ceux qui m'exhortaient à la patience, surnom badin et propre sur lui qu'on donne à la résignation. Il n'y aurait bientôt plus d'onguents assez puissants, ni de gym assez dure pour préserver l'illusion. Je regardais mes piètres armes s'enrayer avec le détachement horrifié de l'amputé qui se dit « ce ne peut pas être ma jambe » alors que, si, c'est bien la sienne. Trop médiocre pour être ta femme, trop orgueilleuse pour être ta fan. Je restais immobile, au fond du sablier, à sentir chaque grain tomber sur ma peau, la creuser, sans pouvoir bouger. Supplice de la goutte d'eau qui fait

déborder le vase. Tu m'as appris l'impuissance. Il n'existe aucun mot pour définir ce que tu m'as fait vivre sans même t'en douter. Il faudrait en créer un. Si odieux qu'on ne pourrait le prononcer, si terrible qu'on détournerait la tête pour ne pas le voir écrit.

Je t'ai revu. Vingt-huit mois, treize heures après notre deuxième rencontre. J'ai oublié de regarder ma montre pour compter les minutes et m'en suis longtemps voulu de cette inadvertance. Cette impression de jouer une partie perdue d'avance, sans savoir jusqu'à quel point on va se faire plumer. S'imaginer à califourchon sur le rail. Sentir l'odeur du goudron, se faire chatouiller le nez par les plumes. Ressembler à une grosse volaille nauséabonde avant même d'avoir passé la porte. Savoir tout au fond de soi que ce n'est pas une bonne idée, que c'en est même une fort mauvaise. Avoir envie de renoncer, de dire « non, il ne faut pas ». Se faire porter pâle, ne pas y aller. Je n'ai pas eu ce courage-là. Dès l'arrivée, j'ai eu une mauvaise surprise. Ton publiciste, un homo revêche aux bajoues tombantes, est resté dans la pièce. Avec nous. Il ne m'a pas dit bonjour et a commencé à pianoter sur son ordinateur. Impossible de déterminer s'il prenait notre conversation en notes, faisait des réussites ou tentait de détruire le monde, mais il n'a pas arrêté de taper. Tactactactac. Mes regards noirs ne l'atteignaient pas davantage que mon air désespéré n'avait l'air de te toucher. Tu m'as encore reconnue. Quand tu m'as regardée, il y avait toujours de la chaleur dans tes yeux. Assez pour faire du bien. Suffisamment pour faire un mal de chien. J'ai entrevu le bonheur que pourraient procurer ces yeux-là s'ils s'intéressaient vraiment à moi. Tu m'as regardée et tu m'as demandé ce que je pensais de ton film. Tu m'as dit que tu étais las des courtisans en employant un terme plus imagé. Tu as sorti cette phrase incroyable, indigne de toi vraiment, parce que je ne parviens pas à admettre que tu sois à ce point inconscient et que je refuse d'imaginer que tu puisses te montrer sciemment aussi cruel. Tu m'as demandé de te dire la vérité.

« S'il te plaît, dis-moi la vérité. » J'ai été tentée de te prendre au mot... Ce que j'avais à te dire était tellement simple. La vérité l'est si souvent.

Tu m'as fait comprendre que la vie est un grand jeu vidéo. On accumule des points de confiance en soi. Puis il suffit d'une collision brutale pour tout perdre, pour devoir repartir de zéro. Tu as fichu en l'air des années de travail passées à faire pousser mes épines, à me durcir, à me créer un personnage de fille solide que rien ne peut atteindre, que rien ne peut toucher. Le choc a été rude. Tu m'as privée de substance, tu as volé les couleurs de ma vie. Je ne suis plus rien qu'un vide vertigineux. Je ne me déteste pas. La haine doit avoir un objet pour se cristalliser. Je ne suis plus rien puisque, pour toi, je n'ai pas été assez. J'ai failli te demander si tu m'aimeras un jour. Je ne l'ai pas fait. Ne jamais poser la question quand on n'est pas prêt à accepter la réponse. J'ai failli te confier que chaque soir avant de m'endormir, je fais le souhait de mourir dans mon sommeil, que chaque matin, les larmes coulent sur mes joues. J'ai eu envie de te dire qu'au beau milieu de la journée, quand il m'arrive de t'oublier, ton absence me frappe à l'estomac pour me rappeler que je voudrais être foudroyée sur place, là, tout de suite, maintenant, pour que la douleur s'arrête, bon dieu, qu'elle s'arrête parce que ce n'est plus possible de la supporter. Te dire que personne ne t'a jamais aimé comme moi. Davantage peut-être. Mieux certainement. Comme moi, jamais. Telle est la vérité.

Au moment de partir, tu m'as serrée dans tes bras. Oui, tu as commis l'irréparable. Tu m'as prise dans tes bras et tu m'as serrée contre toi. C'était un geste naturel, affectueux, sans arrière-pensée. Et c'était gratuit. C'était aussi pire qu'une gifle, car cette étreinte était fraternelle, asexuée. Elle n'a pas duré longtemps. Quelques secondes, je crois. Tu peux t'amuser à calculer combien tu aurais pu me la facturer. Et c'est moi qui ai rompu le cercle de tes bras. Je n'ai pas peur de dire que j'ai été héroïque. Je me suis arrachée de toi. Avant de m'en aller, je t'ai souri. J'ai eu ce courage-là. Je n'en ai pas honte. Je ne m'en vante pas. Le plus bête est que je ne m'en souviens pas bien. J'aurais pu faire le plein de sensations et je suis incapable de me rappeler la consistance de ta peau, ni ton parfum. De cette rencontre, je n'ai gardé qu'un souvenir précis, celui du moment où tu m'as dit, les yeux pleins d'étoiles : « La paternité a changé ma vie. » Tu me disais la vérité, un beau cadeau que je n'avais pas demandé. Tu m'as brisée en deux. « Tactactac » continuait de faire le

clavier. Pour toi, j'ai donné le meilleur de moi-même. J'avais fait de mon mieux et ça n'a pas été suffisant.

« Il est trop », me dit l'attachée de presse, les yeux hors de la tête... Une fois n'est pas coutume : elle a raison. Will Smith est effectivement trop. Trop beau, trop bien habillé, trop tout le temps enthousiaste. On croirait un super boy-scout monté sur ressorts qui me saute au cou en hurlant qu'il est « si heureux de me revoir ». Je doute qu'il me reconnaisse vraiment et le soupçonne d'embrasser tout le monde comme du pain en se disant qu'il sera toujours temps de faire le tri plus tard. Ce type ferait du charme à une chèvre en tutu. Il donne l'impression d'être en campagne électorale permanente bien qu'on ne sache pas à quel poste il aspire. J'ai envie de lui retourner une beigne pour voir s'il a toujours l'air aussi content de la vie en général et de lui-même en particulier. « Alors, vous avez aimé le film ? » Malgré le point d'interrogation, il ne s'agit pas vraiment d'une question. On ne dit pas non à Will Smith. Ce n'est pas qu'il soit intimidant. Ce terme semble juste avoir été banni de son vocabulaire. Will est un être positif, conçu pour être aimé et aucun mot d'excuse ne sera accepté. Je n'ai d'ailleurs pas besoin de répondre. Aimer Will et son film est présupposé. « Il est super, mon film », dit Smith en me montrant trop de dents trop blanches. « Un vrai grand huit. » Comparer un long-métrage souvent médiocre à une attraction foraine est à peu près aussi original que d'assimiler une adolescente à une gracieuse gazelle ou un bébé à un poussin. J'ai à peine le temps d'essayer de poser une question qu'il m'explique qu'il a fait du sport pour son rôle ce qui lui a donné (je le cite) « un beau cul ». « Vous voulez voir ? » demande-t-il. Là encore, la réponse n'est pas nécessaire. Will Smith ne demande pas au journaliste de participer de quelque façon que ce soit. Je me retrouve face à un postérieur gainé d'Armani qui semble effectivement fort ferme et aussi peu sexy que celui de Ken, le copain de Barbie. Le fessier disparaît prestement pour laisser place à un pied chaussé d'une basket fluo que seuls Smith et un souteneur ayant pignon sur rue à Miami peuvent porter sans rendre leurs enfants orphelins pour cause de ridicule. « C'est moi qui l'ai dessinée », dit Will avant même que j'ai fait mine de m'intéresser. « C'est idéal pour danser ! Vous voulez

essayer ? » Je suis happée hors de ma chaise et secouée comme un prunier au son de ce que je crois reconnaître comme la chanson du film que, quelle surprise !, Smith interprète également avec une petite chorégraphie qu'il tente de me faire reproduire alors que ma souplesse évoque davantage le verre de lampe français que la liane africaine. « Vous êtes super ! » me dit Smith, ce qui achève de me convaincre que ce garçon est bête à manger ses tennnis ou totalement hypocrite. En deux temps, trois mouvements de rap destiné aux familles, il me raccompagne à la porte avec des bises sur les deux joues. « Pas vrai qu'il est trop ? » demande l'attachée de presse qui n'attend pas davantage de réponse que lui. Elle me colle une paire de baskets pour géants, la bande-son du film et un T-shirt dans les bras avant de me pousser dehors, légèrement ahurie. Je l'entends dire, chavirée, à un confrère dont c'est bientôt le tour d'être initié : « Il est trop », puis me retrouve dans le hall de l'hôtel sans bien savoir ce qui m'est arrivé. Je n'ai pas prononcé un mot de l'entretien. Je tombe sur ma consœur Valérie et mon collègue Alexandre, tous deux au bord de la syncope. « Ce gars est trop », disent-ils dans un bel ensemble me donnant à penser qu'ils ont subi une lobotomie collective. Mon air dubitatif les scandalise. « Évidemment, toi, tu n'aimes que (...), dit Valérie, et mon cœur défaille doucement. Pourtant, c'est un vrai connard, hautain et prétentieux. La dernière fois que je l'ai vu, il avait l'air de trouver mes questions débiles. Il m'a à peine dit au revoir. » C'est plus fort que moi, je souris de toutes mes dents. J'adore quand tu te montres difficile avec les autres. Cela ne donne que plus de valeur à la façon dont tu m'apprécies. « Au moins, Will Smith est gentil : il ne se prend pas la tête et il m'a même fait la bise. » Je n'aime pas les gens trop faciles et toi, je dois bien admettre que tu ne l'es pas. Ton côté bourru est un charme supplémentaire que je suis bien incapable de faire partager à cette perruche. Ce genre de choses se perçoit, mais ne s'explique pas. Je leur ai laissé mes baskets, ma bande-son et mon T-shirt en serrant contre moi une forme absente dont la chaleur imaginaire me glaçait le sang. Je t'appartenais sans te posséder et tous les Will Smith du monde n'y pourraient rien changer.

Je te regarde en couverture du magazine et je suis écœurée. Je n'aime pas ceux qui te méprisent mais je hais ceux qui t'honorent. Je suis jalouse. Je n'y puis rien. Le gars a osé écrire que tu étais « le meilleur acteur du monde ». Ces mots qui s'étalent en très grosses lettres me font si mal que j'en suis surprise. Je devrais jeter le journal, ne surtout pas le feuilleter. C'est plus fort que moi. Comme on tire sur la peau d'une écorchure en avivant la blessure, je lis et découvre ce que je qualifierais hardiment de fellation littéraire. Le collègue en a vraiment plein la bouche et il n'y met pas les dents. Je suis incapable de ce type d'admiration servile. J'éprouve une terreur blanche à l'idée que tu dois préférer cette flagornerie de bas étage à mon adoration. Il est sans doute plus rassurant de se dorer la pilule sous ces compliments médiocres que d'accepter ma passion. Pour moi, tu n'es pas le meilleur acteur du monde ou si tu l'es, cela compte peu. Tu es celui sans lequel ma vie a cessé d'avoir du goût. Tu es l'unique et tu t'en fous. Je n'aurais pas dû lire ce que tu racontais, toutes ces paroles qui m'étaient volées par quelqu'un qui n'en connaissait pas le sel. Seuls les riches rêvent de choses qui ne s'achètent pas. Et je rêvais. Comme je rêvais que toutes ces choses, c'était à moi que tu les disais. Tu étais prolix avec ce confrère comme avec tous les autres. Prêt à t'émouvoir, de tout, de rien, de son contraire avec tout le monde et son frère. Je me suis demandé s'il existait un seul papier te concernant où le mot « sensible » n'apparaît pas de toute la force de ses lettres odieuses. Tu es sensible (...). Tout le monde le dit. Un rien te fait monter les larmes aux yeux. Il m'a fallu admettre, mon amour, que j'étais sans doute la seule chose au monde qui ne t'émouvait pas. Je me souhaitais si ardemment différente que j'avais été exaucée par une divinité que j'imagine assez bien se tordre encore de rire en pensant au bon tour qu'elle m'a joué.

Le seul jour où nous avons été totalement en phase était celui d'un très gros rhume. Huit mois deux heures et quatre minutes après ton étreinte et ta vérité. Nos nez jouaient à la féerie des eaux et nous toussions à en perdre les sens. L'attachée de presse, soucieuse de sa bonne santé, se tenait à distance en regardant sa montre ostensiblement quand elle n'aboyait pas *mezza voce* dans son iPhone.

— Dis donc, ça n’a pas l’air d’aller fort..., m’as-tu dit, exquis de galanterie.

J’ai moins aimé le nouveau nom dont tu m’avais affublée en te mouchant bruyamment.

— Toi non plus, t’ai-je répondu en te tendant ma pochette de mouchoirs en papier.

— Je vais mourir, as-tu précisé.

Tu prononçais les « m » en « b ». Bignon.

— Tu ne peux pas me faire ça.

— Bon, vous pourriez peut-être parler du film, a jappé ta gardienne au don d’ubiquité redoutable.

Nous avons sursauté de conserve dans un ensemble dont la simultanéité me fait encore chaud partout. La fille a tapoté son cadran avec une insistance tout à fait significative.

Pour « parler du film », j’aurais pu être bien embêtée car il y avait belle lurette que je ne pouvais plus supporter de te voir à l’œuvre. T’imaginer en train de vivre loin de moi n’était pas facile. J’étais souvent secouée de crises de larmes incontrôlables en me disant que tu poussais un caddie qui ne contenait pas mes courses, que tu ronflais dans d’autres oreilles et que tu te promenais en sous-vêtements devant des yeux qui n’étaient pas les miens. Penser à tout cela était pénible, mais ces choses demeuraient assez abstraites pour rester supportables. Te voir accomplir des actes quotidiens à l’écran était plus que je n’en pouvais subir. J’aurais sans doute eu moins mal si tu t’étais fait une spécialité de personnages héroïques – aventurier pirate, justicier masqué ou chapelier fou – mais tu aimais te glisser dans la peau d’êtres communs d’un genre que je fréquentais suffisamment pour pouvoir te projeter au cœur de la trivialité qui composait ma vie. Te contempler en situation, le torchon à la main ou la brosse à dents active, était éprouvant. Entrevoir ce que devait réellement être ton intimité me plongeait dans un abîme d’affliction. Je suis une femme courageuse mais c’en était trop pour moi. J’avais donc cessé d’aller te voir au cinéma. Ton incarnation m’avait définitivement privée de ton art. Mais je te connaissais si bien que je n’avais vraiment pas besoin de voir davantage de ton travail pour pouvoir t’en causer.

— Tu es très beau dans ce film, ai-je craché dans un éternuement.

Perdu pour perdu, j'avais autant intérêt à y aller franchement. Tu as souri, un peu gêné mais content au fond.

— Il n'y a que toi pour le penser, as-tu crachoté.

J'ai vraiment dû te lancer un regard malveillant car tu as immédiatement fait machine arrière. Tu peux me mettre si vite en colère. Je n'admets pas de te voir coqueter. C'est indigne de nous deux, de toi surtout.

— Je veux dire que je suis un gars ordinaire, as-tu ajouté.

Ordinaire ? Je me serais mise dans cet état pour un gars ordinaire ? Tu n'as rien d'ordinaire puisque je t'ai distingué. J'ai eu envie de te gifler. Tu t'es mouché en me lançant un regard myosotis un brin inquiet, un peu troublé. Puis tu as éclaté de rire.

— Je dis n'importe quoi : c'est la maladie qui me fait parler. Ça t'ennuie si je m'allonge ?

Tu t'es allongé. Sur le canapé. Il y a des coups de pied aux fesses qui se perdent. Comme tu étais couché, en mode lascif, ton postérieur a été épargné. J'ai tendu les doigts pour t'effleurer.

— Bon ben, maintenant faut y aller ! a crié l'attachée de presse.

Nos douze minutes vingt-trois secondes étaient écoulées.

J'ai retiré ma main comme si je l'avais brûlée et pourtant, je ne t'avais pas touché. Tu as, comme chaque fois, eu l'air un peu triste de me quitter. Tu prenais du plaisir à flirter parce que tu ne m'estimais pas dangereuse. Au fond, je crois que tu m'aimais bien et ça m'arrache la bouche de l'avouer. Très vite, la fille à l'iPhone t'a entraîné vers d'autres alcôves où se déroulait un tournage télé. Quand tu as été parti, je me suis assise sur le canapé. L'empreinte de ton corps fiévreux m'a embrassée, m'a embrasée. Le reliquat de ta fièvre se mêlait à la mienne pour m'envelopper. J'ai fini ton soda tiède en appuyant mes lèvres où tu avais posé les tiennes. J'ai pensé que je buvais tes microbes, qu'ils devaient être blonds et potelés. Cela m'a apaisée. J'ai piqué le mégot de la cigarette que tu avais écrasé sur le balcon, en douce, à mon arrivée.

Je ne sais pas quel est le crétin qui a inventé l'expression « heureux hasard », mais j'aimerais lui faire passer le goût des tripes à la mode de Caen. Le festival de province, c'est vraiment l'idéal quand on est une journaliste un brin déséquilibrée assez sotte pour aimer éperdument une célébrité et que la célébrité est invitée. Tout est chouette dès qu'on quitte les grandes manifestations et Paris intra-muros. D'abord, on est bien reçus. Les organisateurs sont souvent si flattés de nous recevoir qu'ils font un sérieux effort du côté de l'hébergement et du buffet. Il n'est pas rare de rentrer à quatre pattes dans son quatre étoiles. Le plus valorisant, c'est qu'on peut fraterniser. Plus question de séparer le bon grain de l'ivraie. L'ivresse vient du même flacon, qu'on soit talent ou écrivillon. Je ne vais jamais dans les festivals de province. Pour la bonne raison que tu n'y vas pas non plus. Nous devons être aussi snobs l'un que l'autre. Et pourtant, un jour est venu, celui où nous devions nous croiser. C'était au bord de la mer dans une petite station balnéaire prétentieuse qui essaye de se prendre pour Cannes au point de frôler le ridicule souvent et de l'atteindre parfois.

Quand j'ai su que tu allais venir, j'ai dit « j'y vais » comme on dit « au feu ». J'ai passé deux heures au téléphone à convaincre François de me laisser prendre le train à sa place. Il y a consenti contre deux week-ends où je le remplacerais gratuitement à la rédaction. Le jeu en valait la chandelle. On m'a installée dans une belle chambre avec vue sur la mer et un gros édredon tout blanc. Il y avait plein de produits de beauté dans la salle de bains. J'ai tapoté l'oreiller de gauche, celui que je n'utiliserai pas. J'y voyais déjà ta tête. C'est bête. J'ai tapoté l'oreiller de droite, celui qui était pour moi, en me disant que je préférerais ton épaule. Comme de juste, tu t'es découvert des haricots à écosser. Tu n'es pas venu. J'étais coincée dans mon palace, avec ma baignoire assez grande pour deux. Dans mon lit gigantesque, désert immaculé au point de donner le vertige. Je me serais bien roulée en petite balle de chagrin, bille minuscule d'une cour de récréation vide. Pas moyen. Il fallait sortir, écouter, voir. Il fallait manger, parler, communiquer, sourire avec l'air content. Alors que le laminoir faisait son petit travail clandestin avec la patience de ceux que personne ne viendra déranger. J'étais entourée de gens sympa au milieu desquels je me sentais vaguement déplacée. Rien

de ce qu'ils disaient ne m'intéressait et pourtant, le niveau de la conversation n'était pas médiocre. Il me fallait participer. En les faisant rire. C'est encore le meilleur moyen que j'ai trouvé pour qu'on me fiche la paix. Tandis que les convives s'amusaient de mes facéties, je contemplais froidement l'étendue du désastre, celui de les amuser et pas toi. Pendant que mon corps parlait, je m'occupais. Je me noyais. Je me pendais. Je me jetais sous le métro en entendant craquer mes os. Je sentais le cochon brûlé comme si je m'étais vraiment immolée. Je m'écrasais la tête à coups de marteau sans m'aplatir les doigts une seule fois, façon indiscutable de différencier la réalité de la fiction.

C'est alors que le hasard a réellement frappé et il a voulu que j'hérite de M. Bio. Auteur d'un documentaire virulent sur la « malbouffe » qui pousserait n'importe qui au suicide, mais qui me donne envie de croquer des OGM saupoudrés de pesticides. J'ai détesté le film de M. Bio, hymne au « on va tous mourir » alors que ce n'est même pas vrai et que j'abhorre les fausses promesses comme les bonnes nouvelles trompeuses. M. Bio, imbécile prétentieux de son état, s'est immédiatement assis à côté de moi sans même me demander la permission. Il s'est plaint que le restaurant ne servait pas de produits issus de l'agriculture biologique. Avec une sagesse admirable, il a sans doute admis que la perfection n'existe pas en ce monde puisqu'il a tout de même entrepris de s'empiffrer, vidant son assiette et la mienne, en m'entretenant des mérites du commerce équitable. L'homme avait envie de briller et me bombardait de questions destinées à étaler sa science. « Qui a dit : “La beauté sauvera le monde” ? » m'a-t-il demandé, en constellant mes lunettes de miettes de tiramisu. Il paraît que c'est Dostoïevski dans *L'Idiot* et cette citation n'était donc peut-être pas totalement hors de propos. Je ne sais toujours pas quel est le crétin qui a inventé l'expression « heureux hasard », mais M. Bio m'a donné envie de m'entretenir avec Dostoïevski. La beauté sauvera peut-être le monde, mais elle me maintient la tête sous l'eau. Le jour où je l'ai croisée, mon univers a été détruit. En regardant ce crétin suffisant qui aurait pu être toi, qui aurait dû être toi et qui n'était pas toi, j'ai eu envie de lui planter ma fourchette au milieu du front. Puis, la colère est retombée aussi vite qu'elle était venue et j'ai reposé ma main sur la nappe. Je me suis dit que je ne tenais plus du tout à la vie. Je me

suis transformée en bâtonnet glacé sans colorant, ni conservateur. Le nez dans mon assiette, je hochais la tête comme un boxer sur la plage arrière d'une voiture et je pensais à toi. J'imaginai ta main sur la salière, la façon dont tu me tendrais le pain, le sourire que tu ferais quand je te dirais merci et je partais très loin dans un monde parallèle où j'effleurais tes doigts en attrapant les condiments. En rentrant dans mon palace, j'ai su qu'il fallait que j'agisse. J'avais repassé M. Bio à une bonne camarade comme je l'aurais fait du sparadrap du capitaine Haddock. Quand je suis partie, il essayait de la culpabiliser en lui parlant du nombre de voyages que doit faire une abeille pour fournir une cuillerée de miel... Dans ma chambre vide, l'air conditionné ne fonctionnait pas. Pourtant, il y faisait froid.

Quand j'ai compris que tu ne t'abaisserais jamais jusqu'à moi, j'ai su que je devais m'élever. Moi qui étais prête à tuer des dragons pour toi. J'ai décidé de t'écrire un scénario. Moi qui me croyais la lucidité incarnée, j'étais clairement passée de l'autre côté. J'ai travaillé comme une brute, planché comme une damnée. Je ne pensais plus qu'à cela : le scénario qui me donnerait la chance que tu sois à moi. Je ne me faisais pas d'illusions exagérées. Je me doutais bien que le film ne verrait jamais le jour. Le scénario n'était pas vraiment fait pour être porté à l'écran. J'étais intimement convaincue qu'il remplirait sa fonction : me permettre d'obtenir un peu de ton temps. Alors, j'ai écrit la plus belle histoire du monde en oubliant que mes critères correspondent rarement à ceux de la majorité. Je la considérais un peu comme un droit d'entrée. J'imaginai ton heureuse surprise en découvrant ce que tu m'avais inspiré. Soyons clairs : je ne pensais pas que tu allais me tomber dans les bras en pleurant. J'avais cependant la crédulité de croire que tu lirais mes élucubrations, et en serais un peu flatté. Tu n'as sans doute jamais parcouru ce malheureux manuscrit pourtant porteur de pouvoirs paranormaux bénéfiques quoique fort différents de ceux que j'escomptais. Tous les gens à qui je confiais le texte disparaissaient corps et biens. Leur numéro de portable changeait, leur adresse mail buggait et ils ne rappelaient jamais. J'aurais dû faire breveter mon œuvre pour son efficacité extrême dans l'éloignement des fâcheux ! Ceux qui n'avaient

pas trouvé de trou noir pour les engloutir étaient bien embarrassés. S'ils faisaient du cinéma, ils me conseillaient de transformer mon script en pièce de théâtre, s'ils étaient « théâtraux », ils le voyaient plutôt en roman alors que mes connaissances du monde de l'édition trouvaient que ça ferait un film épatant. Je suis étonnée que personne ne m'ait proposé le mime, la poterie ou la broderie au tambour. Je me suis accrochée puisque ce n'était pas à eux que je le destinais. J'ai tout essayé pour te faire parvenir mon bébé bien emmailloté... Rien n'y a fait. Je n'avais aucune nouvelle et ce n'était pas bon signe. Tu avais certainement posé ta tasse sur mon script, happé sous une pile d'inutiles divers après avoir été largement auréolé. Je pense que l'ensemble a fini à la poubelle ou dans une cheminée. Mon âme a pris la couleur d'un drapeau révolutionnaire maintes fois passé à la machine, jamais à la bonne température, après de trop nombreux défilés.

« Maman, tu as pensé aux chips ? »

Maman pense toujours aux chips comme au soda, à la lessive et aux rouleaux d'essuie-tout. Maman est une femme organisée qui a su créer un petit nid douillet pour Rivoire et Carret, son fils et son mari. Maman aime ses deux amours, si « aimer » peut être considéré comme un sentiment raisonnable, à la façon d'une liste de commissions ou d'un menu où l'on prend le fromage à la place du dessert. Un époux attentionné, cadre qui ne déborde jamais, et un bambin à la raie au milieu qui ne connaît les échecs que sur un plateau quadrillé. Ils sont épatants. Quand il m'arrive d'avoir un coup de calcaire, c'est ce que j'entends le plus souvent. « Tes chéris sont épatants. » Les critiques ne sont pas tolérées. D'ailleurs, je n'ai pas cela en stock. Même la personne la plus ingrate et injuste de la planète – un domaine où je me pose un peu là – doit s'incliner devant autant de qualités si bien disposées pour faire joli en société. « Tu n'en as pas besoin, tu as une vie parfaite », m'ont dit mes proches, scandalisés lorsque je me suis mise aux antidépresseurs qui riment avec bonne humeur. J'ai arrêté les cachets. Je n'en avais pas besoin. J'avais une vie parfaite.

Yolande Moreau rattrape la tasse au vol. J'ai failli la repeindre au chocolat brûlant. Elle n'a reçu que quelques éclaboussures et se retient pour ne pas rigoler. Elle a du mal, mais elle prend pitié quand elle voit mon air embarrassé. « Ne vous en faites pas. » Et c'est instantané. Je ne m'en fais plus. C'est l'effet Yolande. Elle a une voix pour les contes, de celles qu'on doit avoir envie d'entendre dire des histoires commençant par « Il était une fois ». Sa voix fleure bon les confitures et les maisons de campagne en pierres épaisses. Je gobe la gorgée de chocolat mousseux rescapée du fond de ma tasse. Yolande me parle de sa ferme et de ses petits-enfants. Ça doit être bien d'être un petit-enfant de Yolande. On doit avoir des gâteaux maison avec du lait et des œufs. Yolande me sourit. Nous sommes seules. Pas de publiciste qui menace la civilisation occidentale à grands coups de clavier, pas d'attachée de presse avec son chronomètre couperet. Nous avons le temps. Ce n'est pas avec toi que ça m'arriverait. Je chasse cette pensée d'un mouvement de la tête, mais Yolande a senti le changement d'atmosphère, la toute légère dépression. L'habitude de s'occuper d'animaux sans doute. Elle perçoit que ça ne va pas. « Quelque chose ne va pas ? » demande-t-elle. « Tout va très bien », dis-je d'un ton ferme. Et puis les larmes arrivent sans s'annoncer. Mes joues sont soudain humides et je ne peux plus parler.

« Ce n'est rien », dit Yolande en me tapotant la main. Et elle a raison, Yolande. Ce n'est vraiment rien. Juste un gros bobo qu'on pourrait soigner avec un bisou qui répare, qu'elle n'a pas le pouvoir de donner. Les larmes sèchent tandis que je mâchouille un berlingot zébré qu'elle a sorti d'une boîte à malices bariolée. Je lui dis : « Merci. » Son regard a la chaleur réconfortante d'une crème dessert industrielle au nom de sommet alpin. Il m'enrobe, m'emporte dans un monde rassurant dont j'entrevois la lueur avant de retomber. Je ne saurai jamais, je ne serai jamais, ce que Yolande est, ce que Yolande sait. Ses yeux si doux me tuent. Ils me portent l'estocade. Quand je rentre chez moi, il me semble évident que ce qu'il me manque est encore plus profond que mon besoin de toi. Je n'aurai jamais la beauté paisible de Yolande faite de plénitude et de générosité. D'ailleurs, j'ai atrocement raté ma gelée de groseille, le jour où m'est venue l'idée grotesque d'en cuisiner. Je ne suis pas une fille à confitures.

Le suicide, c'est comme le cancer ou le sida. On est obligatoirement contre. Et si on en cause trop fort, on vous envoie directement chez le psy. Ça, j'avais essayé : encore un beau gâchis ! La dame me regardait en faisant la tête d'une volaille qui aurait trouvé un missile. Je la plongeais dans des abîmes de perplexité à plus d'un euro la minute (mais c'est moi qui les payais). Elle n'avait jamais vu quelqu'un comme moi et attendait nos séances avec impatience. Elle me posait des questions sur mon métier (Vous connaissez Johnny Depp ?), sur ma vie (Vous ne pourriez pas bosser moins ?), sur mes idées (Vous n'êtes pas émue devant un petit être qui découvre le monde ?). Elle notait mes réponses à grand renfort de griffonnages enthousiastes, ne s'interrompant que pour me lancer des regards choqués. Ah ça, elle ne faisait pas sa liste de commissions ! Je lui en donnais pour son argent en la scandalisant à soixante-quinze euros la séance. Pour ce prix-là, elle m'appliquait aussi ses vérités à base de famille nombreuse et de promenades en forêt. Le café du commerce sans le coup à boire. Je n'ai pas tenu très longtemps. Quand je lui ai annoncé que je ne reviendrais pas, que j'avais mon content de platitudes, elle a eu l'air peiné. L'argent que je ne dépensais pas chez elle a été vite déposé sur des comptes d'épargne. Le comble de l'absurde pour une suicidaire qui cotisait en plus pour une retraite complémentaire ! En me levant du divan, j'avais renoncé à payer pour me confier. J'avais une vie parfaite. C'est ce que tout le monde me disait. Avec un air un peu admiratif et pas mal envieux. Un métier passionnant, un mari aimant, un « bout de chou » (j'abomine cette expression qui me rappelle les végétaux malodorants, mal cuits et mal assaisonnés de la cantine) adorable. « Et tu n'es pas heureuse ? » me disaient les uns, les autres et leurs proches, clairement écœurés de me voir afficher tant de mauvaise grâce face à un sort si évidemment faste. Eux avaient tous des ennuis. Mort, rupture, licenciement, maladie. Je ne pouvais rien leur opposer. Juste de la perfection. Ma vie, c'était les îles Galápagos avec leurs plages de sable fin, leur mer plus bleue que bleue et leurs palmiers avec plein de palmes dessus. Es-tu déjà allé aux îles Galápagos ? On dit que c'est le paradis. C'est ce que m'avait juré le gars de l'agence de voyages, ce que m'avaient répété des pelletées de touristes ravis. Le paradis. Je me souviens d'une odeur pestilentielle, de marches forcées sous un cagnard assommant, de lions de mer apparemment si mignons, des peluches aux

dents longues et à la lenteur trompeuse qui croqueraient bien ton postérieur en guise de quatre-heures. Les vacanciers souriaient. Béats. Je n'ai jamais su si mes compagnons y croyaient vraiment ou s'ils avaient mis au point une méthode pour se convaincre qu'ils dégustaient leur dose d'Éden quotidien payée au prix de l'or. Ils ne lésinaient pas sur le courrier, entretenant le mythe d'un bonheur accessible pour une poignée de dollars pour peu qu'on ait de très grandes mains. Les Galápagos, vaut mieux les voir en photo qu'à sa table, quand le cuisinier du bateau vous apporte une énorme portion de poisson huileux. Ma vie était devenue cela : un cliché glacé, photogénique à souhait. On ne sent pas le guano sur la photo. On n'a pas le droit de se plaindre quand on vit dans une carte postale. On doit sourire et dire merci. Peu importe à quoi ou à qui. S'il est moins désirable de faire pitié qu'envie, chaque médaille a son revers comme l'aurait dit ma grand-mère, une femme pleine de sagesse. On ne revient pas des Galápagos en disant qu'on s'est ennuyé. C'est sans doute à force d'avoir une existence de carte postale que j'ai fini timbrée.

Ai-je réellement cru que tu allais m'aimer ? À peine plus que ma copine d'un grand journal féminin quand elle espère que Brad Pitt va la trouver plus jolie qu'Angelina. Cela veut dire : pas beaucoup, mais un peu quand même. Un tout petit petit peu... Ce que je désirais était, somme toute, raisonnable. Je ne rêvais pas d'une passion éternelle. Je suis folle mais pas stupide. Je ne souhaitais même pas te faire l'amour. Mon imagination n'allait pas jusque-là. Elle se contentait de moins. Je voulais tellement plus. Des images vivaces. Des instants durables. Te voir te brosser les dents, la bouche déformée par la brosse, le crachat blanchâtre dans le lavabo. Le matin, au réveil, les yeux encore collés, la tignasse en bataille. La petite coupure sur laquelle on pose ses lèvres. Vampirisme affectueux. Une bouchée de ton gâteau, un coup de langue sur ta glace, une gorgée dans ton verre d'eau. Les empreintes de tes doigts sur le toast du matin, celles de tes dents sur un biscuit. Croquer l'invisible. Connaître le goût de ta salive. T'entendre chanter sous la douche. Retrouver les reliefs de ton corps en passant le savon sur le mien. Je voulais le regard complice d'un souvenir partagé. Un cheveu dans la baignoire. Une larme qui coule sur le dos de la main, absorbée par la

peau en un instant. Peut-être une seconde, goutte un peu plus durable à saisir sur la pointe de ma langue pour la sentir fondre comme une friandise. Chaque grain de sel explosant sur mes papilles. Te montrer mon western italien favori. Te faire goûter mes plats préférés. Te prêter des livres et t'en emprunter. Pas de passion, de grands hôtels, ni de voyages exotiques. Pas de rencontres prestigieuses, ni de rendez-vous mondains. Tout cela je l'avais sans toi. Plutôt plus que moins. Je voulais juste t'avoir à moi pour une semaine. Sept petits jours. Rien que pour nous deux. C'était peu et suffisant. On m'a parlé d'une fleur si rare que certains pensent qu'elle n'existe pas. Elle reste en bouton pendant quarante et quelques années. Un bouton tout rabougri qui n'écloît pas toujours. Quand il le fait, le résultat est tellement éblouissant que celui qui la regarde meurt sur-le-champ avec un sourire aux lèvres. Sa floraison dure sept jours. Une semaine qui justifie les quatre décennies d'attente. On ne sait pas où pousse la fleur, dans un endroit magique très certainement. Seuls ceux qui ont le cœur pur peuvent la voir. Ils le payent de leur vie et ils partent contents. C'est en pensant à cette fleur, chantée par les poètes, que j'ai fixé la durée de ton séjour. Enfin, c'est ce que je t'ai dit, mais c'est des conneries. En fait, j'ai profité que Rougier Plé étaient en vacances au Maroc, grâce à un voyage, pension complète mais sans l'avion, qu'ils avaient gagné sur une boîte de raviolis. Quand leur retour a été imminent, je n'étais guère plus avancée. En te chargeant sur le diable, je me suis encore dit que ma vie était terminée et, cette fois, je ne me suis pas trompée.

Comme je t'aime, mon amour, et comme il est désolant de t'aimer. J'en suis navrée. Personne ne peut rien contre cela. Pas même moi. Je ne supporte plus les chansons d'amour depuis que j'ai compris qu'elles avaient toutes été écrites pour toi. Je ferme les yeux à chaque baiser de cinéma et Dieu sait s'il y en a. La passivité qu'implique mon métier est ma pire ennemie. Dans la salle obscure, j'ai tout mon temps pour oublier le film et penser à toi. Pour substituer ton image à celle que je vois. Et sentir la douleur revenir. Sournoise d'abord puis éclatante de toi. Peut-être que tu m'as fait croire que j'étais désirable, moi qui le suis si peu, moi qui ne le suis pas. Peut-être que les dix secondes où je t'ai plu ont

lézardé ma carapace comme un coup de pilum sur la poitrine d'un soldat romain. Tu as été maladroit comme je le suis si souvent. Tu m'as brûlée en jouant avec le feu. Et j'ai cru voir mon double dans ton malaise. J'ai pensé entrevoir la fin de la solitude. J'avais envie de trouver quelqu'un avec qui parler, quelqu'un qui dise « je comprends » et que ce soit vrai que tu comprennes. Pas forcément beaucoup, pas forcément longtemps. Une seule fois mais bien. Mais... « Tu ne peux pas comprendre ! » Le cri de révolte, poussé d'un ton geignard par tous les adolescents du monde à qui l'on a refusé un scooter, un supplément d'argent de poche ou une ligne de coke, je l'ai fait mien sans jamais prononcer une parole. Ce sursaut d'indignation n'avait pourtant rien d'enfantin. Il reflétait la réelle incapacité de mes amis supposés à appréhender mon tourment. Ce n'était pas leur faute si nous n'avions pas la même conception de la perfection, mais ils n'ont pas cherché à creuser. Alors, je t'ai gardé pour moi. J'ai pris une grosse bêche au manche rugueux et j'ai enfoui mon amour tout au fond, là où personne ne pouvait le voir, si loin que j'étais seule à savoir qu'il était encore là. Je pouvais le sentir émerger, le toucher du doigt. Un iceberg brûlant, une morsure glacée. Quand j'ai fini par ne plus en parler, cela ne voulait pas dire qu'il n'existait pas. Il revenait comme un graffiti que tentent de recouvrir les employés de la mairie. Ce ne sont pas des flèches, ces Cupidon municipaux. Le temps passait et la douleur revenait comme les marronniers, ces articles saisonniers qui fleurissent à date fixe dans les salles de rédaction. Dans l'administration, on appelle ça une « affection de longue durée ». C'est le nom que la Sécurité sociale donne aux maladies dont on ne guérit pas. Celles qui coûtent cher, qui creusent le trou. Plus vite que les tombes et c'est du gâchis.

Je ne pouvais pas t'oublier. La douleur était insoutenable. Elle n'avait rien de beau, rien de pur. Les gens ont cru que c'était un cas de folie passagère. Ils ont pensé que ma passion avait disparu, que j'étais devenue raisonnable. Quand mes parents sont morts, l'un après l'autre en peu de temps, mon entourage a estimé que j'avais une raison honorable pour pleurer. Tout le monde avait choisi d'ignorer commodément qu'il n'existe pas de pire deuil que celui qu'on porte pour quelqu'un qui est toujours vivant.

Un coup de téléphone de François et me voilà partie pour rencontrer Julia Roberts. Il n'est pas question de tête-à-tête. Julia Roberts est une superstar. Chacune de ses paroles vaut de l'or et elle n'a pas le temps de les dispenser de façon individuelle. C'est ainsi qu'a été créé le concept de « petits groupes » ou de « tables rondes ». On y est moins nombreux qu'en « conférence de presse » car, dans le meilleur des cas, on peut disposer de vingt minutes complètes à plusieurs. Jamais la presse n'a autant mérité son nom. Dans cet univers codifié, les castes sont clairement définies. D'un côté, il y a les « Talents », vocable interchangeable inspiré de l'anglais, couvrant aussi bien la star éphémère de la télé réalité que le génie du septième art adulé dans le monde entier. De l'autre, il y a moi qui en suis dépourvue. Être ou ne pas être. En avoir ou pas. Au milieu, il y a l'Attaché de presse qui n'a d'autre talent que la personne dont il est censé gérer l'emploi du temps. L'attaché de presse, c'est le maquereau de la star, mais à force de se frotter aux célébrités, il pense souvent que le génie l'a contaminé. Celui de Julia a commencé à être hystérique une bonne semaine avant de la voir descendre de l'avion avec son escorte d'assistants, coiffeurs, maquilleurs et autres nounous. Quand j'arrive à l'hôtel, l'homme ressemble au Diable de Tasmanie sous acide.

« Assieds-toi là », glapit-il d'une voix qui dissuaderait une anorexique de se précipiter aux toilettes après avoir ingéré un sachet de chouquettes. « On vous appellera quand ce sera à vous ! » Je reconnais alors une bonne douzaine de confrères assis le long du mur à la façon de jeunes filles bien élevées qui font banquette à un thé dansant.

« Il y a du retard », m'annonce ma camarade Stéphanie, lugubre, en me désignant le buffet dévasté par une invasion de sauterelles. Le thé est tiède et le petit-four a été frappé d'extinction à en juger par les miettes rances qui parsèment le plateau en argent.

« Installez-vous dans la chambre 101 », beugle un assistant, le planning en bataille. On s'installe. On attend.

« Qu'est-ce que vous foutez là ? » crie l'attaché de presse qui manque d'en lâcher son BlackBerry. Il est talonné par une créature féminoïde que son air peu aimable identifie immédiatement comme une publiciste américaine. « Cette pièce est pour le Talent ! »

On déménage. Une bonne heure plus tard, nous sommes quinze en face de Julia. Elle est de mauvais poil. Nous ne saurons jamais pourquoi. A-t-elle trouvé une miette de biscuit dans la pièce qui lui est réservée ? L'attaché de presse, au bord des larmes, nous fait asseoir. La publiciste monte la garde depuis la salle de bains. On entend son BlackBerry, mais elle est prête à surgir si quelqu'un entretient Julia sur autre chose que le chef-d'œuvre qu'elle est venue présenter.

« Vous vous plaisez à Paris ? » demande une journaliste radio. Elle pose sa question en anglais puis en français, histoire de ne pas avoir à monter sa bande. Le groupe, qui voit ses précieuses vingt minutes fondre comme neige au soleil, la foudroie de regards qui renverraient la Gorgone aux vestiaires. La dame en a le coquillard tout tamponné puisque Julia lui répond qu'elle aime faire du shopping. La publiciste passe la tête, furibarde. Tout le monde s'empresse de parler du film, mais rien n'a l'heur de passionner la star. Des plus futiles aux plus pointues, les questions l'assomment. À se demander ce qu'elle fait là car ses moyens doivent lui permettre de voyager à ses frais. Au bout d'un moment, je cesse d'écouter. Une angoisse terrible vient de me frapper. Je me dis que la prochaine fois que je te verrai, ce sera dans ces conditions-là et que je ne le supporterai pas. J'ignorais qu'il y avait encore pire : le jour où les autres pourraient t'approcher. Pas moi. Pour ton film suivant, on ne m'a pas accordé d'interview. Certains avaient le droit de te voir et pas moi. Ils sont revenus en me disant que je n'avais rien manqué, que tu avais été odieux et ce n'était même pas de la cruauté. J'aurais aimé les tuer. Mais ça n'aurait rien changé à ce que tu étais et que je n'étais pas. Celui qui était un talent, celle qui n'en avait pas. Petit à petit, avec l'insidieuse ténacité de l'évidence, la vérité m'est apparue. Je ne te reverrai jamais.

Pourquoi ai-je poussé la petite vieille sous le métro ? Un moment, la dame était là. L'instant d'après, elle n'y était plus. Je sais que c'est moi. C'était si simple, si rapide. Personne n'a rien vu. Je pense à elle, parfois. Je me demande qui elle était. Je m'interroge sur son passé. C'est tellement facile de mettre fin à une vie. Quelles ont été ses dernières pensées ? S'est-elle rendu compte de ce qui lui arrivait ? Je ne connais

pas son nom. Le plus drôle, c'est qu'après tout ce temps, je ne sais toujours rien d'elle, que je suis maintenant incapable de dire à quoi elle ressemblait. Les journaux n'en ont jamais parlé. Aujourd'hui, je ne saurais jurer qu'elle existait. Je ne suis pas certaine que tout cela s'est passé, que tout cela est vrai.

Quand le téléphone a sonné à 22 h 35 un dimanche soir, je n'ai même pas eu à regarder le cadran pour savoir que c'était François. J'avais reconnu sa sonnerie. J'ai serré les dents et préparé mon sourire avant de décrocher. J'écoute peu ce qu'il me dit, ce qui me permet d'être aisément d'accord avec lui. J'ai fait « oui, oui ». Tout ce qu'il attend de moi. Et puis au milieu de tout ça, bien noyée dans la logorrhée, l'information est passée : j'avais rendez-vous avec toi. Comme ça. Quand on apprend quelque chose d'important, il y a plusieurs façons de réagir. On peut crier. On peut pleurer. Il paraît que c'est ce que font les gens. Pas moi. J'ai attrapé l'information dans le creux de mon oreille et j'ai dit « d'accord ». François a été déçu. Il s'attendait à une explosion de joie. Ce qu'il a eu, pour la toute première fois, c'était moi. Sans fioritures. Il ne l'a pas su. J'ai noté le lieu, l'heure et l'adresse avec un petit crayon au bout mâchouillé sur le dos d'un vieux carton de projection de presse. J'ai posé le carton contre l'écran de mon ordinateur. J'ai remercié François. Poliment. Je suis quelqu'un de très bien élevé, une réussite à porter au crédit de l'éducation que m'ont donnée les Parents. Je crois que François aurait souhaité des effusions. Je ne saute pas au cou de quelqu'un qui vient de changer ma vie. François m'a expliqué ce qu'il voulait et, là encore, j'ai dit « oui, oui ». Il a entendu le bruit du clavier de mon ordinateur et en a déduit que je prenais des notes. Bien sûr, j'écrivais l'heure et le lieu en boucle. Sans taper sur la barre espace. Ça faisait un bruit entêtant. Ça dessinait un motif fascinant. Long. Très long. Une incantation informatique. Une prière virtuelle. Il faut vivre avec son temps. On a raccroché.

J'ai reporté l'heure, le lieu, l'adresse sur le calendrier mural à la date du rendez-vous. Au milieu des autres entretiens programmés. Je ne l'ai pas entouré, pas souligné avec le petit crayon mâchonné qui fleurait bon

le bois mouillé. Je l'ai regardé longtemps dans le silence de mon bureau. Un carré avec un chiffre. Dans ce carré, un endroit, un moment, un nom. J'étais très calme. Je regardais le carré. Je le découpais des yeux. Dans ce petit bout de papier étaient enfermées des années de ma vie passée, des instants de ma vie future. Il n'y a rien de plus insignifiant qu'un carré de calendrier mais celui-là n'était pas tout à fait comme les autres. J'étais là sur mon fauteuil avant lui. Je savais qu'après, je serais autre. Un tout petit bout de papier cartonné marqué au crayon mâchouillé.

Nous sommes treize à table et nous t'attendons. J'ai rendu les armes. J'ai même oublié de compter les jours qui m'ont séparée de notre précédente rencontre. L'idée de te revoir est passée avant tout. Je sais que nous n'aurons pas beaucoup de temps. Dix-sept minutes comme au bordel. Pire qu'au bordel. Je ne pourrai pas te parler librement. T'avoir dans ces conditions m'est insupportable, mais je n'ai vraiment pas eu le choix. Me voilà donc devant une table ronde qui n'a rien de chevaleresque. Nous ne sommes que des filles, toutes conçues sur le même modèle, pas de beauté, pas de laideur. Même jean, même pull, même coiffure, même absence de signes distinctifs. Je suis carrément devenue un article de grande distribution. Il ne manque plus que le label « Made in China » à côté du bidon d'eau de javel et des recommandations de lavage. Il est possible pour mes collègues de partager mon tambour. Nous sommes trop pâles pour déteindre à la machine ou pour nous étendre sur le sujet. Cette rencontre était particulièrement mémorable. J'y ai supporté la présence des consœurs. Je n'avais pas de mérite. Quand je suis avec toi, je ne me sens que bien. Rien de plus, rien de moins. Lorsqu'on est accro, on ne cherche plus le choc qui brise le souffle. On ne frissonne pas, on ne frissonne plus. On est juste bien. La sensation se dissipe à l'instant où l'effet de la drogue a passé. Et là, revient la douleur, d'abord diffuse, puis déchirante. Je m'y étais préparée.

« Vous savez, la célébrité me pèse, dis-tu à Emmanuelle. Je suis quelqu'un de très simple, quoi. » Je secoue la tête, écœurée. Je pensais l'avoir fait intérieurement, mais mon cou a dû bouger malgré moi. « Je

vous assure ! Bon, je ne suis pas aussi connu que d'autres, mais les fans me harcèlent alors que je ne suis même pas beau ! »

Je ne peux m'empêcher d'aimer le petit air fragile que tu prends quand tu dis cela. Cela donne envie de t'emporter dans un endroit chaud et de te protéger. Tu as des années de métier ! À cette seconde précise, même Frédérique, une snob épouvantable qui ne sort qu'avec des mannequins, t'emmènerait sur une île déserte, j'en suis persuadée. Tu me regardes soudain et rien ne passe dans tes yeux. Pas le moindre signe de reconnaissance. Tu attends juste ma question. Je te demande si tu reçois beaucoup de scénarios intéressants. C'est faible, mais tu ne te laisses pas désarçonner. « On m'envoie beaucoup de conneries, soupires-tu. Les gens me trouvent accessible alors ils s'en donnent à cœur joie ! » Tu détournes ton regard. Mes minutes à moi sont passées. Je suis dévastée.

Tu partages le reste de ton temps au reliquat de la tablée. Équitable. À la gentille Véronique qui te demande si tu pratiques la pêche à la mouche (elle écrit pour un magazine de loisirs). La réponse est oui et tu aimes particulièrement t'y adonner sur un lac de l'Illinois. À la charmante Clotilde qui te questionne sur ton « parcours » (elle doit faire un portrait de toi pour son quotidien). À la délicieuse Marie qui s'enquiert de ta recette des lasagnes à la bolognaise (je ne sais pas pour qui elle travaille). En moins de vingt minutes, j'apprends toutes sortes de choses passionnantes sur ta vie et tes hobbies jusqu'à la motorisation de ta voiture et ton dentifrice favori. J'en déduis que tu sentiras très bon de la bouche même si nous dégustons le produit de ta pêche après avoir passé le week-end aux Amériques en 4×4 . Je ressens comme une vague nausée assortie d'une puissante envie de me dissoudre sur mon siège. Je n'avais pas éprouvé cette sensation depuis que j'ai quitté le lycée et que plus personne n'a tenté de tester mes connaissances en mathématiques. Le temps qui nous était imparti est terminé. J'ai l'impression d'avoir couru un marathon en portant à bout de bras les éléments d'une cuisine aménagée. Je suis sur le point de sortir, légèrement voûtée, mais soudain, au moment de se quitter, tu poses ta main sur mon épaule et tu chuchotes : « Appelle-moi, on ira prendre un café. » Et tu me fais passer ton numéro de téléphone avec une discrétion de critique dramatique qui tire sa révérence avant le début du second acte. J'ai été choisie ! Je suis

redevenue unique ! Soie délicate à donner au teinturier. J'ai même cru que tu voulais me parler de mon scénario. Celui dans lequel j'ai mis mes tripes, mon cœur et ma foi. Le ciel s'est ouvert devant moi. Il avait de grands yeux bleus, un teint de rose et le parfum de bon aloi de la meilleure récolte d'arabica. J'ai posé ma gazinière pour sauter à pieds joints dans la tasse de kawa. Lors de notre quatrième rencontre, je ne t'avais pas eu pour moi toute seule. J'avais dû te partager. Je pense que tu ne dois même pas t'en rappeler.

On m'a promis tant de choses, tant de choses vraiment au fil des années. C'est à la fois triste et drôle de les recenser. Au tout début du début, j'y ai cru. J'ai réellement pensé que la parole est d'or. Si quelqu'un promet quelque chose, il va s'exécuter. Surtout s'il l'a proposé tout seul sans que vous n'ayez rien demandé. Il m'a fallu longtemps pour comprendre que rien n'était plus faux. Cet apprentissage a commencé tôt. Je devais avoir une dizaine d'années lorsque mes parents m'ont traînée au Salon du Livre. C'était le jour de la première promesse. La veuve d'un célèbre critique de cinéma vendait le livre de son savant époux, un bouquin didactique à l'usage des enfants sages comme vingt-quatre images seconde. Maman a acheté le bouquin et c'est là que, tiens-toi bien, la dame, la dame à qui personne n'avait suggéré l'idée a dit : « Cette petite si mignonne et si passionnée, il faut que je l'emmène au cinéma avec mon petit-fils. Voir un docu du commandant Cousteau ou un film de Charlot... Il le faut ! » Franchement, cette proposition généreuse ne m'a fait aucun plaisir. Dès cet âge tendre, je préférais le suspense d'Alfred Hitchcock à l'intimité de la maman du poisson ou aux facéties de l'exaspérant petit monsieur à la canne et au chapeau. Le problème n'est pas là, car ce manque d'enthousiasme pour le burlesque et les fonds sous-marins, la brave dame ne pouvait pas les imaginer. Elle n'a, bien évidemment, jamais donné signe de vie. Je revois encore sa petite tête surplombée d'un chignon. J'ai gardé le livre de son époux, un ouvrage à la couverture jaune craquelée après un séjour sur un radiateur. Je ne regrette pas ces séances de ciné, car j'ignorais qu'on peut aussi vous promettre quelque chose que vous souhaitez vraiment obtenir. Cette douleur-là, d'abord diffuse et anodine, est venue plus tard. Avec le

producteur qui devait m'envoyer un blouson porté par l'équipe d'un film que j'aimais, avec le technicien qui a juré qu'il me ferait parvenir un accessoire de sa dernière production, avec le réalisateur japonais qui allait me faire présent de l'une de ses toiles. Au fil du temps, j'ai appris à ne plus attendre le facteur. À comprendre que, quand quelqu'un dit « je promets », ce n'est pas un mensonge. Les gens le pensent le temps de le dire puis oublient tout aussi aisément. Une forme d'énurésie verbale, d'envie de lire la reconnaissance dans les yeux de leur vis-à-vis. Comme si les choses étaient déjà faites une fois qu'on a juré. Je sais maintenant hocher la tête, remercier chaleureusement comme si le blouson pesait sur mes épaules, si le tableau était sur mon mur et le gadget dans ma vitrine. En fait, tout cela n'a aucune importance car de toutes ces choses promises et jamais obtenues, il n'y en a qu'une que j'ai vraiment souhaitée : cette fichue tasse de café.

Le café m'écœure. Et pourtant, la tasse que tu m'avais promise est devenue mon Graal. Je marchais dans la rue, le cœur gros et soudain, je la voyais : fumante, appétissante, accueillante, presque souriante. Pas de chinoiserie entre nous. Pas de gobelet en carton. Une bonne grosse tasse en faïence blanche, épaisse, avec une anse solide et un bord doux sur lequel on peut mordre sans craindre de l'ébrécher. Pas de la vaisselle chichiteuse. Quelque chose qui te ressemble. Une tasse américaine, avec jus de chaussette incorporé. De celles où il reste parfois des traces de rouge à lèvres qu'on essuie avec une serviette en papier. On peut la poser brusquement sur la table. On ne risque pas de la casser. Elle est chaude (mais pas trop) au toucher. Elle maintient le liquide à la bonne température, fait un bruit joyeux en rencontrant le pot, quand la serveuse vient resservir, soucieuse de son pourboire futur. Tu vois, comme j'étais naïve, moi qui bois lentement, je pensais que nous passerions ensemble le temps d'au moins deux de ces grandes tasses de café. Il me suffit encore de fermer les yeux pour éprouver le contact de la porcelaine sur mes lèvres, pour entendre le claquement de mes dents sur le rebord ourlé comme ta bouche. Même en tapant sur le clavier, je peux sentir la chaleur de la tasse entre mes mains, respirer l'odeur de l'arabica, que je n'aime pas, qui me reconduit à la frontière de la nausée. Je n'ai pas besoin de fermer les yeux pour que tout cela soit vrai, pour poser mes coudes sur

une table de formica, pour mettre ma tête entre mes mains et voir monter la fumée de la boisson chaude jusqu'à mes lunettes. Tout ça que j'ai répété dans ma tête est devenu aussi vrai qu'une promesse. Tu ne l'as pas plus tenue que je tiendrai jamais la tasse de café. Peut-être est-elle plus belle dans ma tête que dans la réalité, mais que j'aurais voulu y tremper mes lèvres, faire une grimace parce que ce n'est pas très bon, sourire en acceptant une deuxième rasade. Je n'aimais pas le café. Maintenant, je ne peux plus le supporter. Tu n'as répondu à aucun de mes messages. Tu avais dû percevoir quelque chose en moi qui t'a fait tout chaud, puis qui t'a fait tout froid. Un jour où nous parlions de tout, de rien, de cinéma (pour changer), de toi (comme toujours) et les quatorze minutes quinze dixièmes qui nous étaient imparties s'écoulaient. J'avais sans doute baissé ma garde. Pourtant je faisais attention. Les pieds dans le plat ou dans le tapis, je m'étais vautrée en laissant entrevoir ce qu'il ne fallait pas que tu aperçoives et que tu as découvert et qui t'a effrayé, comme de bien entendu. Tu t'es arrêté de parler. De quoi ? Je ne m'en souviens pas. Je n'écoutais pas. On s'en fout. J'ai recopié l'interview de Gwyneth Paltrow en changeant le nom et le sexe et tout le monde n'y a vu que du feu. Je connais mon métier. Tu t'es arrêté de parler et tu m'as dit : « Je vais te décevoir. » Tu me regardais dans les yeux et ma mâchoire s'est décrochée. Le temps que je la remette en place, tu étais passé à autre chose, blablatant encore et davantage sur tout, rien, le reste et son contraire. J'ai replacé ma mâchoire là où je la range d'habitude et je n'ai pas relevé. Je me suis même demandé si je n'avais pas rêvé. Je ne t'ai pas dit que je t'attendais au tournant, que la déception, coup rapide bien porté et bien reçu, était ce qui pouvait m'arriver de mieux, que je te serais reconnaissante de ne pas tarder, de frapper vite, bien et sans trembler. Je t'ai souri d'un air de défi. « Tire, Calamity Jane, je préfère le plomb à tes biscuits. » Tu m'as dit : « Je vais te décevoir ». Et c'était, bien sûr, totalement faux. La déception est quelque chose qui se gère très bien. Un petit pinçon au côté gauche, quelques larmes faciles, petit pipi de chagrin. On se vidange puis on oublie... Elle fait partie du tout-venant, des choses de la vie. On survit à la déception avec des égratignures. En ne partageant pas ce café avec moi, tu ne m'as pas déçue. Tu m'as trahie. Et c'est pour cela que tu es ici.

OceanofPDF.com

Tu m'as fait comprendre le mot « jamais ». Je me souviens d'avoir murmuré pendant des heures. Jamais. Détachant ces deux syllabes, les tâtant de la langue, les mâchouillant sans parvenir à déglutir, sans arriver à les avaler. Les enfants redisent les mots sans fin pour s'amuser et se saouler de leur sonorité. Il n'y avait là rien de ludique dans ma façon de les répéter. Ce que je murmurais en boucle, comme un mantra, comme une prière, avait une nouvelle signification. D'une cruauté intense. Comme la peine qui me déchire le cœur. Ce sont des mots comme celui-là, apparemment tout simples, qui donnent le vertige, qui font qu'on se retrouve au bord du néant. Je faisais le vide dans ma tête avant de le voir devant moi. Puis j'ai compris le sens de mon malaise, pourquoi j'avais si peur, tout à coup. Je fixais la tasse de café. Noir. Profond. Sans sucre. Serré. « Jamais » est un mot qui ne perd pas son impact quel que soit votre âge, quels que soient vos choix. Il marque la fin de l'amour, de l'amitié ou de l'histoire. C'est un mot patient qui saura attendre, quoi que l'on veuille, qui que l'on soit. Il m'a fallu l'associer à la tasse et à toi. Tu ne m'as jamais rappelée.

La tasse danse devant mes yeux. J'aimerais savoir ce qui t'est passé par la tête quand tu me l'as proposée. Lorsque tes lèvres ont effleuré mon oreille en un chuchotis qui me fait encore frissonner et que tu as parlé de me revoir, comme ça, tout seul. L'idée a choisi de ne pas s'attarder. Je t'ai appelé assez vite. Aussi vite que la décence le permettait. Un vague sens de l'honneur avait dû rester enfoui quelque part, me faisant patienter quelques jours avant d'attraper mon courage à deux mains – après tout, c'était toi qui m'avais donné ton numéro – pour prendre date. « Vous êtes bien sur le portable de (...), veuillez laisser un message et je vous

rappellerai dès que possible. » Sobre. Efficace. Dit avec ta voix. Faux aussi. Rien ne serait jamais possible entre nous. J'ai chevroté quelque chose dans le combiné. « Si vous êtes satisfait de votre message, raccrochez, sinon appuyez sur étoile pour le réenregistrer. » L'écran de mon portable a ressemblé au plafond du Grand Rex avant que j'estime avoir été à la hauteur. J'ai raccroché. Les heures, les jours, les semaines, les mois ont passé. Je t'ai rappelé. Peut-être n'avais-tu pas eu mon message ou avais-tu perdu mes coordonnées. Cela peut arriver. Je t'ai rappelé encore. Une fois. Deux fois. D'autres fois. Silence radio.

Je ne crois plus aux miracles. Ce sont des choses qu'on s'amuse à inventer. Un concept intellectuel. Quelque chose qui n'existe que dans la tête des gens. Jamais dans la vie vraie. Les miracles, c'est un truc qu'on fait croire aux enfants pour qu'ils se tiennent tranquilles, pour qu'ils bossent à l'école, qu'ils mangent leur soupe. Et c'est incroyable comme c'est motivant. On est vraiment prêt à en faire des choses quand on s'imagine que tout va s'arranger par magie, que les situations les plus désespérées vont se résoudre par enchantement. On arrive à se persuader que la lumière va s'allumer, que le chèque sera dans la boîte, que le téléphone va sonner. Mais pour moi, c'est fini. Je n'ai plus d'énergie. Je fonctionne à régime réduit. Juste assez de jus pour avancer au quotidien. Pour que personne ne voie rien. Je n'ai plus envie de réagir. Je n'ai même plus la force d'avoir honte de moi. Je sens qu'il est temps que tout cela s'arrête. Définitivement. Tu as posé le dernier clou. D'un coup sec. Involontairement précis. Tu es tout ce que je n'aurai jamais, tout ce que je ne suis pas. Le miracle n'existe pas. Je ne sais pas qui, de nous deux, est le plus nul. Toi qui as promis et qui n'as pas tenu. Ou moi qui t'ai cru.

Les voyages forment l'âge moyen. J'ai décidé de partir pour Punta Cana. Une grande firme m'y invitait dans l'espoir que je ferais l'article sur ses produits. J'ai vu ton nom sur le programme. L'attachée de presse m'a juré que tu serais là. « Il y est obligé contractuellement », m'a-t-elle révélé. Pas l'idéal pour te prédisposer à la bagatelle, mais je n'avais pas le luxe de finasser. Nous allions essayer ensemble le kawa dominicain sans abuser, histoire de ne pas gâcher nos retrouvailles par une turista

intempestive. J'ai accepté de signer toutes sortes de contrats de confidentialité jurant de ne rien raconter à personne tant que je n'y serais pas autorisée. La documentation à parapher était si copieuse que je n'ai pas tout lu en détail. On aurait pu me faire donner un organe de mon vivant sans que je m'en avise avant de voir les hommes en blanc débarquer chez moi avec scalpel et glacière. L'idée que tu allais y apparaître m'a immédiatement rendu merveilleux un décor de rêve que j'aurais exécré sans l'espoir de ta présence. Comme toujours, nos hôtes avaient fort bien fait les choses. J'avais une chambre magnifique avec vue sur l'océan, juste derrière la piscine et le spa. Je ne sais pas pourquoi tant de gens tiennent à m'envoyer à la plage. Comme tu n'arrivais pas tout de suite, j'ai entrepris de soigner mon hâle. Je me suis installée sur une chaise longue, bientôt rejointe par Javier Bardem en maillot de bain. Je l'ai regardé sans déplaisir en m'imaginant que tu allais prendre sa place et qu'il me faudrait oser te proposer de t'oindre de crème. Avec ta peau de roux, tu aurais tôt fait de te transformer en écrevisse écarlate sous le cagnard ambiant. Je t'imaginais mal en train de te pomponner alors j'avais tout prévu et acheté une crème chère et bien odorante au duty-free de l'aéroport. L'idée de passer cet onguent sur tes rondeurs me faisait frémir d'anticipation et je me suis endormie avec un sourire crétin. Quand j'ai ouvert les yeux, Javier était parti. J'avais terriblement mal à la joue droite, celle qui était restée exposée au soleil. Je souffrais aussi d'une migraine tenace. Les regards insistants des gens que je croisais dans l'ascenseur auraient dû me renseigner sur le fait que quelque chose n'allait pas. Je n'étais plus transparente. On se retournait sur moi. Et je n'étais pas égarée au point d'imaginer que c'était mon maillot de bain neuf qui provoquait cet effet-là. La palpitation intense que je ressentais sur tout un côté de mon anatomie me donnait l'impression qu'un extraterrestre très vorace avait posé ses ventouses acides sur la partie droite de mon corps et de mon visage. Un rapide coup d'œil dans le miroir m'a fait déchanter. Adieu veau, vache, alien, couvée ! Je ressemblais à une tranche napolitaine : vanille, fraise, chocolat. J'ai poussé un petit cri aigu qui m'a fait mal à l'oreille. Tu arrivais le lendemain et il était hors de question que tu me voies comme ça ! J'ai passé presque tout mon séjour enfermée dans ma chambre à prier – ô ironie du sort – pour que tu ne viennes pas t'enquérir de ma santé ! De ce

côté-là, il n'y avait pas de danger. Pourtant, ton esprit vif t'aura permis de constater que quand je prononce les mots « presque tout mon séjour », je n'ai pas voulu dire « mon séjour tout entier ».

Coincée en quarantaine à ruminer et à me tartiner de crème, je mourais d'une faim dévorante, celle d'en savoir davantage sur ce que tu faisais si loin, si proche de moi. Internet a ses limites. Ce fichu embargo avait porté ses fruits. Entre l'indiscrétion et le fait d'être réinvités l'année suivante, mes confrères avaient choisi. Aucun renseignement n'avait percé. À part ta photo officielle devant l'hôtel, celle où tu étais beau à se damner, mais on ne se damne pas en tricolore à moins de viser un engagement au cirque Pinder des enfers. Je me suis donc mise dans les mains de Rémy pour satisfaire mon appétit. C'est le roi du « pipole » d'un journal concurrent du mien et son nom rime avec « pas de vie », ce qui n'est pas tout à fait exact. Rémy vit celles des stars à la place de la sienne et il en semble enchanté, bien qu'une légère tendance à la mythomanie laisse parfois entrevoir une profonde solitude. Rémy accueille naissances, morts et mariages avec un enthousiasme égal du moment qu'il n'est pas directement concerné. Il aime les draps froissés tant que ce ne sont pas les siens, les dîners clandestins s'il n'a pas à passer le sel. Personne ne sait mieux que lui ce qui se déroule chez les vedettes et je ne serais pas surprise d'apprendre que certaines d'entre elles le consultent sur leur propre biographie. Rémy sait tout sur tous tout le temps et il ne se trompe que rarement. Serviabile, sans doute par affection pour mon oreille complaisante, il venait m'apporter des douceurs sur mon lit de douleur et/ou profiter de ce que j'étais un public captif pour venir me conter sa nouvelle aventure torride avec une James Bond Girl qui avait dû avoir la faiblesse de lui laisser partager un taxi. Je l'ai consulté comme un oracle sans obtenir le moindre résultat. Tu n'es pas une star mon amour : il n'avait jamais entendu parler de toi. Bon camarade, il m'a révélé que Renée Zelleweger avait repris des spaghettis au dîner, la deuxième portion sans parmesan, et que Javier Bardem avait appelé quatre fois sa Pénélope en deux heures. Il s'est montré blessé par mon manque d'intérêt devant ses informations capitales. « Je donne toujours un billet au concierge de l'hôtel », m'a-t-il dit d'un air finaud de fashionista qui a trouvé des Louboutin chez Tati. « Tu n'as qu'à faire

comme moi. » Devant ma mine dégoûtée, cet homme pratique a eu une phrase fort juste que j'allais immédiatement adopter comme mantra. « Faut savoir ce qu'on veut dans la vie car la fin justifie les moyens. » Il arrive, il faut l'admettre, que les clichés contiennent un fond de vérité, mais je ne savais pas m'y prendre. Je l'ai tout de suite compris quand la femme de chambre a considéré mon billet de dix dollars avec une consternation apitoyée. Je ne connaissais pas les tarifs. Rémy, chevalier du renseignement, m'a vite sauvée. « Il est chambre 514 », a-t-il chuchoté dans mon téléphone sur le ton de la conspiration, avant de m'annoncer qu'il n'y avait plus de papier-toilette dans la chambre de Jennifer Aniston. Savoir ce qu'on veut et trouver les moyens de parvenir à ses fins. Je me suis assise sur mon lit et j'ai fait le tour de mes options. Frapper à ta porte avec mon plus beau sourire et mon visage du moment, mieux valait oublier. Je me doutais confusément que tu ne serais pas qu'enchanté par l'arrivée inopinée d'une journaliste au faciès de terrine trois parfums devant la porte de ta carrée, même si elle t'apportait une cafetière fumante. Te laisser un mot semblait par trop incertain. Qu'il passe à la poubelle grâce à l'intervention d'une soubrette zélée ou que tu l'envoies toi-même au panier me paraissait plus que probable. Je ne savais pas quoi faire. Rémy m'a rappelée pour m'apprendre qu'il n'avait rien trouvé sur toi. Quand tu ne donnais pas des interviews à tout le monde, sauf à moi, tu ne courais pas le guilledou : tu t'enfermais dans ta chambre pour étudier le texte d'une nouvelle pièce et jouer (mal) du trombone à coulisse pour un rôle. C'était donc ça le bruit étrange que j'entendais depuis deux jours en imaginant que Babar et sa parentèle passaient leurs vacances en République dominicaine. À en croire Rémy, homme précieux et précis, tu avais adopté un régime à base de club-sandwiches, frites et Coca Light, preuve que tu n'assumais pas à 100 % ton physique rebondi. Tu avais également commandé plusieurs fois du gâteau au chocolat, mais sans la crème fouettée, ce que j'aurais dû immédiatement interpréter comme une manifestation de ta pusillanimité. Tu n'avais jamais demandé de café. Sans doute avais-tu décidé que cette boisson revigorante devait nous être réservée. J'avais fait un pas décisif dans ton intimité et je m'en suis sentie rassérénée. Je saurais au moins quoi te cuisiner si je devais te préparer à manger. Mais il me fallait plus, toujours plus et c'est là que m'est venue l'idée du siècle. J'allais profiter

de ton absence pour m'introduire chez toi pendant l'avant-première de ton film. J'ai pensé de nouveau à soudoyer le petit personnel avant de trouver un moyen plus simple et plus économique. Ma petite taille et mon côté passe-partout ont été de précieux atouts pour me glisser dans ta chambre pendant qu'on la préparait. Me faufiler prestement dans le placard de l'antichambre était un jeu de petit rat d'hôtel, si facile vraiment que je m'étonne même que les maniaques et autres paparazzis ne le pratiquent pas plus souvent. Il est vrai que tu n'es pas assez connu pour qu'un mastodonte ait été chargé de veiller sur ton joli corps potelé.

Je dois t'attacher. Je n'ai pas le choix. Il faut que je m'absente. J'ai une vie en dehors de toi (...). C'est pour cela que je n'ai jamais trouvé le temps de t'espionner. Tu dois me concéder une chose : avant cette affaire de café, je ne t'ai jamais le moins du monde dérangé. Si tu avais été de parole, tu n'aurais pas eu le moindre souci. Car le plus amusant est que tu aurais pu partager avec moi ce café sans courir le moindre risque pour ta vertu ou ta tranquillité. Je l'aurais même payé en faisant semblant de le faire passer en note de frais pour ménager ta virilité. Je n'étais pas de celles qui harcèlent. Les maniaques qui vivent dans l'ombre des stars, épiant leurs moindres faits et gestes dans l'espoir fallacieux de partager leur intimité, ne doivent pas avoir d'articles à rendre, de famille à nourrir, ni de films à critiquer. Je ne pouvais pas m'arrêter de travailler trop longtemps. Tel est le lot du pigiste à la place si convoitée qu'il perd bien vite le goût de la chasse. Avoir disposé de quatre jours complets à te consacrer est à la fois un luxe extravagant et un très beau cadeau dont la valeur t'a certainement échappé. Quand j'ai dit à mon chef que je ne serais pas joignable pendant quatre fois vingt-quatre heures, il a couiné comme un damné. Ce n'est pas qu'il avait réellement besoin de moi, mais il lui fallait me savoir à sa disposition. J'avais pourtant pris soin de le ménager. Consciencieuse jusqu'au bout du clavier, j'avais même choisi de te ravir un mercredi, le jour de la parution de mes articles. Ce n'est qu'après les avoir vus imprimés que je me suis décidée.

Au moment de retourner au journal, j'ai bien fait les choses. Je n'ai pas pris de liens qui entrent dans les chairs, ni de chaîne qui fait froid sur la

peau. J'avais bénéficié des conseils des 007. Les 007 sont des copains homos que j'adore. Âges et goûts en rapport. Ils sont gentils tout plein. Adeptes du bondage, d'où leur surnom affectueux. Les « double zéro sept » n'ont pas grand-chose d'agents secrets. Pour être plus exhibitionnistes que ces deux garçons, il faudrait s'ouvrir le ventre et montrer ses organes à la foule. Ils se sont mis en tête de m'apprendre à faire des nœuds, un sujet qu'ils maîtrisent sur le bout des doigts, ce qui les rend volontiers prosélytes. Tu peux les remercier : c'est grâce à eux que tu as pu être si artistiquement ligoté. J'entoure tes poignets et tes mollets de film plastique, celui qu'on met sur les petits plats pour les conserver. Je choisis une tendre cordelette de soie pour ne pas te marquer et tends l'ensemble à l'aide de poulies jolies. Cela me déchire le cœur de devoir te laisser, comme un cocon géant dont la splendeur me place dans un état de joie divine au seuil de la douleur. Mais je vais conserver cette image idéale dans mon cœur toute la journée.

De mon placard, j'entendais la femme de chambre s'affairer. Je me faisais le plus toute-petite-toute-plate possible, le nez sur un blouson qui sentait bon l'after-shave et le tabac. Je serais bien restée là toute la nuit si l'appel de l'aventure ne m'avait pas corné les oreilles. Quand elle est partie, j'ai attendu quelques instants pour sortir de mon réduit. La fête a commencé. J'étais lâchée en liberté dans un petit bout de chez toi. J'ai commencé par la pièce la plus proche : la salle de bains. J'ai constaté que la bonne ne me réservait pas ses petites habitudes. Comme dans ma propre chambre, tout était rangé pour honorer une conception de l'ordre fondée sur l'empilement et la symétrie. Si la nature n'aime pas le vide, la soubrette abomine ce qui dépasse. Tes fioles de toilette étaient disposées comme un Stonehenge de l'hygiène, sans doute une façon de célébrer quelque divinité maya redoutable à laquelle je tire mon chapeau. J'ai pris un peu de ton dentifrice sur mon doigt pour une libation discrète et mentholée. Ta brosse à dents avait un manche violet. J'ai été tentée de la porter à ma bouche. Puis je n'ai pas osé. J'ai continué ma valse des étiquettes. Tu mets de la lotion sur ta crinière blonde et tu dois craindre de sentir mauvais des pieds. Tu souffres de brûlures d'estomac, pas étonnant vu ton régime. Je n'ai trouvé ni antidépresseurs, ni préservatifs.

Deux absences qui m'ont donné à réfléchir. Quelques cheveux traînaient sur ta brosse. Je m'en suis emparée. Bien que je ne croie pas aux rites vaudous, on n'est jamais trop prévoyant. Il y avait aussi un panier de linge sale que j'ai parcouru du regard sans m'y attarder. Je ne fais pas partie des maniaques fétichistes émoustillés à l'idée de renifler des sous-vêtements douteux. J'ai juste effleuré ton savon du doigt. Dans la chambre, je n'ai presque rien touché. J'ai respiré une chemise, posé rapidement ma tête sur que j'imaginai être ton oreiller. Puis en bonne journaliste, je me suis intéressée à tes papiers. Mon pauvre chéri, tu t'en frappes des plâtrées de texte indigeste. Heureusement que je ne peux plus supporter de te voir sur scène ni sur écran, sinon j'aurais dû m'infliger un pensum de compétition ! Ouvert sur ton bureau, il y avait aussi un agenda. En le feuilletant attentivement, j'ai beaucoup appris. J'ai su que tu serais bientôt dans ma ville pour quelques semaines et que tu y répéterais une pièce de théâtre. Je n'ai croisé personne en sortant de ta chambre et je t'ai entendu jouer du trombone le lendemain matin mais pas le matin suivant. Rémy m'a informée que tu étais rentré chez toi. J'ai pris l'air surpris bien que je sois déjà au courant. Ton emploi du temps des semaines à venir n'avait plus de secrets pour moi. Dans l'avion du retour, j'avais repris couleur humaine. J'ai bénéficié de douze heures de tranquillité avec mes pensées, bercée par un gin tonic et le doux babil, lointain, de Rémy. Il entretenait une hôtesse qui en oubliait son plateau sur les fréquences coïtales comparées de François Berléand et Gérard Depardieu. Je pensais à ta chambre, à ton agenda. Je me demandais si tu profiterais d'être dans ma ville pour m'appeler. Je n'avais pas regardé si mon nom était inscrit sur ton carnet. J'en ai eu du regret. Je n'avais pas encore saisi tout le profit que j'allais pouvoir en tirer.

Tu manges peu et tu maigris. Tu me diras que tu as de la marge, mon yo-yo favori. Tu sais (...), je connais ton corps mieux que le mien tout simplement parce que je m'y suis davantage intéressée. Tu perds du poids, je te l'assure. Tes courbes sont moins pleines, tes chairs commencent imperceptiblement à s'affaïsser. Quand j'arrête de te contempler avec navrement, c'est pour écrire des papiers sur des collègues à toi. Je fais l'article sans réclamer. Entre deux paragraphes, je

m'offre des cadeaux. Encore cinq cents signes et je t'embrasse dans le cou. Un petit bout d'interview et c'est ta bouche que je goûte. Je me suis accordé le bonheur d'un morceau de Toblerone placé entre tes lèvres puis d'une cuillerée de glace Häagen-Dazs, ma favorite au strawberry cheese-cake, encore meilleure associée à ton parfum. Je ne pense pas qu'il existe au monde quelqu'un de plus heureux que moi.

Et puis, je t'ai revu. Du jour au lendemain. Tu avais soudain décidé d'accompagner Johnny Depp en promo alors que tu n'incarnais qu'un second couteau dans sa dernière production. « Johnny ne fait que des télés », m'avait dit l'attachée de presse coupant net l'espoir de le voir enrichir mon palmarès. Le verbe « faire » est la composante majeure du vocabulaire de publicistes parlant comme écrivent les auteurs des livres destinés aux enfants préscolarisés. On « fait » une célébrité comme on « fait » des crêpes, ce qui donne des phrases surréalistes : « Comment t'as fait pour faire Jean Dujardin alors qu'il ne fait rien ? » Trois jours avant la sortie du film, l'attachée de presse m'a rappelée. « Johnny ne fait toujours rien, a-t-elle éructé si vite que j'ai eu l'impression que la phrase était composée d'un seul mot. Mais j'ai son partenaire qui veut bien faire un peu de presse écrite. » Elle avait pris le ton vaguement désabusé du garçon de café annonçant qu'il n'y a plus de mousse au chocolat du chef, mais qu'il peut vous proposer de l'ananas surgelé. « Je ne sais pas si tu sais qui c'est. » Puis elle a dit ton nom. Je savais. Et j'ai dit oui. Et je me suis retrouvée face à toi. En tête à tête. Les confrères ne se bousculaient pas au portillon pour te voir à la place de Johnny Depp. En sortant de l'ascenseur, j'ai croisé mon collègue Stéphane, enfant puni qu'on vient de libérer du coin. « Je crois qu'il en a marre de parler de Johnny, mais j'étais bien obligé : lui, tout le monde s'en fout. » C'est un point de vue.

Tu m'as accueillie comme le messie. Si, si. Évidemment, tu savais que je ne parlerais que de toi. Que je me fichais de Johnny comme de l'an 40 et de mes premières chaussettes. « On ne s'est pas vus depuis un moment », m'as-tu dit en me claquant la bise, ce qui m'a permis de constater, le temps d'une bouffée, que tu sens bon. « Vraiment ? » a répondu l'idiot que je suis tout à fait capable d'être. Comme si je ne

savais pas qu'il y avait exactement neuf mois, un jour et dix-sept minutes que tu m'avais parlé de ce café à l'oreille. « Une dizaine de mois », as-tu ajouté, un peu blessé. Mon Dieu, tu savais... Tu avais compté. J'avais existé. Le temps que tu puisses calculer. Et là, je ne sais pas ce qui s'est passé. J'aurais dû te foncer dessus, te parler scénario et arabica. Et c'est resté coincé. J'avais peur de t'indisposer. (...), tu m'as transformée en courtisane sans avantages affectifs ni pécuniaires. Par peur de te déplaire, je ne t'ai pas secoué comme j'aurais dû le faire. Je regardais ton bras, posé sur le canapé à côté de moi. Ta manche était un peu retroussée. Je pouvais voir tes taches de rousseur, celle que les savants appellent éphélides et qui étaient recouvertes d'un léger duvet de poils dorés. J'étais incapable d'en détacher mes yeux. Supplice de Tantale si tentant. Je me voyais déjà le câliner, le respirer. Je mettrais un bon moment à en épuiser les possibilités avant de penser à l'embrasser.

Ta voix a mis fin à notre lune de miel. J'ai levé les yeux vers ton visage avec ses sourcils dorés et ses éphélides dont tu possèdes la plus merveilleuse collection. Tu ne m'as pas ménagée, sans doute trop content de lire dans mes yeux le désir que les précédents journalistes réservaient à Johnny Depp. Tu en as même rajouté une louche alors que l'assiette débordait en me brûlant les genoux. Et je n'ai rien fait. Bon Dieu, je n'ai rien fait. Le jour où il pleuvra de la soupe, ce n'est pas une fourchette que j'aurai. C'est une pince à épiler. Tu pouvais t'amuser et tu t'en es donné à cœur joie, à peu de frais. Sans danger. C'est ce que tu croyais. Me raconter ta visite dans un musée alors que j'aurais vendu un rein et même deux pour voir des chefs-d'œuvre se refléter dans tes grands yeux bleutés. M'offrir une bouchée de cheese-cake avec ta cuillère, ô chéri, comment as-tu pu ? C'était d'une exquise cruauté que tu n'as même pas imaginée. Je l'ai savourée puis j'ai failli la recracher au nez quand tu m'as, tout de go, reproché de ne t'avoir pas contacté. « Je pensais que tu le ferais », as-tu avoué de ce ton un peu gémissant qui me donne envie de t'étreindre jusqu'à te faire pousser un petit cri aigu de plaisir et de douleur mêlés. J'aurais dû hurler dans ton oreille, te dire que j'étais là, maintenant tout de suite. Du passé, faisons table rase ! Debout ! La plage, la montagne, la campagne – ou même ta chambre, allez ! – pouvaient faire l'affaire. Je te laissais le choix. Je n'aime rien, mais je voulais tout

tant que c'était avec toi. « Je sais que ce n'est pas facile », as-tu ajouté avec une moue briochée. Cela pouvait l'être si seulement j'avais osé parler... L'attachée de presse est rentrée. Tu m'as lancé un regard très triste, très beau aussi, qui n'existe sans doute que dans mon imagination. Je ne saurai jamais si le temps d'une bouchée, l'instant d'une faiblesse, tu as voulu de moi. Tu es sorti de la pièce. Je n'ai pas pu voler ta cuillère.

Le soir, Dolce Gabbana se sont régalez avec une forêt-noire que j'avais exceptionnellement réussie alors que je suis nulle en pâtisserie. Je gardais dans la bouche la saveur amère d'un morceau de cheese-cake que je ne parvenais pas à digérer. Tu dînais avec Johnny Depp et des gens qui n'avaient d'yeux que pour lui. Voilà ce que, dans le langage courant, on appelle un joli gâchis. Et ce n'était pas fini.

C'est alors que j'ai trouvé Dieu. Dieu est un réalisateur nippon. Un dodo japonais. C'est comme ça que je le voyais. Il y avait tant d'humour badin et tant de tranquille désespoir dans son œuvre que j'avais l'impression d'être réconciliée. Pour la première fois de ma vie, je me sentais chez moi. Dieu ne m'attirait pas comme un amant. Ce que je recherchais était sans doute une forme de communion pas vraiment solennelle, d'onanisme intellectuel. Bon, Dieu est japonais, alors pour la compréhension, je pouvais aller me rhabiller. J'ai réclamé à Dieu un dessin. Beaucoup de gens demandent à Dieu de leur dessiner des anges. C'est d'ailleurs sa spécialité. J'ai juste dit : « Dieu-san, s'il vous plaît, faites-moi un dessin. » Dieu a fait quelque chose de très beau. Il a relevé son visage malmené. Il a levé l'une de ses mains. Une petite main dorée d'une rare élégance que j'ai suivie des yeux avec fascination. Il a dessiné quelque chose dans l'air. Je n'ai pas su dire quoi sur le moment. Cela a pris très peu de temps. J'étais suspendue à ses doigts. La bouche à demi ouverte, je devais avoir l'air un peu idiot. Dieu a laissé retomber sa main. Il l'a reposée sur son genou, a secoué la tête lentement. Inexorablement. Un pantin qui dit « non, non, non, non, non, non ». Personne ne lui avait dit qu'il pouvait dire oui. J'avais demandé à Dieu de me faire un dessin. Et Dieu a refusé. Je suis rentrée chez moi. Cette idée m'a longtemps été cruelle. Puis, j'ai repensé à son geste aérien et j'ai compris. Ce que Dieu

avait représenté était resté suspendu dans le vide. C'était à moi de le matérialiser. Je me suis torturé les méninges pour essayer de relier les points qu'avaient faits les gestes de sa main. C'était ton visage que Dieu avait dessiné.

Il a encore fallu que je tombe sur cet article signé par ma consœur Rebecca pour que tout s'éclaire devant moi. Elle faisait partie des treize à table, le jour du café. Son papier était d'une clarté éblouissante. Tu ne lui avais pas glissé ton numéro de téléphone ou peut-être que si, aussi, mais tu lui avais accordé une interview exclusive. Elle racontait t'avoir accompagné pendant trois jours. Elle gardait un silence pudique sur les nuits. Elle parlait de ton émotion devant un film partagé, de ton appétit devant un plat de spaghettis. Tu lui avais fait goûter ta portion et elle avait tâté de ton dessert qu'elle avait trouvé bon. J'ai tourné une page et je l'ai vue. La photo. Celle où vous étiez tous deux attablés devant une tasse de café. La tasse fumait. Elle souriait. Et toi aussi, tu avais l'air heureux. Content de toi. J'ai vu bleu, noir et puis rouge. Écarlate. Je me suis couchée avec quarante de fièvre. Lagarde et Michard m'apportaient des tisanes. Je claquais des dents. Soudain, j'ai eu très chaud, soudain, j'ai eu très froid. Et j'ai relevé la tête, rabattu les draps et sauté du lit. Je venais de renaître de mes cendres et elles étaient gelées. J'ai compris que j'avais eu tort. J'avais un cœur. Congelé. Je l'ai passé au micro-ondes et le mouvement tournant m'a donné la nausée. Ting ! C'était prêt. Foin de l'infinitif ! Mon besoin était impérieux. Impératif. L'heure de la pénitence était finie. Celle de la chasse avait sonné. Ton temps était venu, mon bébé.

Deuxième partie

OceanofPDF.com

Tu seras sans doute curieux de savoir comment les choses se sont arrangées. Après tout, tu es le premier concerné. Laisse-moi tout te raconter. Mon premier achat a été un service à café. Je savais que tu aimais ça. C'était un point d'acquis, un bon début.

Je n'ai pas acheté la cafetière de George Clooney. Trop sophistiquée. Pas le premier prix du supermarché non plus : un juste milieu, comme moi. J'ai choisi deux tasses solides, celles que les Anglo-Saxons appellent des « mugs ». À ma connaissance, il n'existe pas de traduction française, ce qui n'est que de peu d'importance. J'avais enfin compris qu'il n'est pas indispensable de nommer les choses pour les acquérir. J'ai sélectionné une marque de café de bonne qualité. Du lait, du sucre. Je ne me sentais pas supérieure aux gens qui n'avaient envie que de choses raisonnables. La véritable sagesse n'est-elle pas de désirer encore ce que l'on possède déjà ? Je ne me faisais aucune illusion sur ce qui m'arriverait après. J'espérais la mort, le vide noir et total. Pas question de revenir sous quelque forme que ce soit. Rien n'est plus doux pour une insomniaque que l'idée d'un sommeil éternel. Cette certitude me plaisait bien. Nous allions boire ensemble ce café...

Les circonstances m'ont été favorables. Enfin. À peine rentrée de Punta Cana, j'ai été invitée à New York pour y rencontrer Robert De Niro. Il venait d'honorer de sa présence un polar mollasson lui offrant toutes les occasions possibles de grimacer et de rouler des yeux. Cela fait nombre d'années que le bon Bobby est devenu une marionnette. Il pourrait envoyer ses performances sous vide à réchauffer au bain-marie. Avant, j'avais dû voir son dernier film. Il n'existe pas de repas gratuit. C'était une grosse production américaine. Ni pire ni meilleure que de nombreuses productions du même tonneau. J'avais dû me faire fouiller.

Pas encore au corps, mais mon téléphone portable, vieux clou qui ne sert qu'à téléphoner, m'avait été confisqué. J'avais longtemps accepté cette formalité parce que je croyais assez sottement qu'on craignait pour ma vie, que les poseurs de bombes étaient visés. Il m'a bien fallu admettre l'idée que les pirates potentiels, représentés avec un bandeau sur l'œil et une mine patibulaire, c'était moi, nous, les journalistes. Car c'est le propre des Américains de penser que tout le monde veut s'emparer de ce qu'ils possèdent alors qu'on ne le désire même pas. Ce que redoutaient les grosses firmes yankees, c'était qu'on leur vole leur film et qu'on le distribue sur Internet. Une idée d'autant plus bête que le film y est déjà, dans d'excellentes conditions. Non contents de passer mes affaires au peigne fin et ma personne au détecteur à métaux, les responsables engagent maintenant de pauvres gars pour faire le métier le plus sot du monde. Dos à l'écran, ces intrépides défenseurs de la propriété intellectuelle scrutent les spectateurs avec des lunettes à infrarouge pour être certains qu'ils ne filment pas dans la salle. Ce boulot ingrat leur permet d'entendre en avant-première les œuvres les plus attendues du moment. Il m'arrive parfois de les fixer, par jeu, car leur attitude concentrée est souvent bien plus distrayante que le long-métrage. Raides comme la justice dont ils sont les dignes représentants, ils ne se retournent que rarement pour s'informer de ce qui fait tant de bruit derrière eux, mais un mouvement dans le cinéma les met aux aguets, prêts à bondir sur le coupable potentiel. Gare à celui ou celle qui cherche un mouchoir dans son sac ou qui s'absente vers les toilettes ! Ce coupable potentiel est entouré d'une aura de suspicion palpable et sent des yeux lui vriller les mains ou le dos. Plus personne n'est choqué par ces pratiques devenues de plus en plus courantes. Je me demande parfois si nous finirons par nous révolter ou si nous trouverons un jour légitime de subir un toucher rectal pour protéger *Les 4 Fantastiques* ou les *X-Men*... Capturer les nouvelles aventures de Tom Cruise ou les gloussements hystériques de Cameron Diaz n'a pourtant rien de tentant. Comme si se taper ces âneries une fois ne suffisait pas pour la vie entière. Personne ne se pose plus de questions sur l'absurdité du processus. Insidieusement, nous considérons comme normal de nous faire traiter en bandits de petit chemin. On se vexerait pourtant si, invités chez des amis, ces derniers nous secouaient par les pieds pour vérifier que nous n'avons

pas embarqué un bibelot. Mais tout le monde accepte cette petite humiliation...

Dans l'avion qui me menait aux États-Unis, je sirotais un gin tonic avec du Bombay Sapphire dedans. J'aime voyager en classe affaires. C'est l'un des rares moments de mon existence où j'ai l'impression que je le vauds bien. Je commande un gin tonic. Un seul. Et je domine le monde. Tout devient facile. Le temps d'une boisson. Puis j'atterris. Et redécouvre les joies du *junket* à l'étranger. Ce qui est formidable avec les firmes américaines, c'est qu'on est toujours reçu comme de la royauté. On est bien logés. On a de l'argent à dépenser pour se nourrir et des cadeaux à remporter chez soi. La qualité des présents détermine l'importance du journaliste sur l'échelle de la profession. La spécialité consiste à donner des objets spectaculaires euphorisants pendant cinq minutes, encombrants le reste du temps. J'ai le souvenir d'un nécessaire à fondue pour une comédie sur le surf donnant à penser que le responsable du marketing avait dû tomber sur un nid de soldes. Et d'une mallette de pique-nique offerte par l'agent de Tom Hanks en plein mois de décembre dont même les plus grippe-tout de mes relations n'ont pas voulu. Là, on nous avait réservé un nécessaire pour faire les spaghettis et des bocaux en verre remplis de sauces obligeant à enregistrer les bagages en soute et permettant de constater que la tomate souille durablement tout ce qui entre en contact avec elle. L'heure est vite venue de se bouger. Les *junkets*, c'est un Club Med où l'on serait contraint de participer aux activités. Je ne me fais jamais prier.

On nous avait prévu des ateliers. Le premier, animé par un sosie de la maman du réalisateur, permettait de s'initier à la fabrication de boulettes de viande à l'italienne. Vingt reporters intrépides, tablier à leurs initiales noué autour des reins, malaxaient du steak haché et des épices d'un air pénétré de savants atomistes alors que la plupart n'avaient sans doute jamais approché la cuisine chez eux. On a dégusté le résultat après avoir posé avec nos assiettes, la fausse mamma et une silhouette en carton représentant Robert De Niro... L'après-midi, c'était tir et je me suis concentrée davantage car c'est un domaine où j'excelle plutôt moins que

devant les fourneaux. Un flic retraité prétendument spécialiste de la mafia arrondissait ses fins de mois en nous initiant au maniement d'armes de poing. Il avait un accent rocailleux, sentait fort le vieux cigare et tenait absolument à nous faire avaler des donuts très gras. « C'est la nourriture de base du flic new-yorkais », nous déclarait-il la bouche pleine en nous soufflant du sucre glace en pleine figure. J'ai préféré me concentrer sur ses leçons. L'homme, le regard humide, était tout flatté de voir une petite journaliste française l'écouter passionnément. Il n'hésitait pas à mettre les mains pour mieux guider mon travail. « Tenez-le fermement ! » tonnait-il. Fermement. Je tenais. Mon calibre coréen ressemblait comme un frère à son collègue américain. « Faut le nettoyer maintenant, ma p'tite dame », insistait mon instructeur d'un air égrillard qui aurait été plus engageant si ses lèvres n'étaient pas couvertes de reliefs de gâteau. Bonne ménagère, j'ai nettoyé, remonté et posé avec le calibre et un Robert De Niro cartonné mais souriant.

Le vrai, monsieur fort désagréable coincé sur la fonction « tête de lard » du thermostat, ne m'a même pas demandé si c'est à lui que je m'adressais. Il m'a lancé un bref regard, vaguement dégoûté, comme s'il venait de me trouver sous son soulier. Je n'ai pourtant guère eu le temps de l'indisposer. Notre entretien a duré douze minutes et quinze secondes lui permettant de me confier à quel point il n'aimait pas la France et les journalistes encore moins. J'étais gagnante sur les deux tableaux. Je suis repartie pour Paris en gin tonic et classe affaires avec une interview catastrophique, une garde-robe bolognaise et une familiarité accrue avec mon petit copain asiatique et chromé. Le comble des voyages des firmes américaines, c'est qu'on y est choyé pour tout sauf pour travailler. J'avais à peine vu Bob. Je m'en contrefichais. En faisant sa toilette au Coréen, je savais que je n'avais pas perdu mon temps. Nous allions bientôt être prêts à t'accueillir avec tous les égards que mérite ton rang.

Tout a bien commencé. Je suis une femme organisée. Et toi, un être d'habitudes. Quand tu es sorti de studio, je t'attendais au tournant. Je n'avais pas grand mérite : c'était ton programme depuis trois semaines comme me l'avait si bien révélé ton carnet. Tu étais habillé à ta façon. Ce

que ma Mémé aurait appelé « au décrochez-moi ça ». Un ensemble ahurissant de baskets avachies, de jean informe et de lainages réservoir à bouloches dont les couleurs n'auraient jamais dû se rencontrer. Des rayures et des carreaux aussi ! Un vrai festival... Tu étais accompagné par un grand baraqué, chauffeur, nounou et factotum. Il a mis quelques secondes à me calculer. Ne lui en veux pas. Il n'a pas manqué de professionnalisme. Je suis tellement insignifiante qu'il n'a pas vu venir le danger. Il a quand même fini par remarquer mon petit copain coréen. Ce qui s'est passé ensuite est allé très vite. Plus vite que prévu, je l'admets. L'homme a cherché quelque chose dans sa poche et j'ai tiré avant qu'il ne l'ait trouvé. J'ai d'abord remercié mentalement le gentil flic new-yorkais amateur de donuts. Dans un deuxième temps, j'ai ressenti une vive douleur. J'avais mal au bras. Tu as eu l'air surpris, presque idiot (j'exagère). Tu avais la bouche ouverte en parallélépipède. Cette expression que j'aime tant et qui te sert à exprimer la profonde stupéfaction. Tu aurais pu rester figé comme cela. Je ne m'en serais pas plainte. Tu étais... Aucun adjectif n'a été inventé pour cela et je n'avais pas le temps d'en trouver un, mais tu étais quelque chose d'à la fois très beau et très bien. Ce que je voulais et que j'allais avoir. Tu ne savais plus quoi dire, mais tu as quand même parlé. Je ne sais pas de quoi. Je n'ai pas écouté. J'ai posé mon calibre coréen sur le creux de tes reins et j'ai prononcé le seul mot que je savais susceptible de te faire bouger. Je suis montée sur la pointe des pieds pour me pencher sur ton oreille, duveteuse et cireuse à la fois. J'ai murmuré : « Action » et tu t'es mis en mouvement sans protester. Après tout, tu es un bon comédien. J'avais eu raison d'écrire dans un papier que tu étais capable de grandes choses quand tu étais bien dirigé. Tu as mis les lunettes de soleil opaques que je t'avais réservées. Tu ressemblais à Ray Charles en plus rose. On a pris le métro. Un foulard me couvrait le visage. On s'est glissés entre les portillons avec mon passe Navigo. Tu marchais en zombie. Je crois que même si je ne t'avais pas aveuglé, tu n'aurais pas su où je te conduisais. Tu avais l'air franchement sonné. J'ai toujours apprécié ta fragilité. On a eu une banquette pour nous tout seuls. Et pas d'attaché de presse pour nous surveiller. Tu as essayé de parler. Tu as évoqué ta femme et tes enfants d'un ton larmoyant. Excuse-moi de l'affirmer, mais c'était franchement crétin. J'ai appuyé le canon un peu davantage. Tu n'as pas

insisté. Pé-da-go-gi-que. Tu apprenais vite. La maison n'était pas loin. Je n'ai pas le sens des convenances, mais celui de ce qui convient. Quand tu es entré dans la pièce que je t'avais préparée, que j'ai tiré le très gros verrou et que tu as vu les cordes, tu t'es liquéfié. Tu m'as offert de l'argent. En marmonnant. Ce n'est certainement pas avec une diction comme celle-là que tu as réussi au cinéma. Proposer de me payer était encore moins finaud que de tenter de m'attendrir avec ta famille. Je finirais presque par penser que tu manques de psychologie. La chambre était belle, confortablement meublée. Avec du goût. Du moins avec le mien. Tu as dû sentir que tu m'avais insultée. Tu as renoncé. Tu t'es assis lourdement sur ta chaise et je t'ai versé un café. C'est au moment où tu y as trempé tes lèvres que les choses ont commencé à mal tourner.

Il me faut t'avouer une bien vilaine habitude. Je suis kleptomane. (Ce n'est pas un superhéros.) J'ai une propension aux menus larcins. De préférence quand je suis conviée en société. Mes hôtes n'ont rien à craindre pour leurs bijoux de famille et leur argenterie. Leurs espèces sonnantes et trébuchantes ne courent aucun risque avec moi. Ce qui m'intéresse, c'est leur pharmacie. J'adore fouiller dans les petites armoires, celles qui sont souvent dans la salle de bains. C'est fou ce qu'on peut apprendre sur les gens en étudiant leurs médicaments. Je ne suis pourtant pas une spécialiste. Je n'ai rien de commun avec ces personnes qui achètent le Vidal et l'apprennent par cœur pour impressionner leur médecin, valeureux chef de file du parcours santé. Ma passion reste ciblée sur les anxiolytiques et les antidépresseurs. Je vais sans doute te surprendre : tout le monde (ou presque) en prend. Cet homme d'affaires à l'air sûr de lui avec sa chemise à rayures, son col blanc et sa cravate « fantaisie », ce magistrat à l'autorité d'imperator, ce rédac' chef qui me balance mes papiers à la figure, cette mère de famille épanouie et sereine : tous ont en commun les pilules du bonheur. Le jeu consistait à les trouver. J'aimais fouiller. Je m'enhardissais. Je ne volais jamais une plaquette entière. Juste deux comprimés que je glissais dans une pochette prévue à cet effet. Mes ponctions passaient inaperçues. Personne ne m'a jamais fait la moindre remarque à ce sujet. Je plaçais ma collection dans une bouteille de Coca géante qu'on m'avait offerte pour l'un de mes anniversaires. Un cadeau stupide mais une planque parfaite.

La bouteille se remplissait vite et bien, ce qui en dit long sur l'intensité de ma vie sociale comme sur l'état de santé mentale de mes relations. Rien ne m'amusait davantage que d'entendre tel ou telle me vanter ses choix de vie en pensant qu'il ou elle gobait des Xanax en douce dès que j'étais partie. Ce que je voulais faire de tous ces excellents produits ? Bonne question... Je ne comptais pas les consommer. Pour toi, j'ai ressorti le nécessaire à aïoli de ma Maman, un bol en pur olivier avec un joli petit pilon assorti. Peu m'importaient les résidus huileux : je te préfère un peu gras. J'ai vidé une partie de ma bouteille de Coca dans le récipient et écrasé les comprimés jusqu'à obtenir une appétissante poudre blanche que j'ai diluée dans ton café. Tu n'allais pas refuser de trinquer avec mon ami coréen. Tu as tout bu jusqu'à la dernière goutte pour l'honorer. Il me faut bien admettre que j'avais sans doute un peu forcé la dose.

J'ai commencé à te raconter mon histoire qui était en train de devenir la nôtre. Il me fallait t'apprendre à me connaître. Je n'ai pas saisi tout de suite ce qui se passait. Ton manque de réaction à mon récit m'a d'abord semblé une marque d'intérêt. Tu demeurais tellement coi que j'ai honte d'avouer que j'ai pensé que tu étais fasciné avant de me dire que ton esprit battait la campagne. J'avais tellement l'habitude qu'on me coupe la parole que ton silence transformait mes paroles en or. Un restant de clairvoyance m'a cependant vite fait comprendre que tout n'allait pas pour le mieux. Ton regard vague et la bave qui coulait sur ton menton ont aussi été de bonnes indications. Ce n'est cependant que lorsque tu as piqué du nez dans ta tasse, tombant comme une masse en emportant la cafetière dans ta chute, que je me suis dit que prendre ce café ensemble n'était peut-être pas si opportun. Je suis restée un moment à te regarder. Des bulles qui sortaient de ton nez avec un bruit de tuyauterie mal entretenue me rassuraient : tu étais encore vivant. Ce n'est pas vraiment comme cela que j'imaginais notre première soirée. J'avais essayé de ne pas trop chercher à me projeter dans l'avenir, mais la réalité dépassait de beaucoup toutes mes possibilités d'anticipation. Je me suis assise en tailleur près de toi, sans te toucher. J'ai approché mon visage du tien pour voir ce que ça faisait. Des bulles. Ça faisait des bulles. De bave parfumée au café. Je n'ai jamais aimé les manifestations de romantisme classique.

Je prends feu aux bougies et les fleurs me font éternuer. Mais là, tu m'as gâtée. Pourtant, même comme ça, même en train de recracher mon excellent arabica, je te trouvais à mon goût. J'ai dû rester longtemps ainsi. Satisfaite de pouvoir te contempler avant d'essayer de te bouger. Pour te hisser jusqu'au futon, j'en ai bavé. Je t'ai lâché d'une façon qu'il me serait difficile de qualifier de cérémonieuse. Tu t'es mis presque immédiatement à ronfler. Avec des bulles. Je me suis couchée près de toi. Telle a été notre première nuit ensemble. Je n'ai pas fermé l'œil. Tu as dormi pour deux. Je respirais au rythme de tes ronflements et mon égarement était tel que j'en trouvais le bruit joli.

Nous conviendrons poliment que j'ai été surprise par ce qui a suivi. Quand tu as ouvert les yeux et que j'ai vu ton regard vitreux, j'ai eu un choc. Surtout qu'une odeur nauséabonde m'a renvoyée au temps pas si lointain où mon fils se rappelait à mon bon souvenir en s'oubliant. Quand je pensais à te déshabiller, je n'envisageais pas la chose exactement comme cela. J'ai commencé par m'assommer. En tirant comme une folle sur les jambes de ton jean, j'ai tout emporté y compris la table à café. Moi, les quatre fers en l'air avec des petits oiseaux et des clochettes tournant autour de ma tête, une bosse de la taille d'un œuf de pigeon sur la nuque et un jean puant dans les mains. Toi à demi nu, les bijoux de famille à l'air vautre sur le futon. Je n'avais jamais aimé les bébés et je voyais mon fantasme ultime transformé en nourrisson extra-large à la salive pleine de bulles. Sur le tard et sur le tas, j'ai découvert les joies de la maternité. Tu avais un besoin absolu de moi et j'adorais ça. Quand tu as été nu, je ne t'ai pas trouvé sensuel. Juste beau comme une statue en à peine plus vivant. J'avais pris mon samedi pour me consacrer exclusivement à toi. Ne me remercie pas, c'était bien naturel. Ta passivité m'est apparue comme un avantage. Je pouvais faire de toi ce que je voulais. Je n'avais plus qu'à désirer. Comment n'ai-je pas su tout de suite que la vie ne fonctionne pas comme ça ?

Aujourd'hui, George Clooney m'a parlé de toi. Tu seras flatté d'apprendre qu'il t'estime. Il doit apprécier les hommes que la majorité

des gens trouvent moins désirables que lui. Il est bien élevé, George Clooney. Et beau. Je suis peut-être la seule femme au monde qu'il n'attire pas. Il est trop cool, trop moelleux. Son sens de l'autodérision me semble dissimuler une prétention infinie. Je n'aime pas les beaux gosses qui se posent là en attendant l'adulation avec sérénité. Je n'ai aucune preuve tangible, mais je le sens comme ça : un peu étriqué de la mentalité dans son costume Prada et son militantisme distingué. Il avait l'air soucieux, George. Il m'a dit que tu avais disparu, que ta famille s'inquiétait. Il a ajouté que ce n'était pas une vie que celle qu'offrait la célébrité. Penser qu'une sous-vedette qui ne fait de pub pour rien, qui n'est même pas dans le top 100 des hommes les plus sexy du monde et qui ne se promène pas au bras de mannequins ait pu se faire enlever alors que lui, George, était toujours là à déguster son *latte* le rendait perplexe. Il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup pour qu'il admette se sentir un peu vexé. En attendant, il affichait l'air préoccupé d'un bon camarade dont le bon copain a été kidnappé par un/une maniaque. Je ne trouve pas Clooney séduisant, mais je ne discute pas le fait qu'il est un excellent acteur. Il m'a avoué se sentir mal à l'aise dans ses « Weston ». Je ne sais pas si George Clooney porte des Weston. Dans mon esprit simpliste, toutes les chaussures qui ont l'air cher aux pieds des messieurs sont des Weston, mais je retarde sans doute de plusieurs modes. Le roi George m'a bien fait sentir à quel point je devais me sentir honorée qu'il ait daigné me recevoir. « On ne sait plus à qui se fier », a-t-il soupiré et sa publiciste, grande bringue affublée d'une robe rideau de douche et d'un air aimable de porte de prison, a hoché la tête comme si son poulain venait d'énoncer une grande vérité. Clooney a ajouté qu'il se sentait mal face à la presse. « Pas vous, bien sûr », a précisé cet homme exquis au sourire rempli de dents très blanches régulièrement plantées. J'ai eu envie de lui parler de toi, moi aussi. Juste histoire de voir s'il se montrerait toujours aussi cool quand je lui raconterais notre vie commune, nos petites habitudes, ce bonheur à deux un peu artificiel mais furieusement tendance quand on y pense. L'envie est passée aussitôt. J'ai acquiescé avec un mélange d'intérêt passionné et de compassion sincère qui a su me rendre populaire auprès des symboles sexuels estampillés comme tels. George venait d'avouer que, s'il ressentait de l'empathie pour tes épreuves, il craignait surtout pour son matricule, des fois que le fou

finisse par faire preuve de goût en tapant dans le premier choix. Les deux malabars en station dans le couloir attestaient clairement que le chéri avait ce qu'il faut bien se résoudre à appeler les « miquettes ». J'aurais au moins favorisé l'embauche d'une catégorie de personnel. Avant que je parte, George m'a fait la bise. Il sentait l'eau de toilette et m'avait trouvée sympa. J'ai fait un beau sourire à ses gardes du corps qui m'ont rendu la pareille.

De retour devant mon bureau, j'ai centré mon article sur toi, ce qui permettait de faire passer George pour un bon garçon pas prétentieux pour deux ronds, si l'on considère que la paranoïa n'implique pas une forme aiguë d'égoïsme. J'ai aligné des lieux communs sucrés sans même avoir à réécouter la cassette. François a été content. Il trouvait que mon angle était le bon, que j'avais su communiquer le chagrin de cet acteur génial pour son confrère probablement décédé. Pendant qu'il parlait dans mon téléphone, je m'amusais à compter tes doigts de pied. Je crois en avoir dénombré dix en m'y reprenant à plusieurs fois car je n'ai jamais été bonne en maths. Il n'y avait rien de commun entre la tragédie que je décrivais dans mon papier et notre réalité. La disparition d'un comédien talentueux, le chagrin de sa famille, l'inquiétude de ses amis étaient de la fiction que je faisais vivre à mes lecteurs à l'aide d'expressions toutes faites en style journalistique. Seules la douceur de ta peau et son exquise odeur de savon à la lavande existaient vraiment. Le reste s'est si vite envolé que c'était comme si cela ne s'était jamais déroulé. Je n'aime décidément pas plus George Clooney que le café.

Aujourd'hui, je suis allée tourner mon émission de télé. Quand je dis « mon », tu auras compris que c'est façon de parler. Cette émission ne m'appartient en rien. J'y participe et c'est déjà bien de l'honneur. Je n'ai jamais vraiment saisi pourquoi on a fait appel à moi. Sans doute parce que la production me trouve pittoresque. Autour de moi, il y a des confrères considérablement prestigieux. Ils représentent la Pensée avec un grand « p » et ne laissent personne l'oublier. Je ne me sens pas à ma place parmi eux. Maquillée (bien et c'est tellement peu souvent que, quand je sors du plateau, les collègues me disent : « Tiens, c'était jour

d'enregistrement » et oui, ça l'était), nourrie (bien aussi, il y a de la charcuterie et du fromage et l'on peut se resservir), j'oublie délicieusement les caméras. Tant que je n'ai pas à me regarder, ça va. En lieu et place de moniteur pour contrôler mes grimaces ou de prompteur pour me souffler mes jeux de mots, j'ai, en face de moi, un prince de l'intelligentsia parisienne tellement bouffi de suffisance que c'est amusant à regarder. Il n'est pas agité par le doute. Dès qu'un son sort de ma bouche, il me toise avec une expression subtile où la consternation le dispute au navrement. Socrate n'a pas dû faire une tête plus joviale en goûtant la première gorgée de ciguë, mais il est probable qu'on se souviendra plus longtemps de ses pensées. Dans les yeux de ce garçon, je lis que je suis bête pendant près d'une heure de programme. Il daigne parfois me reprendre avec le ton dont on use habituellement pour les enfants retors et les adultes que l'on va placer sous curatelle. Il ne me respecte pas intellectuellement et ne me trouve pas assez jolie pour me proposer des éclaircissements sur le bien-penser dans l'intimité de son appartement. À côté de moi, j'ai un autre monsieur dont la particularité est de s'exprimer à grand renfort de décibels sans doute pour pouvoir mieux s'écouter parler. Ses démonstrations me font mal à l'oreille droite, mais je ne pense pas qu'il le fasse exprès. Il m'a fait comprendre que quand on dit que la masturbation rend sourd, il ne s'agit pas uniquement de sa manifestation physique. De l'autre côté, j'ai un réalisateur critique de films qui ne voit aucun problème déontologique dans l'idée de concilier ces deux activités. Cela ne trouble personne qu'il encense les confrères qui ont le pouvoir de placer ses courts-métrages en avant-première de leurs films ou qu'il démolisse ceux qui ne peuvent rien faire pour lui. Comprendre qu'il préfère le cinéma de Pascal Thomas à celui de Clint Eastwood. Il y a aussi celui qui prépare un laïus sans rapport direct avec les sujets abordés et qui le sortira in extenso qu'il vente, qu'il neige ou qu'il y ait canicule. Les tentatives d'interruption ne le déroutent pas. Une moissonneuse-batteuse déboulerait dans le studio qu'il continuerait de glousser à ses propres blagues. Du côté gauche de mon camarade à la ciguë, il y a l'autre femme de l'émission. Elle contemple l'animateur comme s'il venait de se transformer en glace géante et qu'elle avait envie de le lécher pendant des heures. Je comprends pourquoi elle est plus souvent invitée que moi. Même toi, je n'ai jamais su te regarder avec

cette gourmandise servile. Au milieu de ces braves gens, j'existe autant que je peux. Peu. Je me sens souvent proche du malaise, mais je tiens bon pour faire enrager les confrères qui ne sont pas invités et qui rêvent de faire de la télé. Ceux qui prétendent que je suis vendue puisque personne n'a jamais souhaité les acheter. Tu as le droit de me trouver mesquine. J'assume ce côté peu reluisant. Je me sens souvent en décalage total avec les débats. Pour revenir à eux, je pense à toi. Je me dis que l'émission me fait avancer d'un pas vers ta renommée, qu'elle me permettra de t'épater.

Aujourd'hui, j'ai fait de la télé. Je t'avais laissé à la maison. Bien installé sur ton futon. Je regardais la grosse horloge digitale, minuteur qui décompte le temps que je passais loin de toi. Je me fichais de faire de la télé, puisque je savais que j'allais te retrouver. J'ai rarement été aussi brillante qu'aujourd'hui. Parce que je me fichais si fort des autres que je leur répondais sans tourner ma langue dans ma bouche, faisant taire la grande gueule, mouchant l'écrivain, bâillonnant le cinéaste et stoppant net l'hilarité béate de la plus jolie que moi. J'étais contente de moi, mais ça n'a pas duré. Parce que quand je suis rentrée, tu n'as pas réagi. Que j'aie été bonne ou mauvaise ne comptait pas. Étendu sur le futon, tu ne me voyais pas. Des larmes amères coulent sur le clavier. Ça va fondre ou faire un court-circuit. Il faut que je me calme. Je n'ai pas le droit d'être triste puisque tu es à moi, même si ce n'est pas la façon dont je l'avais rêvé.

Tu as été ce que dans *Faites entrer l'accusé* ils appellent l'élément déclencheur. Je t'en demande pardon mais il est fort possible que je serais toujours dans ma cuisine à regarder un DVD en faisant des soupes de légumes si tu ne m'avais pas sortie de ma torpeur. Il m'arrive, mon amour, d'imaginer mes parents, amis et voisins dans cette chouette émission. On y verrait en boucle la photo floue de ton garde du corps tandis que mes proches commenteraient d'un air gêné (mais, je l'espère, à visage découvert) : « C'était une brave fille qui faisait bien la purée et qui disait bonjour à tout le monde. Franchement, on ne se serait jamais douté... » Je me figurais aussi que François serait de la fête avec ses mots à lui. « Elle écrivait comme un pied. Heureusement, j'étais là pour

corriger. » J'attendais avec impatience le témoignage du psychologue qui dirait sans doute que j'étais parfaitement normale à une journaliste, carnet posé sur les genoux pour faire croire qu'elle a pris des notes. « C'est une manipulatrice, dira-t-il, mais elle sait faire la différence entre le bien et le mal. »

Mon amour, je te dois tant. Tu as révélé mon potentiel en m'extirpant de l'eau de vaisselle avec ton sourire enchanteur. C'est dommage que les criminels français ne soient pas autorisés à recevoir les reporters en prison. J'aurais été fière de leur parler de ma passion, mais je me rattraperais à la reconstitution. « Là, vous avez le futon. Ici, le diable rouge sur lequel je l'ai porté. Ne vous prenez pas les pieds dans les cordes. Regardez comme ces poulies sont ingénieusement agencées ! » Je pourrais même offrir le café !

Mon amour, j'aimerais tant que tu te souviennes de moi, t'offrir un cadeau qui me distinguera de générations de psychopathes. J'ai décidé de te tatouer. De poser sur ton corps l'image du dodo, mon totem. J'ai renoncé. Franchement, l'art plastique n'est pas mon truc. Je m'en suis donc remise aux bons soins des 007 qui m'ont fait le plaisir de me convier à une réunion d'un genre un peu particulier. Foin de ventes de boîtes en plastique, ces messieurs et leurs amis adeptes du bâillon rond se retrouvaient quatre fois par an pour des visites de diverses capitales (le jour) et des jeux pas seulement de mains (la nuit). Le programme était ahurissant...« À ma droite la tour Eiffel. À ma gauche, ma poire à lavement. » Je ne me suis attardée que le temps de rencontrer Gaëll (avec deux « l », annonçait-il comme un titre de noblesse). C'était une petite chose assez laide, toute menue aux ongles endeuillés qui se posait en maître du bondage et autres saucissonnages sophistiqués. Il se donnait l'impression de ne pas être comme tout le monde. Alors que le regard des autres devait journellement l'informer du navrement que son cuir pourri et ses chaînes tintinnabulantes provoquaient au premier regard. Gaëll m'a appréciée tout de suite. Sans doute mon absence de signes distinctifs féminins devait lui sembler un gage de bon goût. Il a donc accepté de jouer les professeurs à l'heure de l'apéritif, ne s'interrompant que pour remplir son carnet de bal de jeunes gens qui voulaient se faire « traiter » aux pinces à linge, cire bouillante et baguettes chinoises dont je préfère

ignorer l'usage détourné. Gaëll travaillait aussi le fer rouge. Un domaine dans lequel j'avais acquis quelques rudiments chaque fois que j'enfournais un rôti ou un poisson en papillote souvent assaisonnés à la Biafine. Gaëll m'a expliqué d'un ton docte comment faire chauffer un petit instrument à base de fil de fer, auquel il a complaisamment donné la forme de mon oiseau favori. Celle d'un dodo. Si on veut bien faire preuve d'un maximum d'indulgence et d'un minimum d'imagination. J'ai essayé son ustensile sur le jambon braisé que ces messieurs allaient déguster avant de passer à l'action. « Oh le joli singe ! » s'est écrié un gentleman tout de cuir vêtu, traînant à ses basques une créature enrobée dans du film plastique que j'ai tellement de mal à étirer sur mes modestes rapiers. Je suis rentrée te retrouver la tête pleine de suggestions utiles pour optimiser mes beaux restes et tes superbes reliefs.

Tu n'as pas aimé quand je t'ai marqué ! J'avais pourtant fait bon usage du chalumeau extrait du nécessaire pour crèmes brûlées dont Harper Collins m'avait gratifiée pour mon anniversaire. Et il faut bien reconnaître que ça a immédiatement senti le cochon calciné. Tu n'as pas pu crier car je t'avais réduit au silence grâce aux excellents conseils de Gaëll. Tu as tout de même produit un son tout à fait pittoresque en te tordant de douleur sur ton siège. J'ai regretté de ne pas l'avoir enregistré car ça m'aurait amusée de le sampler comme sonnerie de téléphone portable. C'était vraiment très rigolo. Tes yeux se sont révulsés comme s'ils allaient sortir de leurs orbites et des larmes d'affliction ont jailli de tes paupières. Je suis restée à contempler le phénomène en oubliant de retirer le fer de ton bras. Cela a un peu ripé et je dois avouer que j'ai été déçue par le résultat. J'avais moi-même du mal à reconnaître mon cher dodo. Il ressemblait davantage à un cafard ou à une échelle de pompier. Il avait quelque chose d'un peu ridicule, un brin bancal, mal dans ses plumes et dans sa graisse. En cela, c'était réussi. Je t'ai oint de crèmes douces en t'écoutant sangloter et étouffer avec ce fichu bâillon, boule noire façon *Motus*, que j'avais omis d'enlever. J'ai fini par le retirer et tu as recommencé à faire des bulles comme au début de nos amours. C'était touchant. J'étais touchée. Je t'aime comme au premier jour, peut-être plus encore maintenant que j'ai apposé ma marque sur ta peau veloutée. J'ai

fait brûler du papier d'Arménie pour cacher l'odeur de blanquette de veau dont le fond aurait attaché.

J'ai peut-être commis une erreur de jugement. Tout doit venir de mon père. Élevé par les jésuites puis devenu athée et communiste pratiquant, papa n'était pas une pierre qui roule mais le produit formaté d'endoctrinements particulièrement redoutables. C'est pour notre bien qu'il nous aurait tous envoyés au goulag rejoindre le camarade Cérébos dans les mines de sel. Je nous revois plier des tracts jusqu'à pas d'heure pour vanter les mérites de tel candidat battu d'avance dans notre banlieue chic. Je n'ai pas besoin de me projeter bien loin pour ressentir l'immédiate chute de moral que représentait la pile de papiers posée sur la table de la salle à manger. Comme pour la quête du Graal, rien n'était obligé, on pouvait refuser. Mais, comme pour la quête du Graal, ce n'était pas recommandé. C'était un calvaire que de parvenir à plier correctement ces fichus tracts pour les rentrer dans leur enveloppe. Je n'étais pas douée pour l'origami militant. J'avais l'impression de m'être transformée en marmotte de chocolat au lait des Alpes. Et comme si cela ne suffisait pas, papa chantait des cantiques pour nous donner du cœur à l'ouvrage. Par un principe bizarre de vases communicants, ces travaux manuels le poussaient à entonner des chansons de curés. « Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver. De l'éternelle flaaaamme, je veux la préserver ! » Tu vois, ça me revient. Ces poussées de mysticisme surprenaient grandement les membres de la section venus prêter main-forte au pliage et leurs gosiers inépuisables à la liquidation du bar parental. Je n'ai jamais vu un tel ramassis de bras cassés. Même le photographe de mon journal, un Forrest Gump qui ne court pas, fait figure de flèche par comparaison. Si la révolution comptait sur cette bande de ringards, elle n'était pas près de se mettre en marche.

J'ai hérité de papa le besoin de me dévouer pour une cause. Une petite cause qui ne te dit rien. Puisque que tu es devenu ma raison d'exister. Il y a quelques siècles, je serais sans doute entrée au couvent. Quelques décennies plus tard, j'aurais pris, à mon tour, la carte du Parti. J'ai choisi toi comme idéal. Je t'adore sans papier à plier, sans chansons, sans autres

manifestations que de t'embrasser... Quand je pose ta tête sur mes genoux et que je caresse tes cheveux, je me rends bien compte que le vide de tes yeux est plus douloureux encore que le téléphone silencieux. J'avais vraiment cru que je saurais faire vivre seule cet amour que tu as méprisé. Et je me suis trompée. J'avais besoin de me fixer en pensant que, comme mon père, la fixette serait suffisante pour me satisfaire et que je n'avais pas besoin de réciprocité. Mais quand tu manges l'œil dans le vague, que tu souris mouillé ou que tu me laisses suivre les courbes de ton corps sans réagir le moins du monde, tu me brises le cœur. Je ne te le montre pas. Je te respecte trop pour m'abaisser devant toi. La pigiste capable de s'humilier devant le plus sot de ses chefs, d'accepter les brimades des plus crétins attachés de presse t'offre ce cadeau : sa dignité. Tu n'en connaîtras pas le prix. Est-il présomptueux de penser que sa valeur est inestimable ? Qu'importe le coût du lapin quand le civet passe à la poubelle... Ma dignité est allée rejoindre sur la pile des inutiles tous les cadeaux que je te destinais et dont tu n'as pas voulu.

Bientôt, l'Homme et l'Enfant vont rentrer à la maison. Ils trouvent le buffet de l'hôtel marocain médiocre et meurent d'envie de nous retrouver mon petit salé aux lentilles et moi. C'est dommage que tu n'aies jamais pu profiter de mon meilleur côté ni de l'île flottante que réclament mes invités. Nous n'aurons jamais partagé de café.

Je reste, assise au bord du lit, à te contempler, comptant les secondes, laissant vagabonder mes pensées. À force de me regarder le nombril, de me pencher jusqu'au vertige sur mes raisons et sentiments, j'ai fini par tomber. J'ai bien essayé de me raccrocher aux bords, mais j'ai glissé sur les parois. Je vais te rendre, mon amour. C'est peut-être pour ça que j'ai si fort la nausée. Entre nous, tout va bientôt être terminé. Les mots d'excuse sont inutiles, insignifiants comparé à ce que je t'ai fait. J'ai joué au docteur avec toi. Un Frankenstein pas vraiment doué pour les sciences naturelles. J'ai voulu te créer à mon image. Je n'acceptais pas d'être unique. Quelle folie ! Je sais qu'il est bien tard, mon amour, que j'ai sans doute plombé ta vie en cherchant un sens à la mienne. J'espère qu'on saura te soigner, peut-être trouvera-t-on le moyen de te rendre ce que je

t'ai volé. Je te le souhaite de tout cœur. Je te regarde encore avec un air apitoyé. Demain, quand tu te réveilleras, je ne serai plus là. Je te laisserai cette nuit sur le parking du supermarché tout proche. Les zombies reviennent naturellement dans les endroits qu'ils ont fréquentés de leur vivant. J'ai entendu un bruit de chute d'objet. Le diable, probablement. Un beau diable rouge vif aux roulettes noires qui a porté ton corps, que je viens de libérer de ton poids. Je t'enroule dans une couverture pour que tu ne prennes pas froid. Je te regarde une dernière fois. C'est un dénouement, la fin d'une histoire dont je n'ai pas honte, dont je ne suis pas fière, tout simplement la fin. J'embrasse ton front une dernière fois, suffisamment longtemps pour goûter la saveur de ta peau. Je ne me sens plus le droit d'effleurer tes lèvres. C'est fou comme l'intimité peut si vite s'estomper. Moi qui t'ai tant touché, une pudeur tardive retient ma main, ma bouche au moment où je sais que je ne t'approcherai plus jamais. La messe est dite. As-tu entendu ce que je t'ai chuchoté avant de m'en aller ? Sans doute pas. Et c'est bien comme ça... Je savais qu'en te disant au revoir, c'était à moi que je disais adieu. Tu as été ma parenthèse enchantée. Je conserve les tiennes (...), toi que j'ai si fort aimé. Ai-je versé une larme en me dirigeant vers l'escalier du métro ? Cela ne te regarde pas, mais je garde la tête haute. Je ne me retournerai pas. En guise de souvenir de ce que nous avons vécu, il ne me reste même plus les feuillets décrivant les quelques journées que nous avons partagées. Toi, tu garderas une brûlure en forme de dodo raté, de chien écrasé. Cette marque dérisoire sera la preuve que tu ne m'as pas rêvée. Tout ce qui restera de la passion que tu m'as inspirée. Une plaie séchée qui ne ressemble pas vraiment à grand-chose et quelques feuillets noircis. Je t'ai laissé le récit de notre histoire. Je te dois bien ça.

Le quotidien a tout de suite repris ses droits en pacha. J'avais bien des choses à régler. J'ai commencé par tout brûler. J'ai serré les dents et j'ai fait ce qu'il fallait faire, ce que tout le monde fait quand il y a eu un décès. Ce qui ne flambait pas est parti à la benne dans de grands sacs-poubelles conçus pour le jardin. Je m'étais transformée en gomme. Quand j'ai eu tout rangé, tout vidé, tout lavé. Quand j'ai eu tout repeint, tout colmaté, tout lissé. Il ne restait plus rien. C'était comme si notre

temps ensemble n'avait pas existé. J'étais vidée. Le bel amour que je m'étais créé était parti dans les ordures ou bien en fumée. C'en était fini de l'aventure. À tout jamais, il ne me resterait plus que les projections de presse et le supermarché. Une vie toute mâchée. Ce n'est que lorsque j'ai eu fini de m'activer que j'ai compris que j'avais perdu ma substance. Tu étais parti, aussi désincarné que si tu n'avais jamais été là. Je m'étais lassée de ta présence, mais ton absence m'était insupportable. Alors, j'ai fait ce que font les gens qui ont perdu un être cher et qui se disent qu'ils ne pourront pas continuer. Je me suis réfugiée dans la poursuite du trivial, un jeu stupide mais absorbant. J'ai entamé une liste de commissions pour Hennes Mauritz. Je suis repassée à l'infinitif d'un quotidien auquel j'avais cru pouvoir échapper. Et je suis allée faire des courses à la grande surface qui m'a paru plus grande comme si j'avais encore rapetissé. J'ai arpenté les rayonnages, comparé les prix, me suis autorisé quelques fantaisies et j'ai marché. Marcher. Pousser. Acheter. Me faire plus avatar que jamais.

Soudain, le téléphone a sonné. Le temps de le repêcher au fond de mon sac et la voix de François a résonné. Il me commandait un article sur Johnny Depp. « Tu ne connais pas Johnny Depp ? » m'a-t-il dit sur un ton de grand reproche avant de me sommer d'appeler tout de suite mes amis niçois pour savoir si l'acteur allait vraiment adopter un chihuahua. Mon chef vénéré m'a dit aussi qu'il allait pleuvoir demain et qu'on t'avait retrouvé. Je ne lui ai pas demandé comment. Il ne me l'a pas révélé. Il m'a raconté que tu étais à l'hôpital, que tu avais perdu la raison. C'est une femme qui t'aurait enlevé, ce qui faisait beaucoup rire François. Les flics étaient vraiment trop bêtes, jamais une nana n'aurait pu faire une chose comme ça. Le rapt, c'est un truc de mec comme le foot et le barbecue. Un collègue des « infos géné », surnom des infos générales, lui avait révélé qu'on avait retrouvé des feuillets où la coupable racontait tout ce qu'elle t'avait fait subir. François a dit ensuite qu'il avait lu le texte et qu'il l'avait trouvé bien écrit. C'est bien ma veine que, pour une fois qu'il aimait l'un de mes papiers, je n'aie pu lui révéler qu'il était de moi.

Sur mon bureau, j'avais un petit chameau en cuir, à moins que ce ne soit un dromadaire. À ma patère, une djellaba de prix, plutôt jolie. Dans mon tiroir, des gadgets promotionnels dépourvus de mystère. Mon copain coréen avait coulé à pic dans le canal de l'Ourcq. Ma bouteille de Coca était vide. J'avais refermé le bushi-dodo en me pinçant les doigts. J'ai recommencé à voir des stars qui ne me faisaient ni chaud ni froid. Comme Bruce Willis dans *Le Sixième Sens*, j'étais morte sans m'en apercevoir. À sa différence, je continuais à rendre des services, à vider le lave-linge et à parler à Dany Boon. Ceux qui avaient le pouvoir de me voir me disaient que j'allais mieux. « Tu vas mieux », me déclaraient-ils. Et c'était sans doute vrai. Cela voulait dire que, de plus en plus, je leur ressemblais et qu'ils considéraient que c'était un progrès. J'avais l'air de quelqu'un qui a toujours chanté faux, mais je m'appliquais.

Cela n'a pas duré. Quand j'ai vu les manchettes des journaux avec le train éventré et les corps ensanglantés, comme les autres, j'ai été secouée. Choquée. Ces gens n'avaient rien demandé et ils étaient là, couchés dans les gravats. Ils ne s'étaient rendu compte de rien, suivant leur petit bonhomme de chemin de fer au son du « tonk-tonk-tonk » des wagonnets, la pensée vagabonde, le journal à la main. Ils devaient avoir l'esprit bourré de signes de ponctuation : exclamation, interrogation, peut-être même les parenthèses de ce qu'on n'aura jamais. Ils n'avaient rien vu venir. C'était un matin comme tous les matins. J'ai regardé des bouts de corps, des amas de ferraille et mon cœur s'est gonflé d'indignation, d'une fureur blanche et soudaine qui m'a prise par surprise. La haine m'était revenue devant ce carnage si injuste, si profondément injuste. En contemplant ces messieurs dames et vous aussi les petits qui ne pourrez plus jamais voir de comédies sentimentales, qui ne caresserez plus jamais de chats, qui n'entendrez plus d'oiseau chanter,

un sentiment dont je ne me croyais pas capable m'a submergée. Un raz-de-marée. Assez de cette ridicule appellation de tsunami ! Devant cette boucherie immonde d'inconscients collectifs, c'est bel et bien de l'envie que j'ai ressentie. « Trente personnes ont trouvé la mort dans l'attentat », disait le gros titre du journal en gras. Pourquoi eux et pas moi ? Pourquoi c'est jamais moi qui meurs dans l'attentat ? C'est alors que j'ai compris que je n'allais pas « si bien » que ça.

Cela me surprend toujours quand on me parle de toi. Cela me prend au dépourvu. Cette collègue qui aborde le sujet avec légèreté ne se doute de rien, ne peut pas deviner. Elle vante tes qualités avec un enthousiasme naturel qui ne peut être que synonyme d'indifférence totale. Elle évoquerait de la même façon un joli paysage ou un plat délicieux. Elle ne pense pas à mal. C'est ça qui est épouvantable. Cette fille t'a vu au cinéma et t'a trouvé à son goût. Cela ne prête pas plus à conséquence que lorsqu'elle a ressenti une pointe d'appétit en considérant une religieuse au chocolat dans la vitrine du pâtissier. Tu lui plais de la façon superficielle dont on apprécie une mignardise alors qu'on sort de table et qu'on a bien dîné. Rien à voir avec ma faim dévorante, celle qui me fait maigrir au point que je flotte dans mes vêtements. La consœur n'a rien d'une rivale. Et je ne sais pas quoi lui dire sans trop me dévoiler. Je ne peux pas protester. Et surtout pas surenchérir. Parler de ce qui m'obsède ne me fait pas plaisir. Je demeure sur mes gardes face à ce bourreau souriant qui regrette de ne plus te voir à l'écran. C'est alors que le phénomène survient. « Je t'aime plus que toi », dit la bonne camarade. Et je change. Comme par magie. Je passe ma langue sur mes incisives et les découvre pointues, tranchantes au point de sentir le goût du sang. Il suffirait d'un bond pour que j'arrache la gorge de la fille. Ce serait subit, un geste instinctif, primal. Je revois les nuits sans sommeil, les larmes si amères qu'elles devenaient gluantes, les heures passées à attendre en vain, un futon, quelques cordes, un passé pas si lointain. J'embrasse tout cela le temps d'un instant. Et les dents s'adoucissent, le fauve rentre dans sa tanière. L'humour de la situation m'apparaît soudainement. Ce que je viens d'entendre est irrésistible, drôle à mourir. Et parce que je suis moi et le serai à jamais, j'éclate d'un rire bref qui ressemble à un sanglot.

Vraiment, on pourrait s'y méprendre. Mais c'est bien un rire venu de si loin, de si profond que deux petites larmes restent accrochées au coin de mes yeux. Tout cela n'a pris qu'une poignée de secondes. Les larmes sèchent instantanément. La collègue n'a pas vraiment saisi ce qu'elle a dit de si amusant mais elle est quand même contente de son petit effet. Je lui souris en retour, m'offre le temps de préparer ma réponse en jouissant de l'absurdité de cette blague intime qui n'amuse que moi et c'est déjà ça. « Je l'aime plus que toi », a dit la consœur.

Et je lui réponds : « Évidemment. »

Ma main gauche se refermait sur le vide de la tienne. Comme on laisse une assiette vide pour un pauvre à Noël, elle était là pour toi, au point d'imaginer sentir la forme de tes doigts. J'attendais. Je ne sais trop qui. Je ne sais trop quoi. Je continuais à voir des films. Je recommençais à remplir ma bouteille de Coca. La perfection parfaite était de nouveau là. Les murs un peu lépreux de la salle à Opéra, les fauteuils trop profonds de celle des Champs-Élysées, la légère odeur de moisi de celle de l'Étoile, tout cela me rebutait sans plus me révolter. Je regardais l'écran sans parvenir à me laisser happer. Je saluais des gens bien que je ne les reconnaisse pas. Je papotais. Je reprenais du clafoutis. Je réclamais même la recette. Je donnais le change sans effort. Et j'attendais. J'avais l'impression d'être comme les otages, ceux dont on voit la tête tous les jours à la télé. « Encore une journée de captivité... » La photo est toujours tarte. On ne pense pas à poser dans l'éventualité que la France entière va vous voir tous les jours à l'heure du dîner, soupirer un bon coup, repasser le plat de nouilles, puis reprendre du fromage râpé. « Encore une journée de captivité... » Je ne songeais plus à me révolter. J'étais en attente. Il ne me manquait plus que d'entendre une version synthétique des *Quatre Saisons* de Vivaldi en musique de fond.

Te revoir sur un écran, mon amour, est plus que je n'en puis supporter. Mais il a bien fallu m'y coller quand est sorti un film tourné avant ton séjour chez moi. Je n'avais pas le choix. Francine a glissé fermement son bras sous le mien et Laurence m'a harponnée par l'autre côté. J'étais

coincée. M'expliquer aurait été trop révélateur. J'ai mordu la balle. Convaincue qu'une heure trente serait vite passée. Je me surestimais. Je te sous-estimais. Tout a commencé avec ta voix, ongle langoureux jouant du xylophone sur ma colonne vertébrale. J'ai fondu en larmes. Mon visage s'est immédiatement transformé en fontaine alors que tu n'étais même pas visible. Les mots que tu disais, velours externe, feu intérieur, étaient de ceux pour lesquels j'aurais volontiers égorgé les deux andouilles qui me marquaient à l'accoudoir pour t'entendre me les dire à moi. Nous ne reviendrons pas sur cette douleur-là. Un cachalot s'était assis sur ma poitrine et me lançait son jet d'eau en pleine face. Je tentais de ne pas renifler, histoire de ne pas attirer l'attention de mes voisines. L'avantage est que, quand tu t'es enfin montré, je ne voyais plus rien. J'avais mal, ô j'avais mal... Plus j'essayais de me calmer, moins je respirais. Je souffrais. Pas seulement du manque atroce qui me tenaillait mais des efforts pour demeurer discrète, transformant chaque respiration en gargouillis assourdissants. « Ça ne va pas ? » m'a demandé Francine. « Si, si, ai-je bafouillé. Je suis enrhumée. »

À la fin du film, j'étais une loque et j'avais mal aux mains. Rapport aux tapotements en stéréo de mes camarades bizarrement persuadées que les attouchements répétés devaient soigner à la fois le rhume et le chagrin. En me mouchant dans les vestiges humides d'un essuie-tout rescapé d'un goûter citoyen à l'école de mon fils, je me suis préparée à aller rencontrer Danny Glover. L'acteur black, charmant, est surtout connu du grand public pour avoir interprété le souffre-douleur de Mel Gibson dans *L'Arme fatale*. Ce qui m'a permis de vendre l'entretien à cet ignare de François, tout fiérot d'avoir été capable de l'identifier sans taper discrètement sur Google. Danny Glover est très grand. Et très fatigué pour ses soixante-cinq printemps. Galant, il s'est levé pour me saluer. Puis a fait une légère grimace en se rasseyant.

Danny Glover est très gentil. Il est aussi un peu sourd. Venu défendre les couleurs d'un documentaire sur les Noirs, il sortait ses explications avec la fermeté d'un vieux magister sans se soucier le moins du monde de mes questions. Je reste persuadée qu'il aurait cité Martin Luther King si je lui avais demandé s'il préférerait le thé au café... Très vite, j'ai décroché. C'est plus fort que moi. Quand on me parle de façon douce et

régulière, mon esprit batifole pour te rejoindre là où tu n'es pas. Et j'ai fondu en larmes. Ce qui a coupé net la chique de Danny Glover, en pleine citation d'Angela Davis. Il était visiblement ravi de faire cet effet-là à quelqu'un. Le naïf s'imaginait tout naturellement que je pleurais sur la condition de peuples opprimés. Il ne pouvait pas se douter, le pauvre, que je gémissais sur mes malheurs de Blanche bien logée. La larme à l'œil, il s'est mis lui aussi à tapoter ma main endolorie, une manie contagieuse. « J'ai confiance en l'espèce humaine », m'a-t-il dit, rassurant. Il avait tort et en aurait été convaincu s'il avait pu plonger dans mon cerveau. Je me contrefichais des problèmes des Noirs, de ceux de tout le monde d'ailleurs. Tant que ce n'était pas les tiens. Quand j'ai eu terminé mon entretien, je me suis isolée pour me passer de l'eau sur le visage. Les gens me regardaient avec une nouvelle forme de respect. J'ai appris, plus tard, que Danny Glover avait chanté mes louanges avec des trémolos dans la voix. Il m'a permis d'acquérir à peu de frais une réputation de fille compatissante totalement usurpée. Elle ne m'a pas desservi quand j'ai été arrêtée.

J'avais repris dans un même mouvement le collier et les vieilles habitudes. De toi, je n'attendais rien, je n'entendais rien. Tu n'es pas très connu, mon amour. Juste assez pour m'avoir été inaccessible. Pas suffisamment pour bénéficier de la une des journaux. Parfois, pas si souvent, des gens me parlaient de toi. Ils me disaient que je devais être soulagée que tu sois retrouvé. Ils me demandaient si tu allais refaire du cinéma. Quand je répondais que je n'en savais rien, je ne leur mentais pas. J'ignorais vraiment ce qu'il était advenu de toi. J'ai mis longtemps à craquer. À aller voir sur Internet. Ton nom que je ne pouvais pas dire, je l'ai écrit dans le champ du moteur de recherche.

J'ai découvert que tu venais de sortir de l'hôpital, que tu avais recouvré tes « facultés ». Tu posais avec la femme que je n'avais jamais pu haïr, que j'avais à peine eu la force d'envier. Il y avait des gamins autour de toi, cette petite vie médiocre que tu m'as préférée. La même que la mienne, par bien des côtés. Si ce n'est que j'ai tenté d'y échapper et que tu semblais t'en satisfaire. J'ai appris que tu allais bien. Et que tu

te souvenais de moi. Pas de mon nom, il ne faut rien exagérer. Tu étais, toi aussi, incapable de me nommer, mais tu ne m'avais pas oubliée.

Je ne réponds jamais au téléphone. Ce serait encourager les gens à me casser les pieds. Je ne sais pas ce qui m'a pris de décrocher alors que les mots « numéro masqué » s'affichaient sur l'écran. J'ai reconnu ta voix tout de suite. Inimitable. Velours côtelé pour les oreilles. Presque sapide, à la façon de la brioche de mon petit déjeuner, celle dont la mie blonde donne envie de manger sans faim, de me goinfrer sans appétit. J'ai ressenti comme un vague décrochement régional. Cette impression étrange d'être enfin arrivée. Tu cherchais tes mots, les mâchouillant comme une nourriture. Tu as dit ton nom. Puis le mien. Le vrai. J'ai dégusté chaque syllabe. C'était bien moi. Un soupir de soulagement. Presque comestible. Tu t'es mis à parler très vite. Tu m'as dit que tu avais eu un accident. Je préférais quand tu m'appelais autrement. Tu ne savais pas vraiment qui t'avait ravi. Tu étais resté longtemps dans le vague, incapable de te souvenir précisément de ce qui t'était arrivé. Tu n'avais pas fait le rapprochement, mais tu avais trouvé mon scénario. J'avais bien fait de ne pas y joindre ma photo. Tu as dit le titre. C'était bien lui. Tu t'es excusé de ne pas l'avoir lu avant. Tu m'as dit que ce n'était pas grave : le temps ne serait jamais un problème entre nous. Un petit rire. Un peu gêné. Le temps, tu l'avais eu pour t'y mettre pendant ta convalescence. Entre deux séances chez le psy qui essayait de remettre de l'ordre dans ta tête. Il t'avait conseillé de travailler pour ne pas trop cogiter. Et tu avais été happé. Jamais personne au monde n'avait mieux que moi saisi ta personnalité, tes désirs et tes pensées. Tu m'as dit que tu n'allais pas bien. Que tu te sentais seul. Décalé au milieu des tiens. Que tu irais mieux si tu me voyais. Ta voix tremblait. J'imagine que tu pleurais. Tu voulais me rencontrer sans délai. « J'ai tant de choses à te raconter », as-tu murmuré. Tu m'as dit que tu me rendras bientôt visite, mais que tu devais en finir avec la police. L'idée t'a fait glousser. Puis, tu m'as assuré qu'on serait ensemble très bientôt. Je n'ai pas eu besoin de parler. « Oui » est le seul mot que j'ai prononcé en conclusion. Après avoir posé le téléphone sur la table de nuit, je ne pourrais te dire combien de temps j'ai ri.

Je ne pensais pas que tu puisses encore me faire du mal. Je me croyais immunisée. Je t'avais tant pleuré, ma brioche adorée, que j'imaginai la source à douleur tarie. Je ne pensais qu'à te prendre au mot, à te revoir, quitte à ce qu'au poids de mes mots, tu associes celui de mes actes. Je me prenais à croire que tu avais été touché par la grâce, qu'en me reconnaissant enfin tu saurais coter ma passion à son juste prix. Celle qui ne pouvait dire ton nom devait retrouver celui qui avait enfin dit le sien. Ai-je voulu regarder ta photo, me repaître de ton apparence avant nos retrouvailles ou une inquiétude vague m'a-t-elle poussée vers le clavier ? C'est en pianotant sur Internet, ma Némésis, que j'ai vu le portrait-robot, vraiment peu flatteur, que venaient de publier les journaux. Mon salaud, tu t'étais bien vengé. C'était donc ainsi que tu me voyais, mon blondinet potelé : les cheveux en bataille, l'œil fou, une tête de rongeur hystérique et blafard. J'étais hideuse, mon bébé. Plus laide que le miroir n'avait jamais osé me l'avouer. J'ai fixé un moment ton méchant dessin et j'ai pris mon courage à deux mains. J'ai attrapé la glace du poudrier au fond de mon sac à main. Je l'ai nettoyée soigneusement. J'ai bien frotté. Ensuite, j'ai comparé. Le croquis et ma pomme, en toute objectivité. Et j'ai soufflé. Franchement (...), ce n'était pas de jeu, tu avais exagéré. Ce que tu avais représenté n'était pas moi. Je ne suis pas un top model, mais je ne suis pas non plus ça. J'ai remisé le poudrier, refermé d'un claquement sec. J'ai éteint l'ordinateur.

Je me suis assise à la table de la cuisine. Calme. J'ai commencé à peler des patates parce que, franchement, pour les frites, c'est un peu plus de boulot mais c'est tellement meilleur que du surgelé. J'aime bien le parfum terreux et le couteau économe qui glisse sans rien gâcher. J'ai vidé mon esprit et rempli la bassine. La pendule de l'entrée s'est arrêtée sur midi. C'est à ce moment très précis qu'ils ont sonné. J'ai entendu des coups sur la porte. La maison a tremblé. Le portrait que tu leur avais donné devait être plus ressemblant que je l'aurais souhaité. Ce fichu corps ne m'aura vraiment apporté que des emmerdements ! J'ai pris le temps de rentrer les pommes de terre du dîner au frigo. Zadig et Voltaire, *Cri* de Munch en stéréo, n'auraient plus qu'à les faire cuire pour accompagner le rôti de veau.

Mon histoire est terminée. Dans la pièce au papier peint doux, au papier peint mou, je vais laisser tes parenthèses m'englober alors que je m'étends sur le coussin de fakir des points de suspension. Dans le vide que tu m'as apporté, je sauterai à pieds joints, avec joie. Ce sera ma fin. Je n'entendrai plus de rires d'enfants, plus de rythmes brésiliens. Je n'aurai plus à danser et je ne verrai plus jamais de chien. Tu me plains ? Tu as tort ! Toutes ces choses qu'on se doit d'aimer et que j'ai silencieusement, secrètement abhorrées s'effaceront tout doucement. Envolées. Remplacées. Je sentirai ton étreinte si forte qu'il me sera impossible de bouger. Puis la lumière s'éteindra. Je ne verrai plus rien et ce sera bien. Ta joue se posera sur la mienne, en tirant la langue, je pourrai toucher ta peau et goûter la saveur piquante de ton after-shave. Je n'aurai pas besoin de te voir. Nos retrouvailles se dérouleront dans le noir. Je te connais si bien que je pourrai, du bout du nez, suivre la courbe de ton épaule ou celle de ton front. La lumière sera pour plus tard quand, rassasiée de ton contact, de ton odeur, de tes soupirs et de ta saveur, je t'abandonnerai mon dernier sens. Il sera bien temps d'ouvrir les yeux pour pouvoir te suivre vers ce bonheur de qualité supérieure. Celui que les Autres ne peuvent pas comprendre et qu'ils nomment, petitement, folie. Alors et alors seulement, les parenthèses tomberont, les lettres apparaîtront et d'une voix ferme, sans peur et sans reproche, je prononcerai ton nom...

Je n'aurai jamais rencontré Johnny Depp, mais il sera légitime de m'envier.

Cannes, 18 mai 2012, 14 h 25

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à ceux qui m'ont encouragée à persévérer dans la pâtisserie : Karine, Baptiste, Françoise, Mélanie, Stéphanie, Gwenola, Marie-Françoise, Anne-Marie, Isabelle et Thierry, Ida et Philippe, Françoise et Jacques, Mathilde et Jean, Gilles et Jean-Michel, Cédric, Chonchon et Fanny.

Merci aux deux bonnes fées qui se sont penchées sur le fourneau : Karina Hocine et Caroline Laurent.

Merci à Todd Solondz qui a changé ma vie sans le savoir et à Peter de Sève pour avoir créé Scrat, mon alter ego.

Merci aussi à la « brioche », friandise amère et moelleuse qui m'a tant inspirée.

OceanofPDF.com